



SÉRAPHIN
MARION

JM

IO
35-1



Regione Sanche-de-Campulid. no.
Comite F. ...
d'...

Vertical line of text on the left side of the page, possibly a page number or header.

Vertical line of text on the right side of the page, possibly a page number or header.

Vertical line of text on the right side of the page, possibly a page number or header.

Vertical line of text on the right side of the page, possibly a page number or header.

Séraphin Marion

Photographie
couverture :

Séraphin Marion
Archives *Le Droit*

DU MÊME AUTEUR

Livres et brochures

- ***Notre Littérature*** : guide littéraire du Canada français, HMH, Montréal, 1969, 216 pages.
- ***Notre Roman***. Panorama littéraire du Canada français, HMH, Montréal, 1973, 196 pages.
- ***Notre Poésie***. Panorama littéraire du Canada français, HMH, Montréal, 1974, 200 pages.
- ***Œuvres littéraires canadiennes-françaises (1760-1870)***. Cours par correspondance, Éducation permanente, Université d'Ottawa, Ottawa, 1977, 45 pages (brochure).
- ***Œuvres littéraires canadiennes-françaises (1870-1900)***, Cours par correspondance, Éducation permanente, Université d'Ottawa, Ottawa, 1977, 45 pages (brochure).
- ***Littérature ontarioise***, Département des lettres françaises, Université d'Ottawa, Ottawa, 1982, 7 + 104 pages (brochure)
- ***La Vitalité littéraire de l'Ontario français. Premier panorama***, collection «Paedagogus», n 1, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 1986, 242 pages.

Choix d'articles

- «Les Voies de l'amour dans le roman canadien-français», *L'enseignement secondaire* (Université Laval, Québec), décembre 1965 - octobre 1966.
- «Going My Way ou L'Aventure Louis Hémon», dans *Revue de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), vol. 45, n° 1, janvier-mars 1975, pages 42 à 53.

DU MÊME AUTEUR

- «L'itinéraire de Languirand ou la réponse à l'angoisse humaine», dans *Le Théâtre canadien-français*, collection «Archives des lettres canadiennes», V, Fides, Montréal, 1976, pages 513 à 531.
- «Vierge noire de Pologne», dans *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski*, «Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française», n° 10, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1977, pages 93 à 102.
- «La religion dans la littérature franco-ontarienne contemporaine», dans *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française* (Université d'Ottawa, Ottawa), n° 26, avril 1983, pages 2 à 7.
- Dix-huit articles dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, I, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, Ottawa, 1978.
- Quinze articles dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, II, Société des écrivains canadiens, section Ottawa-Hull, Ottawa, 1979.
- Vingt-six articles dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, III, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, Ottawa, 1981.
- Quatre articles dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, IV, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, Ottawa, 1983.

Collection

Visages

1. **Claude Châtillon, Carnets de guerre. Ottawa-Casa Berardi. 1941-1944, 1987, 168 pages.**
2. **Paul Gay, Séraphin Marion. La vie et l'œuvre, 1991, 256 pages.**

Collection «Visages», n° 2

PÈRE PAUL GAY
SPIRITAIN

SÉRAPHIN
MARION

La vie et l'œuvre

JM Les Éditions du Vermillon

Diffusion

Pour tous les pays

Les Éditions du Vermillon
305, rue Saint-Patrick, Ottawa (Ontario)
Canada K1N 5K4
Tél. : (613) 230-4032

Distributeur au Québec

Québec Livres
4435, boulevard des Grandes Prairies
Saint-Léonard, Montréal (Québec)
Canada H1R 3N4
Tél. : (514) 327-6900

ISBN 0-919925-45-6
COPYRIGHT © Les Éditions du Vermillon, 1991
Dépôt légal : premier trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits réservés. La reproduction de ce livre en totalité ou en partie, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Le premier mai 1987

À qui de droit,

Je soussignée, Colette Marion,
autorise le Père Paul Gay à publier ou
commenter tous les écrits de mon père,
Séraphin Marion, et à reproduire les
photographies de la famille.

Colette Marion



**Les Éditions du Vermillon
ont bénéficié d'une subvention de la
Municipalité régionale d'Ottawa-Carleton**

PLAN

Chapitre premier (1896-1925)

Les impondérables de la vie

Naissance de Séraphin Marion à Ottawa — Étudiant à l'Université d'Ottawa — Précepteur du jeune Yves Masson — Paris (Sorbonne) — Professeur au Collège militaire de Kingston — Le mariage — **pages 27 à 48**

Chapitre II (1925-1939)

Des enfants et des livres

Séraphin Marion historien et critique littéraire, père de quatre enfants et de trois livres, archiviste à l'insatiable curiosité, écrivain couronné — **pages 49 à 70**

Chapitre III (1939-1960)

Les lettres canadiennes d'autrefois

Cette collection forme-t-elle, comme le disait Olivar Asselin, «notre vieille ferblanterie nationale»? — Séraphin Marion, correspondant régulier du *Travailleur*, hebdomadaire franco-américain de Worcester, au Massachusetts — Séraphin Marion visite les Provinces maritimes — La tempête du gaumisme — Aperçu général sur Les Lettres canadiennes d'autrefois — **pages 71 à 130**

PLAN

Chapitre IV
Sa fille Colette nous livre
le Séraphin Marion de tous les jours — Ses lettres

«Un être tiré à un seul exemplaire» — La vie réglée de chaque jour — Calligraphie artistique, mais les lettres ne distinguent pas sa vie de son amour pour la Patrie — **pages 131 à 148**

Chapitre V
(1960-1968)
Le Québec dans la Confédération

Les grands sujets abordés de 1960 à 1967, particulièrement *L'Acte de Québec* (1774), la *Confédération* (1867), le mouvement indépendantiste du Québec, viennent s'ajouter à son article principal, son chef-d'œuvre, «La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais» (1967) — **pages 149 à 188**

Chapitre VI
(1968-1983)
L'avocat infatigable des Canadiens français
— Aperçu général sur Séraphin Marion historien
— Son décès (29 novembre 1983)

Séraphin Marion aime à utiliser les historiens de langue anglaise pour mieux défendre les Canadiens français. Mais son optimisme devant l'avenir de ses compatriotes reste très mitigé — **pages 189 à 226**

Appendice

La dernière causerie de Séraphin Marion, le 29 avril 1983 : «Dieu est-il anglais ou français?» — **pages 227 à 248**

REMERCIEMENTS

À mademoiselle Colette Marion, fille de Séraphin Marion, qui a bien voulu écrire pour notre ouvrage de nombreuses pages sur son père, pages de haute valeur par leur authenticité. À Colette, nous unissons sa tante, Mère Bibiane, bénédictine à l'abbaye Sainte-Marie, à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, au Québec, qui, du fond de son cloître, a ressuscité pour nous quelques heures de l'adolescence et du décès de son frère.

Au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, dont les membres, par leurs services et renseignements de toutes sortes, par leur entêtement à chercher et à trouver les réponses demandées, par leur sourire et leur amabilité toute naturelle, ont rendu ce travail aisé. C'est à Yolande Grisé, directrice du Centre, qu'en premier lieu va notre reconnaissance. En second lieu, à madame Bernadette Routhier, qui nous a toujours reçu délicatement.

Aux Presses de l'Université d'Ottawa et aux Éditions l'Interligne d'Ottawa qui, les premières par monsieur Ralph Hodgson, les secondes par monsieur Fernan Carrière, nous ont obtenu du Conseil des arts de l'Ontario les subsides nécessaires à la recherche et à la composition de cet ouvrage.

À monsieur Pierre Savard, professeur titulaire au département d'histoire de l'Université d'Ottawa, qui a bien voulu rédiger la préface.

À mademoiselle Marie-Thérèse Messier, de Kirkland Lake, secrétaire intelligente et habile, courant de bibliothèque en bibliothèque, découvrant, pour nous éclairer, document sur document.

REMERCIEMENTS

À monsieur Grégoire Farrell, secrétaire bénévole, prêt à toute heure, rapide dactylographe, reprenant avec sourire les pages graphiquement peu présentables.

À monsieur Pierre Sanscartier, bibliothécaire du Collège Saint-Alexandre, m'ouvrant aimablement ses bras et les vénérables collections des revues anciennes.

Paul Gay

PRÉFACE

DISPARU depuis plus d'un lustre, Séraphin Marion reste bien présent dans la mémoire de l'Ontario français et particulièrement chez les francophones d'Ottawa. Une école élémentaire de la région, école non confessionnelle, *horresco referens!* porte fièrement son nom. Nom souvent évoqué par des patriotes qui furent enchantés jusqu'à la fin par son éloquence et ses manières «Vieille France». Par contre, ces mêmes admirateurs ne peuvent s'empêcher de remarquer que son œuvre, tant celle du critique que celle du polémiste défenseur des Canadiens français, n'est plus assez fréquentée. C'est que le développement des universités a multiplié les travaux fouillés et les approches nouvelles. De plus, la rivalité des deux «races», pour user du mot de Siegfried (1906), s'est compliquée depuis la montée de l'américanomanie au Québec.

La vie de Séraphin Marion n'en mérite pas moins d'être relatée, et son œuvre exposée. Le lecteur y voit vivre un homme de lettres authentique qui aurait bien pu répéter comme Louis Veillot, un de ses maîtres à penser et à écrire, en évoquant son dernier repos : «Placez à mon côté ma plume.» Écrivain puriste qui, avec un autre auteur (Chapman) qu'il aimait, aurait pu redire, au sujet du français :

Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères.

PRÉFACE

Le lecteur retrouvera aussi dans cette étude le croyant qui semble avoir fait sien le mot d'un autre de ses poètes préférés, Laprade :

Allons dans le travail poursuivre la prière.

Mais c'est un croyant mal à l'aise, cependant, face au «paganisme moderne» dénoncé au milieu du XIX^e siècle par Mgr Gaume, et fidèle ébranlé par les innovations de Vatican II. Enfin, lire la vie de Séraphin Marion, c'est retrouver un peu de la vie littéraire de la capitale de la Confédération pendant quatre ou cinq décennies : ses écrivains et ses intellectuels de passage, tel un Lionel Groulx que Séraphin Marion admire sans réserve. On peut regretter en passant que les restes de la correspondance de Séraphin Marion semblent si peu utiles, puisque sa correspondance intime n'a pas été livrée aux archives de l'Université. Le riche témoignage des proches et la patiente analyse de l'œuvre à laquelle s'est livré le biographe compensent partiellement ce défaut de sources.

Le père Paul Gay, spiritain, professeur de littérature française, canadienne-française et franco-ontarienne, blanchi sous le harnais, était tout désigné pour raconter Séraphin Marion. Critique littéraire pendant des années au *Droit*, il sait comprendre son personnage, lui aussi critique. Ancien supérieur d'un collège classique de la région, il est familier du Landernau littéraire d'Ottawa. N'étant pas des intimes de son héros, il a assez de champ pour évaluer son œuvre sans complaisance. Le lecteur saura apprécier la bonne fortune de l'homme de lettres et du patriote qui a trouvé un biographe si attentif et dont la sympathie n'obnubile point l'esprit critique.

Pierre Savard

AVANT-PROPOS

Il n'y a pas si longtemps, quand on entreprenait la vie d'un écrivain célèbre, on utilisait généralement le plan suivant, ou un autre du même genre : l'homme, le critique littéraire, l'historien (ou le romancier), le patriote, etc. Ces sortes de classifications, si elles facilitaient l'utilisation de fiches, passaient à côté de la vraie vie, car le fractionnement en chapitres doit plonger sa crédibilité dans la réalité tout entière.

Pour cette raison, l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui ne comporte qu'un seul titre : *SÉRAPHIN MARION*. Nous suivons à la fois l'homme et l'œuvre, car la vie de Séraphin Marion se tissait aussi bien d'enfants que de livres ou d'articles littéraires ou historiques.

De sa demeure comme d'un centre, le père de famille multipliait ses rencontres sociales, ses conférences, ses nombreux voyages *a mari usque ad mare!* Dans sa maison, entouré de ses enfants, Séraphin Marion lisait et relisait beaucoup d'ouvrages, surtout les livres québécois dont le compte rendu alimentait largement l'hebdomadaire franco-américain *Le Travailleur*, de Worcester, au Massachusetts.

Comment sectionner cet homme indivisible, d'une incroyable et pacifique activité? Nous ne pouvons pas citer tous ses innombrables discours, allocutions, causeries, conférences, émissions radiophoniques, présentations de personnages, remerciements. Nous ne pouvons pas parler de toutes ses lectures personnelles ni de toutes ses notes de recherche. Nous pensons cependant avoir donné une idée assez exacte de l'illustre Franco-Ontarien.

AVANT-PROPOS

L'ordre chronologique nécessaire ne nous a pas empêché de grouper des faits qui, s'unissant les uns aux autres, forment comme un tout indépendant par lui-même, comme ceux du chapitre premier, intitulé «Les impondérables de la vie», qui partent de l'enfance de Séraphin Marion et vont jusqu'à son mariage.

Logiquement, le chapitre suivant parle des enfants de Séraphin Marion et surtout de son épouse. Une autre section complète, *Les lettres canadiennes d'autrefois* (1939-1958), que Séraphin Marion considérait comme son «œuvre majeure», mérite une longue étude. Ensuite, pour nous reposer de Séraphin Marion *écrivain*, sa fille Colette évoquera avec délicatesse l'*homme* Séraphin Marion. Puis nous entrons dans ses grands articles d'histoire : ceux qui discutent du pacte fédératif et ceux qui défendent avec fierté les Canadiens français et, particulièrement, les Franco-Ontariens.

S'imposera alors une conclusion générale sur Marion historien.

Connaîtrons-nous le profond de son âme? Nous ne le pensons pas. Le lyrisme de Séraphin Marion s'exalte dans l'amour de la patrie : son «Moi», c'est son pays.

Par ailleurs, toute sa pensée s'incarnait dans le classicisme le plus pur. Par son éducation à l'Université d'Ottawa, la clarté de l'expression, le bon goût, le bon sens, le style authentiquement français le guidaient toujours. Encore actuellement, les critiques acceptent nombre de ses jugements littéraires.

Cependant, Séraphin Marion n'a pas franchi les barrières du modernisme. Sa peur malade du changement, ses sarcasmes exagérés contre le paganisme, ses cris devant la poésie moderne, son apologie du gaumisme montrent un écrivain définitivement fixé dans les canons irréfutables du passé. Il acquérait chaque jour des connaissances nouvelles, mais il les jugeait avec son Iorgnon, toujours le même.

Sa franchise, sa bonté native, son labeur acharné d'archiviste et de bibliothécaire, sa «découverte de Terres

AVANT-PROPOS

Nouvelles» lui gardent une place de choix dans la littérature franco-ontarienne. Sa mémoire sera toujours en honneur auprès de ses compatriotes et auprès des Français qu'il a tant aimés.

Paul Gay

Vertical line of text on the left side of the page.

Vertical line of text on the right side of the page.

Vertical line of text on the far right side of the page.

PRINCIPALES SOURCES

L E *Dossier Marion*, (cote P 106) au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, contient tellement de renseignements nécessaires ou utiles sur la vie et l'œuvre de Séraphin Marion qu'on reste étonné devant l'ampleur des écrits de cet homme infatigable et devant le travail des bibliothécaires.

Nous avons également consulté d'autres textes, propriété personnelle de sa fille, Colette Marion. Nous l'indiquons toujours.

I. Les textes

De ces textes innombrables, nous donnons ici les principaux, dans l'ordre où nous les utilisons. Il s'agit soit d'ouvrages, soit de longs articles de revues :

- *L'Histoire littéraire du sentiment de la nature en France depuis les origines jusqu'au vingtième siècle* (1922).
- *Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle* (1923).
- *Un Pionnier canadien. Pierre Boucher* (1927).
- *La Société des Nations, dans la tradition française et la pensée catholique* (1929).
- *Le Travailleur* (hebdomadaire dont certains numéros réunis forment parfois des ouvrages entiers).

PRINCIPALES SOURCES

-
- *En feuilletant nos écrivains. Étude de littérature canadienne* (1931).
 - *La Querelle des classiques et des romantiques du Canada français* (1933).
 - *Sur les pas de nos littérateurs* (1933).
 - *Les Lettres canadiennes d'autrefois* (1939-1958), composé de neuf tomes, les sept premiers ayant pour sous-titre général «Le journalisme, berceau des lettres canadiennes».
 - Tome I *La Phase bilingue*, 1939.
 - Tome II *La Phase française*, 1940.
 - Tome III *La Phase canadienne*, 1942.
 - Tome IV *La Phase préromantique*, 1944.
 - Tome V *Octave Crémazie, Précurseur du Romantisme canadien-français*. 1947.
 - Tome VI *La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle*, 1949.
 - Tome VII *La Bataille romantique au Canada français*, 1952.
 - Tome VIII *Littérateurs et Moralistes du Canada français d'autrefois*, 1954.
 - Tome IX *La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois*, 1958.
 - *À la conquête du haut savoir* (1945).
 - *Tradition du Québec* (1946).
 - *Beaux Textes des lettres françaises et canadiennes-françaises* (1957).
 - *La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais* (1967).
 - *Louis Fréchette et le Canada français d'autrefois* (1972).
 - *Hauts faits du Canada français relevés et commentés par des Anglophones* (1972).
 - *Origines de l'Institut canadien-français d'Ottawa et de la Société royale du Canada* (1974).
 - *Initiation littéraire* (1980).

PRINCIPALES SOURCES

II. La critique des textes

En général, les critiques ont jugé d'une façon sympathique, parfois élogieuse, les travaux littéraires de Séraphin Marion. Très rares sont ceux qui minimisent notre auteur.

Trois revues se signalent par leur fidélité à suivre *ab initio* les productions de Séraphin Marion :

- *la Revue de l'Université d'Ottawa* (Ottawa);
- *la Revue dominicaine* (Saint-Hyacinthe);
- *Culture* (Québec).

Puis, au milieu de l'abondance de jugements, il faut mettre à part les titres suivants :

- *Livres et auteurs québécois*, Éditions Jumonville, Montréal, 1972, pages 267 à 269.
- *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Éditions Fides, Montréal, Tome II. 1900 à 1939, pages 420 et 1048; Tome III. 1940 à 1959, pages 572 à 576.
- *Sur les pas de Séraphin Marion* (5 volets), Radio-Canada, Montréal, 1980.
- *Lettres québécoises* (Montréal), n° 30, été 1983 (pages 37 à 45).

À propos des *Lettres canadiennes d'autrefois*, voir *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^e et XX^e siècles*, tome IV, 1979, collection « Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 15, pages 801 à 805; et *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, décembre 1979, n° 19, page 30; décembre 1980, n° 21, pages 20 à 30; avril 1981, n° 22, pages 21 à 29.

Enfin, parmi tant d'autres, signalons la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, la Société royale du

PRINCIPALES SOURCES

Canada, Lectures, Relations, la Revue de l'Université Laval, L'Action universitaire, L'Action nationale, Le Quartier latin, la Revue d'histoire de l'Amérique française, Vie française, la Revue de l'Institut canadien-français d'Ottawa, etc.

CHAPITRE PREMIER

LES IMPONDÉRABLES DE LA VIE

(1896-1925)

Naissance de Séraphin Marion à Ottawa
Étudiant à l'Université d'Ottawa
Précepteur du jeune Yves Masson
Paris (La Sorbonne)
Professeur au Collège militaire de Kingston
Le mariage

QUELLES SONT LES ORIGINES LOINTAINES DE SÉRAPHIN MARION?

SÉRAPHIN MARION avoua une fois, dans un très beau reportage, que ses ancêtres étaient bretons (*Au pays des dolmens et des menhirs*, 1936, page 39). La tradition orale du clan Marion défendait toujours la descendance bretonne de la famille.

Ses deux grands-pères et ses deux grands-mères naquirent à Saint-Paul-l'Ermitte, gros village fondé en 1827, situé sur la rive droite de la rivière L'Assomption, au cœur même de l'histoire canadienne (*Lettres québécoises*, n° 30, été 1983). La terre «française» de Saint-Paul-l'Ermitte, l'appel de la France, reviendra toujours dans son cœur et dans son œuvre.

LES ORIGINES QUÉBÉCOISES DE SÉRAPHIN MARION



Ernest et Florianne Marion,
parents de Séraphin

Le grand-père Joseph Marion

Le grand-père Joseph Marion (mort en 1924) remplissait les fonctions de notaire. Député conservateur à l'Assemblée législative provinciale de 1860 à 1885, il put cependant jouir de l'amitié «libérale» de Laurier qui disait de lui : «Joseph Marion n'a qu'un défaut : il est conservateur!» Est-ce l'héritage politique du grand-père qui inclinera toujours le petit-fils du côté des conservateurs? Peut-être! En tout cas, vers la fin de sa vie, il prononcera des paroles très dures à l'endroit des libéraux.

Au dire de Bibiane Marion, la sœur de Séraphin, bénédictine à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, «il n'était pas facile le grand-père!» (lettre à Paul Gay, le 6 mai 1986), tandis que son épouse passait pour une sainte (*ibid.*). Joseph Marion eut huit enfants, dont quatre embrassèrent la vie religieuse.

LES ORIGINES QUÉBÉCOISES DE SÉRAPHIN MARION

De ces huit enfants, nous intéresse spécialement Ernest Marion qui épousa Florianne Comtois, de laquelle naquit — comme dit l'Écriture — «notre» Séraphin. Ernest Marion occupa, grâce à Israël Tarte, un poste de fonctionnaire au ministère des Travaux publics du Canada. Et voici, transplantée du Québec dans l'Ontario, la famille Marion.

Séraphin Marion compte dans sa famille :

trois oncles :

Séraphin (devenu dominicain sous le nom de Mannès);
Philippe (devenu dominicain sous le nom d'Albert);
Jean-Baptiste;

quatre tantes :

Ernestine;
Marguerite (devenue sœur du Précieux Sang);
Ida;
Henriette (devenue sœur de la Miséricorde);

une cousine :

Henriette (devenue visitandine).

Frères et sœurs de Séraphin Marion

Philippe, décédé; Léon; Lucette; mère Bibiane, o.s.b.;
Paul, décédé.

Un oncle célèbre : le père Albert Marion

Le père Albert Marion, o.p., connu, en pleine période du Règlement 17 (1912-1927) qui supprimait l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario, une certaine célébrité. Il admettait, en effet, dans son enseignement à Ottawa, les

UN ONCLE, LE PÈRE ALBERT MARION, O.P., CÉLÈBRE PAR LA DÉFENSE DES DROITS DE L'ÉTAT EN MATIÈRE D'ÉDUCATION



Le père Albert-Marie Marion, o.p.,
oncle de Séraphin

droits de l'État en matière d'éducation*. En 1918, il avait développé sa pensée quatre fois de suite dans la *Revue dominicaine* (janvier, pages 3 à 13; février, pages 33 à 43; avril, pages 97 à 105; mai, pages 147 à 155). Il reprenait ces articles en 1920, dans un long ouvrage intitulé *Le Problème scolaire étudié dans ses principes* (Ottawa, Imprimerie de l'Ottawa Printing Co.; première édition, 1920, 385 pages, tirée à deux mille exemplaires; deuxième édition, 1920, 325 pages). Le

livre reçut l'approbation de son frère Mannès, o.p., lecteur en théologie, le 5 octobre 1919; ensuite, le 14 janvier 1920, l'imprimatur de Mgr C.H. Gauthier, archevêque d'Ottawa, en garantit la doctrine; enfin, le T.R.P. Pègues, o.p., de Rome, maître en sacrée théologie, et professeur à l'*Angélique* de Rome, le sanctionna de sa haute autorité, le 26 juin 1920.

Les louanges fusèrent de toutes parts à l'adresse du père Albert, surtout des pères dominicains de Québec (*Revue dominicaine*, octobre 1920, pages 307 à 313) et du jésuite Léonce de Grandmaison, dans la revue française *Études*, du 20 mai 1921, critique reproduite dans la *Revue dominicaine* (juillet 1921).

* Dans la tradition du Canada français, le clergé seul avait la charge de l'instruction. On ne discutait pas alors du droit de l'État dans ce domaine. En contestant ce droit, le Règlement 17 passait pour outrepasser ses pouvoirs.

INTERVENTION DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE?
LE PÈRE ALBERT MARION, UN MARTYR?

«C'est alors — racontera plus tard Séraphin Marion dans *Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 44 — que presque tout l'épiscopat québécois s'est ligué contre l'oncle.» Au dire de Séraphin Marion, le chef de la cabale contre le père Albert fut Mgr Georges Courchesne, de Rimouski. Toujours selon Séraphin Marion, le délégué apostolique d'alors, Pietro di Maria, vint en personne, pendant l'hiver de 1923, rencontrer le père Albert dans sa cellule de la rue Empress, à Ottawa, et lui signifia de suspendre toute vente du fameux livre qui s'en allait vers sa troisième édition. Séraphin Marion affirme que son oncle mourut «martyr» d'embolie et de découragement à l'âge de cinquante ans, «au bout de quelques semaines».

De telles affirmations demandent une mise au point.

Tout d'abord, en 1923, l'abbé Georges Courchesne n'occupait pas le siège épiscopal de Rimouski; il ne sera évêque de Rimouski qu'en 1928. En 1923, il remplissait la fonction de principal à l'École normale de Nicolet. Qu'il ait alerté les évêques du Québec au sujet du livre du père Albert Marion, c'est possible, puisque Séraphin l'affirme, mais les preuves nous manquent : aucun indice dans les archives de l'archevêché de Rimouski* ni dans la *Semaine religieuse de Québec*, ni dans *L'Enseignement secondaire* de 1920 à 1923, ni dans le livre célèbre de Mgr Courchesne, *Nos Humanités* (1927), ni dans la *Chronique du temps* du couvent des dominicains d'Ottawa.

En fait, point n'était besoin de l'ingérence de l'abbé Courchesne, puisque les évêques catholiques américains et québécois acceptaient difficilement les *droits de l'État sur l'enseignement*. On comprend alors que le délégué d'Ottawa ait peut-être jugé inopportun le livre du père A.-M. Marion, même si sa thèse se fondait sur la saine doctrine sociale de l'Église.

* Lettre de Léo Bérubé, prêtre, archiviste de l'archevêché de Rimouski, à Paul Gay, le 15 décembre 1986.

LE 25 NOVEMBRE 1896, NAISSANCE DE SÉRAPHIN MARION

Cette histoire n'empêcha pas ledit oncle d'être déclaré maître en sacrée théologie le 6 janvier 1924 (*Revue dominicaine*, février 1924, pages 87 à 92). Il mourut le 22 mai 1925 à l'âge de quarante-six ans et non à l'âge de cinquante ans, comme le dit son neveu.

En 1896, l'année même où Wilfrid Laurier devenait premier ministre le 8 juillet, naissait, le 25 novembre, Séraphin Marion, l'aîné de six enfants, à Ottawa, avenue du Collège, aujourd'hui rue Copernicus. Son prénom lui venait de son oncle dominicain, le père Séraphin, en religion Mannès, o.p., décédé en 1963, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Son père, qui était trésorier de l'Institut canadien-français d'Ottawa, occupait un poste au ministère des Travaux publics («des Travaux forcés», disait-on autrefois).

Descendant de Canadiens français du Québec, mais né en Ontario, Séraphin Marion se dira toujours Franco-Ontarien. À la fin de sa vie (voir au chapitre VI de ce volume), il reviendra plusieurs fois sur cette inéluctable allégeance : «Moi, je suis né en Ontario, que voulez-vous, je l'admets, mais je n'en suis pas plus fier que ça. Parce que j'aurai passé les trois quarts de ma vie dans une province absolument hostile au français. Et ça évidemment, comment voulez-vous qu'on me demande quelle est ma patrie?» (*Sur les pas de Séraphin Marion*, I, page 5).

Sur sa petite enfance, nous avons le témoignage de sa sœur cadette, sœur Bibiane, o.s.b. : «Si je remonte, écrit-elle dans un texte intitulé *Rétrospection*, aux souvenirs de ma pré-enfance, mon frère aîné m'apparaît un prodige. Il était le premier petit-fils du clan Marion de Saint-Paul-l'Ermitte, le premier neveu si attendu par les trois oncles et quatre tantes fées qui l'aimèrent tout de suite et jusqu'à la fin. Cette place de choix qu'il s'était taillée dans le cœur de tous et de chacun,

SÉRAPHIN MARION, DÉLICIEUX DIABLOTIN,
BATAILLEUR ENRAGÉ CONTRE LES PETITS ANGLAIS

personne ne pouvait la lui ravir. Il était si beau, si, si beau, avec ses grands yeux qui prenaient tant de place dans son visage et ce sourire... de séraphin» (sœur Bibiane Marion, o.s.b., *Rétrospection*, texte écrit pour Paul Gay, au début de janvier 1986).

Le cours primaire (1902-1910)

En 1902, quoique fragile de santé, Séraphin commence son cours primaire à l'école Garneau, d'Ottawa, sous la maternelle direction des Sœurs Grises de la Croix. Il a toujours gardé une profonde reconnaissance envers les religieuses de mère Elisabeth Bruyère, en particulier à l'égard de sœur Marie-Virginie et de sœur Marie-de-Lourdes. Pour monter une séance académico-juvénile, nos bonnes sœurs pouvaient-elles trouver meilleur orateur et meilleur sujet que le petit Séraphin? On relira toujours avec plaisir le récit de son temps à l'école primaire (voir *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, n° 21, pages 24 et 25) et les batailles bruyantes entre petits Canadiens français et petits Canadiens anglais (voir *Sur les pas de Séraphin Marion*, I, page 7).

De six à quinze ans, Séraphin passera ses vacances à Saint-Paul-l'Ermite; là, un jour, il rencontrera, par hasard, sa future épouse.

Le cours classique (1910-1918)

«Bourreau de travail, il enfilait des heures à latiniser, greciser, composer. Souvent, il se levait tôt le matin pour mémoriser discours, traités, etc. Notre maison, sise à l'angle des rues College et Somerset, et cette dernière n'ayant pas de vis-à-vis, il pouvait donner libre cours aux ébats de ses débats, à

1910, FONDATION DE L'ACFÉO
(ASSOCIATION CANADIENNE-FRANÇAISE D'ÉDUCATION
DE L'ONTARIO)

haute voix. Un jour, la curiosité m'entraîna à la fenêtre pour voir comment cela se passait. Il parlait, souriait, riait, gesticulait à la façon de Bourassa — son idéal. Les arbres formaient son auditoire attentif, silencieux, tandis qu'à certains moments, leurs feuilles, dans un léger bruissement, applaudissaient à ses arguments. Son enthousiasme pré-existant (*sic*) débordait toute limite. Il avait depuis toujours une telle faculté d'admiration qu'il s'extasiait pour tout ou pour rien : ce qui lui conférait quelque chose de candide, de frais, de naïf même.»

« Parmi les temps forts de son histoire, s'enregistrent les réunions sonores avec les oncles dominicains. On y discutait de tout : philosophie, politique, littérature... » (sœur Bibiane Marion, *op. cit.*).

L'année même où Séraphin Marion commence son cours classique à l'Université d'Ottawa, est fondée l'ACFÉO (Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario, 18, 19, 20 janvier 1910, avec mille deux cents délégués). Il affirme que son père assista à cette fondation (*Sur les pas de Séraphin Marion*, II, page 11).

Il était grand temps que les Franco-Ontariens s'unissent pour défendre leurs droits car, deux ans après la fondation de l'ACFÉO, éclata sur eux un orage qui les menaçait au moins depuis 1890 : le *Règlement 17* (1912-1927). Séraphin atteint alors sa seizième année. Il avouera, à la fin de sa vie, en parlant de 1912 : « Alors, moi, je n'ai pas été en contact direct, si je puis dire, avec le règlement 17. [...] J'ai donc connu le règlement 17 tout comme si je l'avais vécu. Même je puis dire que je l'ai vécu » (*Sur les pas de Séraphin Marion*, II, page 3). Dans son ultime entrevue au réseau français de radio, il raconte surtout les batailles des autres et ajoutera : « D'abord on n'avait presque pas de chefs. Nos chefs on les a importés du Québec. Le sénateur Belcourt, président de l'ACFO, venait de Trois-Rivières. Le sénateur Landry, qui l'a remplacé, venait de la ville de Québec. Et puis, Sam Genest, le président de la

LES EXCELLENTS PROFESSEURS OBLATS
DE SÉRAPHIN MARION

Commission scolaire de Montréal, venait également de Trois-Rivières. C'était tous des gens qui venaient du Québec. Nous autres, on n'avait pas de chefs, c'est bien simple.» (*Sur les pas de Séraphin Marion*, II, page 9). Il dira à Yolande Grisé : «C'est là (à l'époque du règlement 17) que j'ai commencé à lutter et je n'ai jamais «lâché» depuis ce temps-là» (*Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 38).

Tout en suivant la bataille qui fait rage entre catholiques franco-ontariens et évêques catholiques irlandais, Séraphin Marion poursuit son cours classique à l'Université d'Ottawa.

Les Pères Oblats, ses professeurs, Français de France pour la plupart, exercèrent sur lui une influence dont on ne peut exagérer les conséquences. Marion a souvent parlé en termes fort élogieux du père Joseph Boyon, o.m.i., Alsacien, professeur de littérature; du père Pérusset, professeur de philosophie; du père Nilaise, professeur d'économie politique et du père Louis Marie Cyprien Le Jeune, o.m.i., Breton, auteur du majestueux *Dictionnaire général du Canada*, 1931.

Ses professeurs l'ont plongé dans les critiques français réputés (notamment René Doumic et Ferdinand Brunetière) au lieu de lui mettre le nez dans les textes eux-mêmes (*Sur les pas de Séraphin Marion*, I, page 18). Ils l'ont marqué d'un esprit profondément chrétien, d'une intransigeance qui frise le jansénisme en matière de morale, et en même temps d'un esprit de fierté et d'indépendance. Là se trouve le fond simple et complexe de toute la vie et de toute l'œuvre de Séraphin Marion. Ses professeurs l'ont en outre assis solidement sur la tradition sacro-sainte de la prosodie française du XVII^e siècle, dans la beauté de la langue de Racine et de Bossuet, regardant d'un œil sceptique toute nouveauté littéraire.

Et hélas! pas un seul mot de la littérature canadienne-française, de laquelle on ne parlait pas encore.

Exempté, à cause de sa santé, du service militaire rendu obligatoire par le *Conscription Act* de 1917, Séraphin Marion termine ses études classiques en 1918, année si riche de ce qu'il a appelé souvent «les impondérables de la vie».

1918 — MARS, SÉRAPHIN MARION BACHELIER ÈS ARTS
— MARS-AOÛT, SÉRAPHIN MARION NOVICE À VILLE-LA-SALLE

Le bachelier (1918)

Alors que les canons cesseront bientôt de tonner en Europe, Séraphin Marion, de la classe des finissants de 1917-1918, reçoit le titre de bachelier ès arts en mars 1918.

Séraphin Marion tête du noviciat oblat (1918)

En mars de la même année 1918, Séraphin entre au noviciat des Pères Oblats à Ville-La-Salle, avec son grand ami Henri Saint-Denis. Il prend «le saint habit»oblat le 8 avril 1918. Mais, là encore, son état de santé ne lui permettant pas de continuer le noviciat, il quitte Ville-La-Salle à la fin du mois d'août et rentre à Ottawa.

Professeur à l'Université d'Ottawa (1918-1919)

C'est alors que Séraphin Marion est engagé comme professeur à l'Université d'Ottawa pendant l'année universitaire du premier septembre 1918 à juin 1919. Il dira plus tard : «Je me suis toujours senti une vocation d'enseignement.» (*Sur les pas de Séraphin Marion*, I, page 20) *

* *L'Annuaire de l'Université d'Ottawa. 1918-1919* ne mentionne pas le nom de Séraphin Marion, probablement parce que, sorti du noviciat fin août 1918, il a été engagé à la dernière minute pour le premier septembre 1918. Au contraire, *l'Annuaire* de ladite Université pour 1919-1920 (Fonds 77 des Archives) donne son nom comme «professeur d'anglais, de français, d'histoire, d'arithmétique et de dessin» (page VIII), alors qu'il était en France, à la Sorbonne, de 1919 à 1920. Ainsi, les deux *Annuaire*s, parus trop tôt, se trompent. (Dans *l'Annuaire* pour l'année scolaire 1919-1920, on constate que sur cinquante-trois membres du personnel enseignant de l'Université d'Ottawa, quarante-cinq étaient des Pères Oblats.)

DE L'AUTOMNE 1919 JUSQU'AU 15 AOÛT 1920,
PRÉCEPTEUR PRIVÉ DU JEUNE YVES MASSON,
ET EN MÊME TEMPS ÉTUDIANT À LA SORBONNE

Le précepteur d'Yves Masson

Après cette première année d'enseignement, un simple événement, qui semble insignifiant, va désormais mettre Séraphin Marion sur une voie dont il ignore l'issue.

Sur la recommandation du R.P. Louis Rhéaume, o.m.i., recteur de l'Université, Séraphin Marion devient précepteur privé du jeune Yves Masson, fils du docteur Damien Masson. Il suit la famille Masson pendant les vacances de 1919, à Old Orchard, dans le Maine (États-Unis).

Un «Impondérable» qui a du poids : la Sorbonne (1919-1920)

Puis, «impondérable» qui a du poids, la bonne fortune lui permet, à l'automne de 1919, d'accompagner à Paris la riche famille de son élève. Tandis qu'il continue son enseignement auprès de son jeune disciple, il suit des cours de civilisation française à la Sorbonne. Son maître principal est Célestin Bouglé, professeur de sociologie, que Marion a beaucoup estimé et dont il devint rapidement l'ami. «Un Célestin et un Séraphin pouvaient-ils ne pas s'entendre?» remarquait finement madame Célestin Bouglé.

Au souvenir de cette année de Sorbonne, Marion dira en 1980 : «On avait des cours formidables» (*Sur les pas de Séraphin Marion*, III, page 4) et, pensant à son travail de précepteur-étudiant qui l'accaparait du matin et jusque tard dans la nuit, il poussera un soupir : «Vous savez, j'ai eu du mérite» (*op. cit.*, page 5).

L'amour de la France ne connut pas d'amointrissement pendant son «année parisienne». Au contraire! Il se sentait chez lui à Paris, avec... sa canne d'étudiant. Il lui en coûtera

1920 -1925 PROFESSEUR DE FRANÇAIS
AU COLLÈGE MILITAIRE DE KINGSTON

beaucoup, dans sa carrière d'écrivain, de vilipender certains «mécéants» français. Mais, comme pour les Canadiens anglais l'Angleterre, la France, pour lui, a toujours fait entendre «la voix du sang», expression qu'il emploiera souvent dans ses œuvres.

Séraphin Marion reprend pied sur le sol canadien le 15 août 1920, avec, dans sa poche, un diplôme de Sorbonne en civilisation canadienne-française. Petit diplôme dont il ignore les grands effets.

Le Collège militaire de Kingston (octobre 1920)

Tandis que Séraphin Marion se cherche une chaire d'enseignement plus lucrative que celle de l'Université d'Ottawa (où il ne gagne que soixante-quinze dollars par mois), les «impondérables», disons mieux, une chance inouïe, due à son modeste diplôme parisien, lui procure la charge de professeur de français au Collège militaire de Kingston, avec des émoluments de cent cinquante dollars par mois. «N'oubliez pas, dira-t-il avec fierté en 1980, que j'ai été le premier professeur canadien-français au Collège militaire de Kingston» (*Sur les pas de Séraphin Marion*, III, page 6). Il restera cinq ans professeur audit Collège militaire (1920-1925).

Pendant ce temps d'enseignement, il prépare sa maîtrise (Université d'Ottawa, 1922) et son doctorat (Paris, Sorbonne, 1923).

La maîtrise (1922)

En janvier 1922 est polycopiée à Kingston son étude sur *l'Histoire littéraire du sentiment de la nature en France depuis les origines jusqu'au vingtième siècle*, vaste et audacieux sujet en cinquante-deux pages de grand format. Cette

1922 MAÎTRISE ÈS ARTS À OTTAWA POUR SA THÈSE
SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU SENTIMENT
DE LA NATURE EN FRANCE; DANS CETTE MAÎTRISE,
CONDAMNATION DE LA MYTHOLOGIE.

recherche lui vaudra la maîtrise ès arts de l'Université d'Ottawa en juin de la même année, diplôme correspondant à la licence en France. À partir de ce moment, les impondérables ont joué un rôle de premier plan dans l'existence de Séraphin Marion.

Celui-ci ne sépare pas encore la littérature canadienne de la littérature française. Il écrit : «notre littérature» (page 17) et «nos gloires littéraires» (page 9). Sur cinquante-deux pages, dix-sept servent d'introduction où il parle de tout : de la Grèce et du beau chez les Grecs, des Indes, etc. Sa notion du mot «nature» s'avère très équivoque : il ne sait pas distinguer entre la nature chez les classiques du XVII^e siècle, qui correspond à la raison et au bon sens, et la nature chez les romantiques, laquelle comprend le monde extérieur.

Les meilleures pages de la thèse se trouveraient dans la description des trois attitudes différentes qu'éprouve l'âme devant la création : 1) celle de l'artiste qui se complaît dans un charme rêveur; 2) celle du philosophe qui se complaît dans une admiration intellectuelle; 3) celle du poète qui se complaît dans une exaltation morale, tremplin pour rencontrer Dieu. L'imagination domine dans la première attitude; l'intelligence dans la seconde; l'heureux équilibre de la raison et du cœur dans la troisième.

Tout de suite, au début de sa carrière d'écrivain, Marion condamne, sans appel aucun, toute mythologie* : «La mythologie, écrit-il, détruisait la poésie et, partant, l'âme véritable de la nature, en la peuplant de divinités humaines, fantômes tapageurs, dieux aux petits pieds (locution fréquente dans ses autres œuvres) qui enlevaient à la création toute sa grandeur» (page 14).

* On verra plus loin, dans l'étude du gaumisme, au tome VI des *Lettres canadiennes d'autrefois*, où le conduira cet absolu.

SON DOCTORAT À PARIS, LE 25 JUIN 1923
SUJET DE LA THÈSE :
*RELATIONS DES VOYAGEURS FRANÇAIS
EN NOUVELLE-FRANCE AU XVII^e SIÈCLE*

À la fin de cette thèse, surnage, au milieu de beaucoup de noms, celui de Victor Hugo. Toute sa vie, Marion verra dans l'auteur de *La légende des siècles* «la fin de toute poésie». Il n'hésite pas à parler de «la perfection absolue de Victor Hugo» (page 34) et il ne veut pas comprendre les réalistes, «ces saltimbanques littéraires» (page 45), «ces charlatans» (*ibid.*).

Enfin, un gros défaut que Marion ne corrigera que tardivement : l'absence de références aux auteurs cités.

Le doctorat (1923)

Après la maîtrise, Séraphin Marion prépare fiévreusement le doctorat. Cette fois-ci, l'histoire l'attire. Mais, là encore, il n'hésite pas devant l'immensité du sujet. *Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, thèse qu'il va soumettre aux doctes professeurs de Sorbonne et à laquelle le père Le Jeune, o.m.i., a collaboré.

Avant de quitter le Canada une deuxième fois pour Paris, Séraphin Marion se fiance, à l'âge de vingt-sept ans, à Vaudreuil, à une jeune et grande artiste, Monique Roy. Puis il part pour la capitale française, où il arrive le 18 juin 1923.

Le 25 juin, il passe avec grand succès, à la Sorbonne, l'examen oral du doctorat, devant le professeur Mornet, avec deux thèses : une thèse principale sur le sujet choisi et une thèse complémentairesur un sujet uniquement français. Marion a plaisamment raconté cette soutenance, où il s'est donné un beau rôle, dans *Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 42. Madame Masson assistait à l'examen où son ami obtint le deuxième rang sur cinquante étudiants, avec quatre-vingt-douze pour cent de moyenne.

De retour au pays, il poursuit son enseignement à Kingston.

C'est le moment pour nous de jeter un coup de sonde dans son premier grand ouvrage.

DANS RELATIONS, CONNAISSANCES INOUÏES
DE SÉRAPHIN MARION

**Relations des voyageurs français en Nouvelle-France
au XVII^e siècle (1923)**

En composant ce livre, Marion «s'est tracé le dessein de faire connaître, estimer et aimer à l'ancienne France la beauté de la Nouvelle-France, sa première colonie d'outre-mer» (Avant-propos, page V).

Huit grands chapitres exposent les différentes relations des voyageurs, dont tous ne viennent pas de France, comme Pierre Le Moyne d'Iberville, né à Montréal, et Louis Jolliet, né à Québec.

*Tour à tour défilent sous nos yeux les **Relations** des fondateurs, les **Relations** des Récollets, les **Relations** des Jésuites, les **Relations** des officiers civils, les **Relations** des religieuses, les **Relations** des Sulpiciens, les **Relations** des explorateurs et les **Relations** des officiers de l'armée.*

*On reste abasourdi à la lecture de tous ces écrits. La tête nous tourne devant tant de héros, tant de batailles, tant de martyrs scalpés et mangés, tant d'événements. On comprend la recension fort élogieuse, mais vague et non signée, de la **Revue dominicaine** (novembre 1923, pages 494 et 495). Quelle vie dans toutes ces pages touffues! Quelles nouvelles immensités offertes aux lecteurs de France! Quelle époque curieuse où il suffisait de planter une croix en terre avec une inscription notifiant la prise de possession au nom du roi de France, pour qu'un territoire, aux limites inconnues, devienne automatiquement fief du monarque de Paris! (voir page 147).*

*Les pages les plus révélatrices de préoccupations d'ordre religieux se trouvent dans les **Relations** des Sulpiciens. La première partie, de la main de Monsieur Olier lui-même, intitulée «Les véritables motifs de messieurs et dames de la Société Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France», montre une âme impatiente d'apostolat (pages 139 à 142). On sait gré à*

RELATIONS,
OUVRAGE D'APOSTOLAT, OUVRAGE DE COMPILATION

Séraphin Marion d'avoir diffusé des pensées aussi élevées, et de sa ténacité dans la recherche de tant d'événements. Son travail nous confond.

*Cependant **Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle** ne constitue pas un livre d'histoire au sens strict; il se présente comme une œuvre de compilation, un dictionnaire de documentation. Aucune idée maîtresse, en dehors de l'apostolat, ne s'en dégage. On eût aimé une forte conclusion, brossant le tableau général de la présence de la France en Amérique du Nord au XVII^e siècle. Ainsi, l'ouvrage eût formé un tout et non un assemblage de chapitres, intéressants sans doute, mais indépendants et complets par eux-mêmes. En étudiant longuement ce livre, Ernest Bilodeau a pu appeler Séraphin Marion «compilateur-historien» (*L'Action française*, novembre 1923, page 302). C'est de l'histoire en diapositives. On pourra reprocher à **Relations...** la confusion entre explorateurs et coureurs de bois; l'absence totale de cartes géographiques; aucun rappel des événements européens qui expliquent les voyageurs; le manque d'un index onomastique qui eût rendu l'ouvrage vraiment utilisable.*

Quant au style, Ernest Bilodeau écrit : «La manière de M. Marion, son style d'écrivain se rapproche... plutôt du chartiste sobre et net que ce celui du chroniqueur fleuri et lyrique» (ibid.).

Et pourtant, que de grandes échappées intimes! Que de belles envolées sur la foi de nos ancêtres (voir page 168), sur les apôtres de la Nouvelle-France (page 178), sur la colonisation du début (page 225), sur la gloire de Dieu inséparable de la couronne de France (page 232)!

À la toute fin de l'ouvrage, un grand point d'orgue prolonge en nous le pur idéalisme du Canada français du XVII^e siècle (pages 272 et 273). On peut comprendre son enthousiasme devant «la floraison des croix» quand on lit que la France envoya au Canada cent trente-deux jésuites entre 1632 et 1698.

AU SORTIR DES LACS ET DES FORÊTS,
VOICI LA BIEN-AIMÉE, MONIQUE ROY

Cette façon de concevoir le passé, laquelle côtoie l'apologétique, vivra longtemps chez les historiens canadiens-français. Pour cet ouvrage, Séraphin Marion recevra un prix au Concours d'histoire du Canada organisé par le Gouvernement du Québec.

L'éblouissement : Monique Roy

Lorsque Séraphin Marion reprend ses cours à Kingston en septembre 1923, il laisse bel et bien courir ses voyageurs dans leurs lacs et forêts pour s'élancer de tout son cœur vers la jeune fille à laquelle il est fiancé et qu'il doit épouser bientôt.

On l'a dit plus haut, Séraphin passait chaque année ses vacances à Saint-Paul-l'Ermitte.

«Par un jeu de hasard, écrit Colette Marion, sa fille, la famille de ma mère avait loué une maison à Saint-Paul dans le but d'y passer l'été. Ma grand-tante Ida avait épousé depuis peu un commerçant de la place et tenait, avec son mari, un magasin général, tout en s'occupant du bureau de poste.

«Ma mère, Monique Roy, alors dans la vingtaine et aimant la marche en plein air, s'y rendait tous les jours pour chercher le courrier. Un jour, elle arriva, de rose vêtue, son visage délicat encadré d'un large chapeau de paille. Pour papa, assis au pied d'un arbre, ce fut un éblouissement : pour une fois, c'est le cas de le dire, il se mit à voir tout en rose... Maman, qui rougissait pour un rien, dut prendre une teinte cramoisie quand elle vit les yeux noirs et perçants de mon père la suivre du regard. Il paraît qu'au sortir du magasin, elle pressa le pas et s'enfuit en courant comme une petite biche effrayée» (lettre de Colette Marion à Paul Gay, 1^{er} mai 1986).



Monique Roy, 1924

MONIQUE, DONT LA MUSIQUE ARDENTE A ILLUMINÉ LA VIE

Séraphin Marion savait-il alors la valeur de cette jeune femme? L'amour — comme toujours? — a précédé la connaissance. Se rendait-il compte qu'il portait ses yeux sur une grande musicienne, éprise des grands artistes classiques et romantiques?* Sur une artiste peintre qui a laissé une multitude de croquis, d'aquarelles et d'huiles! Sur une femme qui voulait exceller en tout, surtout dans une langue française châtiée, et qui aimait tellement l'exprimer par la plume?

L'intuition de Séraphin ne l'a pas trompé. «J'ai trouvé — écrira Colette Marion, sa fille — une liasse de plus d'une centaine de lettres que mon père adressa à sa dulcinée au début de leurs fréquentations. Ces lettres — conservées dans leurs enveloppes originelles et affranchies de leur timbre de trois

* «Très jeune, j'aimais la musique, comme ma mère et ma grand-mère. Jeune fille, j'ai étudié le piano et j'ai obtenu à Montréal, à l'Académie de Musique du Québec, mon diplôme Lauréat.

Par ces études, j'avais acquis un répertoire considérable de belles pièces de piano que je jouais de mémoire aussi souvent que je le pouvais. Au fur et à mesure des années, j'ai continué à mieux les connaître et apprécier par mes lectures de biographies de musiciens célèbres, tels que Bach, Beethoven, Schumann, Chopin, Debussy, Saint-Saëns, etc.

Une fois mariée et mère de famille, mes quatre enfants se sont souvent endormis le soir au son de mes morceaux favoris qui devenaient pour eux des berceuses et pour moi une détente heureuse, après le travail ménager quotidien.

À la suite du départ de mes oiseaux envolés du nid familial, attirés vers leur vocation respective, mon piano demeura mon passe-temps préféré, secondé par les concerts à la radio, à la télévision, ainsi que par ma précieuse collection de disques.

Déjà arrivée au crépuscule de mes jours, très souvent je remercie Dieu de ce goût pour la musique qui a illuminé ma vie.»

Monique Roy Marion

(Pour Yves, Colette Marion)
Ottawa, le 22 octobre 1974

MARIAGE DE SÉRAPHIN MARION ET DE MONIQUE ROY
LE 24 JUILLET 1924, À SAINT-LÉON DE WESTMOUNT

sous — débutent en 1921 pour suivre les hauts et les bas de de l'intrigue amoureuse pendant près de quatre ans» (lettre de Colette Marion à Monique Bertoli, le 20 novembre 1988).

C'est le 24 juillet 1924 que Séraphin Marion épousa Monique Roy, à Saint-Léon de Westmount. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'oncle, le R.P. Albert Marion, o.p., l'auteur même du livre discuté : *Le Problème scolaire étudié dans ses principes* (1920).

Monique Roy, née le 5 mars 1900, près de Salt-Lake-City aux États-Unis (Oregon), y demeura jusqu'à l'âge de sept ans. Son père, Eugène Roy, originaire du village de Saint-Esprit (près des Laurentides), était le dernier de seize enfants.

Malgré une extrême sensibilité, Eugène Roy se révéla homme d'affaires, assurant le transport de denrées alimentaires du sud des États-Unis jusqu'en nos contrées. Il put ainsi réaliser une belle fortune. «Maman — écrit Colette Marion — connut une enfance heureuse et fortunée. Elle vécut presque toute sa jeunesse à Saint-Jean-d'Iberville, où son père avait acquis un large domaine et où il fut le premier à posséder une Hudson, avec chauffeur» (Colette Marion à Paul Gay, lettre du 1^{er} mai 1986).

Malheureusement, Eugène Roy se lança dans des entreprises risquées comme celle d'acheter en Floride, sans les voir, des terres recouvertes de marécages. Il mourut, ruiné, foudroyé par la paralysie, à peine âgé de cinquante-sept ans, en 1927, laissant dans la misère sa femme et deux de ses enfants.

«La nouvelle de la mort de Monsieur Roy et l'effet catastrophique de son imprévoyance financière jeta une ombre sur le jeune ménage de trois ans que mon père ne parvint jamais à exorciser tout à fait. À force d'économies, il se promit que jamais pareil malheur n'arriverait ni à lui, ni aux siens. Sa prudence porta fruit : il connut une maturité et surtout une vieillesse à l'abri de tout souci financier. Malheureusement, il ne put vraiment en jouir comme nous l'aurions voulu, car l'habitude de ménager était prise de trop longue date. Il en était

PARCIMONIE DE SÉRAPHIN MARION

de même pour maman qui, sans se refuser le nécessaire, considérait le gaspillage comme une abomination.» (lettre de Colette Marion à Paul Gay, 1^{er} mai 1986)

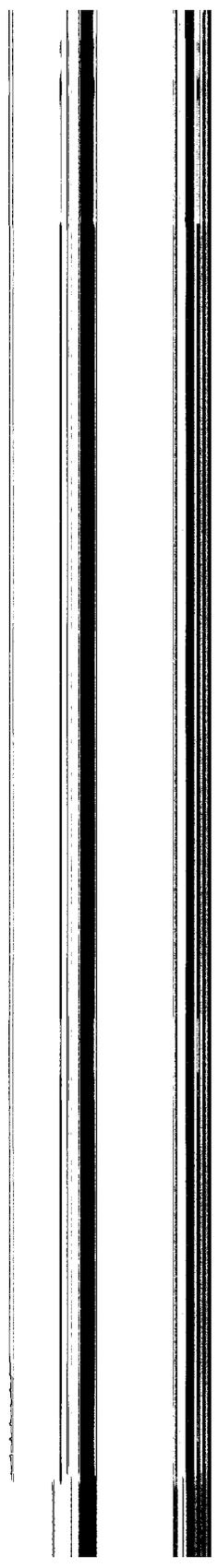
Cette identité de vue agrandit leur union. On ne se trompe pas en affirmant la place extraordinaire de Monique dans la vie entière de Séraphin Marion. Leur amour mutuel grandit d'année en année, s'adaptant aux circonstances dans la compréhension de leur essentielle diversité.

La réussite évidente de Séraphin Marion? Monique en est la grande responsable. Si un homme vaut sa femme, d'après le dicton, c'est toujours la femme qui fait l'homme.

Leurs enfants, irradiation de leur amour, les rendirent heureux en même temps qu'ils immortalisent aujourd'hui leur nom. Les enfants ne sont-ils pas «la repousse des parents», selon le joli mot de Platon?

...Et nous voici de plain-pied avec le chapitre suivant.

Vertical line of text on the left side of the page, possibly a page number or header.



CHAPITRE II

DES ENFANTS ET DES LIVRES

(1925-1939)

Séraphin Marion historien et critique littéraire,
père de quatre enfants et de trois livres,
archiviste à l'insatiable curiosité,
sénateur manqué, écrivain couronné

Au début de 1925, Séraphin Marion est attaché aux Archives publiques du Canada. Il y sera d'abord traducteur, puis directeur des publications historiques et y travaillera jusqu'en 1955, donc pendant trente ans. (voir *Les Cahiers des Dix*, n° 43, 1983, page 185) D'après Gustave Lanctot, les Archives constituaient le service le plus foncièrement bilingue de toute l'administration fédérale.

«Aujourd'hui, notait il n'y a guère longtemps Séraphin Marion, les Archives ont considérablement amélioré les conditions de travail de leur personnel et des chercheurs : tout est catalogué, indexé, étiqueté et, au besoin, photocopié. Au début de ma carrière aux Archives, les plus futés avaient recours au système D [se débrouiller tout seul]» (*Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, avril 1981, n° 22, page 27).

1925 – 25 JUILLET, NAISSANCE DE GILLES

Ce labeur de recherche et de classification, il en donne les résultats concrets en implantant l'étude de la littérature canadienne-française à l'Université d'Ottawa, en même temps qu'il l'utilise dans ses cours de littérature aux Dames de la Congrégation.

Naissance de Gilles (25 juillet 1925)

À la joie du dévouement intellectuel pour ses élèves, se joint celle de la naissance de son premier enfant, Gilles, le 25 juillet 1925, au 631^e de l'avenue King Edward, à Ottawa.



**Monique et Séraphin Marlon,
avec leur fils Gilles, en avril 1926**

GILLES, ARTISTE ET SCIENTIFIQUE

Issu d'un homme de lettres et d'une artiste, Gilles devait connaître une vie bien remplie et il la connaîtra. De sa mère, il héritera la passion de la peinture et il décorera lui-même ses appartements de tableaux composés de sa propre main. «Depuis 1980, Gilles Marion a étudié auprès du peintre Bruce Heggveit et s'est spécialisé dans les paysages; les collines et les lacs de la Gatineau sont les thèmes favoris des huiles qui décorent sa maison et son atelier» (traduction à partir de la revue *MD*, mai 1986, Don Mills, Ontario, page 43). De son père, il puisera son amour de la science et de la recherche. Accepté en 1942 en médecine à l'âge de seize ans à l'Université Queen's, de Kingston, il obtient son doctorat en médecine en 1947, lui, le plus jeune de sa classe et le seul francophone. Il se spécialise alors en pédiatrie à Vancouver, à Montréal et à Paris.

Alors que son père avait été ébloui par sa future épouse dans un petit bureau de poste d'un petit village du Québec, Gilles, le fils aîné, donne son cœur, à Paris, dans la grande capitale française, à une Galloise, Anne Hill-Evans, radiothérapeute à l'Institut Marie-Curie et qui y travaillait uniquement en français. De leur mariage, célébré en juillet 1954, naquirent quatre enfants : Lyse, David, Marc et Gigi. Depuis la même année 1954, le pédiatre Gilles Marion réside à Ottawa. En 1972, il a été élu président de l'Académie de médecine.

SÉRAPHIN MARION ÉCRIT **PIERRE BOUCHER**,
PANÉGYRIQUE DU FONDATEUR DE BOUCHERVILLE

Un Pionnier canadien. Pierre Boucher (1927)

*Imprimé par Ls-A. Proulx, Imprimeur du Roi, Québec, 1927, 290 pages, Prix du Concours d'Histoire du Canada (voir **Lettres québécoises**, n° 30, été 1983, page 43).*

*Pendant que Gilles est encore au berceau, paraît dans la **Revue dominicaine** (1926, pages 673 à 683) l'article : **Pierre Boucher et son temps**. Extrait d'un volume en préparation : **Pierre Boucher**. Prix David 1925-26. Le livre en préparation ne verra le jour qu'en 1927.*

*Toujours actif, Séraphin Marion a, pour cette œuvre, utilisé des documents inédits. De plus, il renvoie souvent au livre du père Louis Lalande, s.j., **Une vieille seigneurie, Boucherville** (deuxième édition, Imprimerie de «L'Étendard», 1891). Il avoue également que le père Louis Le Jeune, o.m.i., a bien voulu lui communiquer ses propres notes.*

Pierre Boucher (1622-1717), «l'un des pères de la patrie canadienne» (page 51), sieur de Grosbois, originaire de Mortagne, dans le Perche, vint en 1634, à l'âge de douze ans, au Canada, avec sa famille qui se fixa à Beauport. En 1639, il accompagna les jésuites chez les Hurons et retourna à Québec en 1643. Son habileté militaire contre les Iroquois lui valut tout de suite l'admiration de ses chefs.

En 1651, Pierre Boucher organise une milice aux Trois-Rivières, dont à deux reprises il est nommé Gouverneur, la première fois, de 1653 à 1657, la deuxième fois de 1663 à 1668.

*Anobli en 1661, il part pour la France où, dans une «Relation» restée célèbre, **Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada, 1664**, éditée par la Société historique de Boucherville, il demande de l'aide à Louis XIV en soldats et en colons.*

PIERRE BOUCHER EST-IL DE LA VÉRITABLE HISTOIRE?

À partir de 1667, il s'installe aux îles Percées qu'il nomme Boucherville. Il y meurt à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, «ayant, à lui seul, plus de 150 enfants, petits-enfants, frères, neveux, petits neveux» (Lionel Groulx, **Histoire du Canada français depuis la découverte**, Fides, Bibliothèque canadienne-française, Tome I, page 295).

Bien différent du style généralement narratif des **Relations des voyageurs français en Nouvelle-France** (1923), le style de **Pierre Boucher** relève nettement du panégyrique. «Un livre [...] éloquent dans la forme, [...] appuyé sur une idéologie entraînante, qui réveille les énergies.» affirme Marie-Claire Daveluy dans la **Revue dominicaine** (1928, pages 319 et 320).

De son côté, René Doussin parle de «monographie exemplaire», de «huit chapitres bien proportionnés» (**L'Action canadienne-française**, n° 4, 1928, page 262).

Nous ne le pensons pas. Un cadre purement fictif donne des divisions non progressives, statiques, où manque absolument l'évolution du personnage. On doit appeler ce livre une histoire en tableaux. Séraphin Marion l'a avoué plus tard, lorsqu'il a dit, en parlant de l'ouvrage qu'il allait écrire sur Pierre Boucher : «J'avais [...] des idées de chapitres» (**Lettres québécoises**, n° 30, été 1983, page 43).

Dès le départ, Pierre Boucher se montre un héros et un saint. Les différents chapitres intitulés L'Époque, L'Homme, Le Gouverneur, Le Pionnier, Le Propagandiste, L'Écrivain, Le Chrétien, Le Patriarche, interchangeables, ne s'imbriquent pas les uns dans les autres.

Cependant, par sa vie et son œuvre, Pierre Boucher justifie les cris d'admiration de Séraphin Marion. Dans la **Revue dominicaine** citée plus haut, Marie-Claire Daveluy se plaint que, souvent, dans la vie des grands hommes, «Les notes dominantes du caractère des héros ne s'accusent pas assez; elles ne l'isolent pas, ne le rendent pas unique, différent, et partant, inoubliable» (op. cit., page 317). Tel n'est pas le cas de Pierre Boucher.

L'OUVRAGE DE PIERRE BOUCHER :
«QU'EST-CE AUTRE CHOSE, ÉCRIT LIONEL GROULX,
QU'UN ACTE DE FOI EN L'AVENIR?»

Le cinquième chapitre, intitulé «Le Propagandiste», l'emporte par son intérêt. Séraphin Marion se réjouit de montrer Pierre Boucher invitant les Français de la Vieille-France à la colonisation de la Nouvelle-France.

*D'ailleurs, l'ouvrage de Pierre Boucher, **Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada. 1664**, «qu'est-ce autre chose, écrit Lionel Groulx, qu'un acte de foi en l'avenir de la Nouvelle-France?» (Lionel Groulx, op. cit., page 57). Pour Pierre Boucher, «la Nouvelle-France a quelque chose d'attrayant» (Un pionnier canadien. Pierre Boucher, page 105). Ses ressources naturelles abondent. Sous sa plume revient souvent l'expression «plus beau qu'en France». Quant aux autochtones, Pierre Boucher loue, ici ou là, leur caractère, leur croyance à l'immortalité de l'âme, leur beauté physique, leur courage à la guerre; cependant, il ne laisse pas de les montrer extrêmement vindicatifs et ruminant leur vengeance.*

Enfin, tout en reconnaissant que l'intelligence reste l'apanage des écrits et gestes de Pierre Boucher, Séraphin Marion sort de ses gonds et de son sujet pour attaquer «les élucubrations et les chimères des ultra-impressionnistes, des futuristes, des cubistes, des dadaïstes et de tous les ennemis du clair verbe de France [...] ces névrosés» (page 156).

Séraphin Marion affirme sans hésitation que Pierre Boucher demeure l'un des grands ancêtres qui ont transmis au peuple canadien-français «un idéal religieux et patriotique (qui) explique l'unité de pensée et d'action des citoyens français du Canada» (page 253).

Quarante-cinq ans plus tard, Robert-Lionel Séguin pensera le contraire. Il offrira, en 1972, son ouvrage, *La Vie libertine en Nouvelle-France au dix-septième siècle*, «en hommage à la gaillardise des hommes et des femmes qui ont fait la nation québécoise» (Volume I, vii). Le même auteur continue :

1927 — NAISSANCE DE COLETTE,
FUTURE PROFESSEURE ET HISPANISTE

«Amants de bonne chère, de vins du meilleur cru et de plaisirs d'alcôve, ils portaient en eux cette sève et cette vitalité qui caractérisent la race française» (*Ibid.*).

On peut, avec Serge Gagnon qui recense le livre *La vie libertine en Nouvelle-France au dix-septième siècle (Livres et auteurs québécois, 1972, pages 270 à 273)*, demeurer sceptique sur l'interprétation des données et des tableaux de Robert-Lionel Séguin. Pourquoi la galanterie, le libertinage et le marivaudage seraient-ils le propre de toute société normalement évoluée? Séraphin Marion connaissait-il ces deux tomes de R.-L. Séguin? Si oui, quels superlatifs acerbes ont dû jaillir de son cœur et de sa plume!

Tandis que paraît, sous sa forme définitive, *Un pionnier canadien, Pierre Boucher (1927)*, naît le second enfant de Séraphin Marion, Colette, au 33 de la rue Bellwood, à Ottawa-sud.

Toute jeune, Colette tiendra de son père de grandes aptitudes d'écriture, au point que les religieuses de l'école primaire soupçonneront que son jeune talent littéraire provient en partie de l'ingérence paternelle. Pendant toute son existence, Colette se donne corps et âme à l'enseignement, soit dans la vie religieuse, par exemple au Collège privé de Notre-Dame, à Sudbury, de 1954 à 1958, soit, dans la dernière moitié de sa carrière, comme professeure de langues française et espagnole dans une des plus grandes écoles secondaires de la ville de Gloucester.

Colette et sa mère éprouveront toujours une prédilection pour la langue espagnole, la mère en dilettante, Colette comme gagne-pain. Elles entreprendront trois fois un voyage en Espagne. Et madame Marion aimera réciter dans la langue de Cervantès les belles prières à Notre-Dame.

Devons-nous dire que Colette, toujours humble et effacée, mérite toute notre gratitude pour nous avoir fourni tant et tant de renseignements sur sa famille, tant et tant de documents sur la vie et l'œuvre de son père. Nous l'avons déjà remerciée au début du volume.

-
- 1927 — FONDATION DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
À L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
1928 — NAISSANCE DE JEAN-YVES, TROISIÈME ENFANT
1929 — NAISSANCE DE CLAUDE, QUATRIÈME
ET DERNIER ENFANT
-

Sept mois après la naissance de Colette, l'odieux Règlement 17 devint lettre pratiquement morte le 22 septembre 1927. Mais il ne disparaîtra des lois provinciales de l'Ontario qu'en 1944.

Cette même année 1927, Séraphin Marion, cerveau toujours en activité, contribue à la fondation des études supérieures à l'Université d'Ottawa.

La même année 1927 — année vraiment remplie d'événements — Séraphin Marion est élu président de la *Société des Conférences de l'Université d'Ottawa*. Il honorera cette charge « pendant treize années consécutives » (voir *Bulletin du centre de recherche en civilisation canadienne-française*, n° 22, avril 1981, page 27). Dans ce même numéro, Séraphin Marion énumère, avec un brin de complaisance, douze personnages par lui reçus... Il ajoute : « Il me fallait souvent les recevoir à la gare, les conduire à domicile et passer la majeure partie de la journée avec eux. Bref, les fins de semaines me fatiguaient plus que la semaine de cinq jours et demi que je passais aux Archives » (*Ibid.*).

Un an à peine après avoir assumé la charge de président de la *Société des Conférences*, Séraphin Marion voit naître Jean-Yves, son troisième enfant, le 21 avril 1928, toujours au 33 de la rue Bellwood, à Ottawa-sud.

Jean-Yves remplira une féconde carrière de pilote dans l'aviation canadienne. De stationnement en stationnement, il volera à Trenton, en Ontario, à Cold Lake, en Alberta, à North Luffenham et à Londres, en Angleterre. C'est dans ce dernier pays qu'il épousera une infirmière d'origine danoise, Virginia Bransager, qui lui donnera deux enfants, Denise et Robert. Actuellement, le ministère des Transports du Canada reconnaît dans Jean-Yves le seul inspecteur bilingue.

La famille Marion offre bientôt au Canada un autre « scientifique » dans la personne du bébé Claude, né le 31 mai 1929, lui aussi, au 33 de la rue Bellwood. Claude suivra un cours de génie électrique à McGill, avant d'épouser une Québécoise

1929 : LA SOCIÉTÉ DES NATIONS
DANS LA TRADITION FRANÇAISE
ET LA PENSÉE CATHOLIQUE

de Sherbrooke, Lise Baillargeon. Ils orneront leur foyer de trois enfants, Yves, Josée et Guy. Depuis quelques années, Claude est ingénieur à la compagnie Téléglobe, de Montréal.

Mais une famille plus grande pousse Séraphin Marion à étudier *La Société des Nations dans la tradition française et la pensée catholique* (voir *Les Heures littéraires. Conférences prononcées devant la Société des Conférences de l'Université d'Ottawa au cours de l'année académique 1928-29*, Librairie d'Action canadienne-française Ltée, Ottawa-Montréal, 1929), dans une conférence rehaussée par la présence de hauts personnages, dont Mgr Andrea Casulo, délégué apostolique au Canada, et l'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice.

Des deux parties de cette causerie, «La tradition française» et «La pensée catholique», la première l'emporte sur la seconde par sa science et sa structure. De la première, le conférencier lui-même offre un excellent résumé : «Sully, l'abbé de Saint-Pierre, Saint-Simon, tels sont les trois anneaux de la chaîne d'idées pacifiques qui relie le moyen âge à la France contemporaine» (page 174), pour qui «la Société des Nations est cet organisme international constitué dans le but de prévenir les guerres entre nations, et si elles éclatent, de les résoudre par la justice et non par les armes» (page 175) (On sait que la S.D.N., fondée en 1920, deviendra l'O.N.U. en 1946).

Dans la deuxième partie, «La pensée catholique», superficielle et trop rapide, surnagent les noms de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin, sans aucune référence hélas! à Mgr Seipel, à Mgr L.-A. Paquet et au... pape Pie XI qui, en tant que chef suprême de l'Église catholique, n'a pas voulu adhérer à la S.D.N.

«Sans doute, conclut le conférencier avec plus de cœur que de clairvoyance, le pacifisme monte actuellement à l'horizon des peuples» (page 187).

En tout cas, le pacifisme montait très lentement à l'horizon du Canada. Pour l'implanter, pour unir les deux races

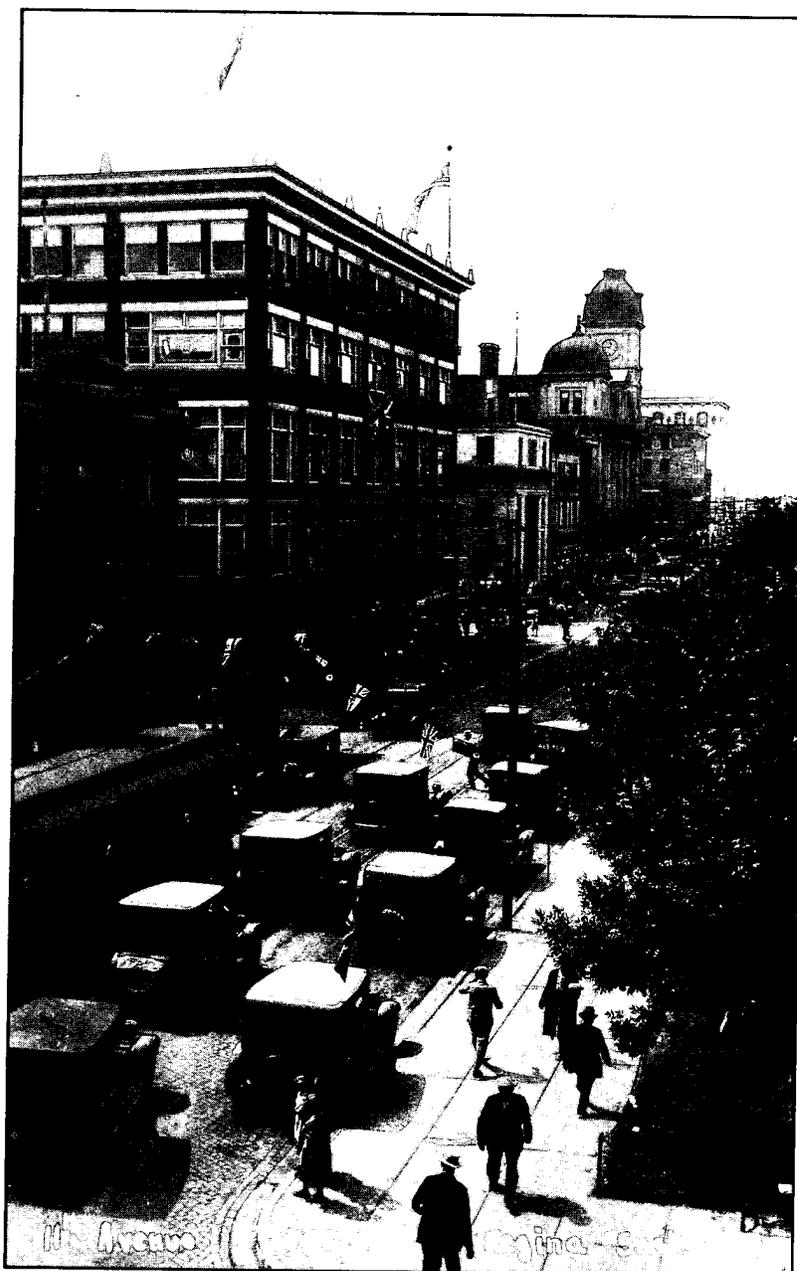
LES TROIS VOYAGES DE COOPÉRATION : 1929, 1930, 1931
LES DÉCEPTIONS DE SÉRAPHIN MARION

française et anglaise, monsieur Graham Spry, alors secrétaire de l'*Association des Canadian Clubs*, dont le siège social se trouvait à Ottawa, demanda à Séraphin Marion de donner des conférences dans tout le Canada, sur le thème : «English and French Cooperation within Confederation».

Séraphin Marion accepta et entreprit trois tournées, à l'automne de 1929, dans l'Ouest et à Sudbury; à l'automne de 1930, dans l'Est jusqu'à Sydney; à l'automne de 1931, dans l'ouest de l'Ontario *. Du premier voyage, il a gardé au début un souvenir amer : «Ma première tournée de conférences faite en 1929 sous les auspices des *Canadian Clubs* ne fut, en somme, qu'un long monologue» (*Le Travailleur*, 21 janvier 1965). Mais, bien plus tard, le 24 mars 1980, il racontera avec beaucoup d'humour ses démêlés avec les Ku Klux Klan de la Saskatchewan (*Sur les pas de Séraphin Marion*, III, pages 17 et 18). Du texte sort le meilleur Marion : il sautille à droite et à gauche pour dire que la secte le prenait pour un envoyé du pape et de Mackenzie King, qu'il craignit un moment pour sa vie. «Ça, ça été quelque chose d'excitant. Ça a été la plus grande expérience de ma vie» (*Id.*, page 18). Une de ses prédictions ne se réalisera pas : «Let me tell you, dit-il dans sa conférence à Regina, that the Pope and Mackenzie King had no more to do about my trip than the man in the moon»... Or, plus tard, des hommes atterriront sur la lune!...

Entre ces tournées, dont l'objet était pacifique, paraissait à la Librairie d'Action canadienne-française Ltée, à Montréal, En feuilletant nos écrivains. (Étude de littérature canadienne), Librairie d'Action canadienne-française, Montréal, 1931.

* Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française possède de nombreuses cartes postales de ces voyages — cartes qu'il envoyait à sa famille.



Regina (Saskatchewan), 11^e Avenue, vers 1930

Carte postale

Collection Séraphin Marion, cote Ph 152-E-29

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

Université d'Ottawa



Le pavillon Tabaret de l'Université d'Ottawa

Archives de l'Université d'Ottawa
Fonds 38

ENTRE-TEMPS, PARAÎT
EN FEUILLETANT NOS ÉCRIVAINS,
RECUEIL DE TREIZE ARTICLES PARUS DE 1928 À 1930

*Ce livre rassemble treize articles livrés à des dates différentes de 1928 à 1930 et à différentes revues. La coutume permettait alors qu'un critique envoie sa copie à plusieurs journaux ou revues à la fois, ce qui, évidemment, augmentait le numéraire. Cette manière d'agir, délaissée aujourd'hui, sert souvent à Marion au cours de sa carrière. Sur les treize articles, neuf se lisent dans la **Revue dominicaine**; un dans **Le Canada français**; deux dans **Le Soleil**; un dans **L'Enseignement secondaire**.*

*Quand on parcourt, aujourd'hui, ces études de Marion, on s'aperçoit de son goût sûr, même si, comme l'écrit Luc Bouvier, «ses critiques ne cessent de laisser transparaître ses préjugés» (**Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec**, 1980, II, page 420).*

*Voici, pour mémoire, les œuvres recensées par Marion dans **En feuilletant nos écrivains** : **Les Martyrs de la foi en Canada** (1868), d'Eustache Prud'homme; **De Livres en livres** (1929), de Maurice Hébert; **Essais critiques** (1929), d'Harry Bernard; **Notre Vie canadienne** (1929), du R.P. Marc-Antonin Lamarche; **Horizons** (1929), d'Henri d'Arles, pseudonyme de l'abbé Beaudé; **Tout n'est pas dit** (1928), de Jovette-Alice Bernier; **L'Immortel adolescent** (1928), de Simone Routier; **Par terre et par eau** (1928), de Claude Mélançon; **Marges d'histoire. L'art au Canada** (1929-1930), d'Olivier Maurault; **L'Homme qui va** (1929), de Jean-Charles Harvey; **Études sur Garneau** (1929), de Georges Robitaille; **Écrivains d'autrefois** (1930), de Léonidas-Émile-Arthur Beauchesne; **À l'Ombre de l'Orford** (1929), d'Alfred Desrochers.*

*Hermas Bastien, dans **Témoignages. Études et profils littéraires** (Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, page 169), a loué grandement **En feuilletant nos écrivains**. Le chanoine Émile Chartier, lui aussi, reconnaît que l'application des principes de Séraphin Marion «est réglée par une qualité éminemment française : le goût; par une loi éminemment grecque : le sens de la mesure» (**Revue dominicaine**, juin 1931, pages 377 à 379).*

ÉLOGE QUASI UNANIME DU LIVRE
EN FEUILLETANT NOS ÉCRIVAINS
ATTAQUES SOURNOISES
CONTRE LA PRÉTENDUE DÉLOYAUTÉ DE MARION

Malgré la sympathie, l'ouverture, que Marion demande comme base de la critique, on est en droit de lui reprocher ses attaques continuelles contre «la défroque mythologique» (page 31), contre «les saltimbanques littéraires d'aujourd'hui» (page 101), contre la mythologie païenne qui «détruit la notion de la poésie véritable» (page 214). On comprend alors qu'en avançant en âge, Marion se détournera de plus en plus de la littérature moderne dont les hardiesses de forme et de fond lui donneront la nausée.

*Et pourtant, H. Bastien livrait sa pensée : «**En feuilletant nos écrivains est probablement l'indice d'une orientation définitive vers la critique**» (H. Bastien, *op. cit.*, page 168). Il aurait dû écrire «**vers la critique du passé**», car le chapitre intitulé «**Romantisme français et romantisme canadien**» (pages 189 à 216) s'avère le point de départ du Tome VII des **Lettres canadiennes d'autrefois** (1952).*

Au milieu de l'honneur que lui procuraient enfants, articles, livres, conférences, voyages, Marion souffrait d'attaques sournoises et jalouses de ses compatriotes qui dénonçaient sa déloyauté au temps du *Conscription Act*, de 1917.

Pour y répondre, Séraphin Marion rédigea sous serment une déclaration le 13 septembre 1931, devant un commissaire à l'assermentation, Albert Labelle, du district de Hull. Nous la reproduisons en entier, heureux de constater que les dates données dans cette déclaration correspondent parfaitement à celles de la première partie de notre ouvrage.

SÉRAPHIN MARION SE DÉFEND
TEXTE DE SA DÉCLARATION SOUS SERMENT

CANADA

Province of Quebec
District of Hull.

I, the undersigned, Séraphin Marion, Head Translator employed by the Department of Public Archives, do hereby declare as follows :

THAT, from the year 1910 until the year 1918 inclusive, I suffered ill-health which necessitated long periods of rest and, for some time, rendered me totally unfit to carry on my studies at Ottawa University or perform other work. I further declare that in the summer of 1910, I suffered a severe attack of typhoid fever, a disease then prevalent in Ottawa; it so injured my eyes that some time after, I had to wear strong glasses and that ever since, I have been unable to participate in any sports or strenuous exercise.

I FURTHER DECLARE, that in the fall of 1915, my health was so bad that I was compelled to abandon my studies at the University and take a complete rest. Part of that year was spent at Rawdon, Que. I resumed my studies at Ottawa University in the fall of 1916 and during the academic year 1916-1917 suffered, at different times, periods of ill-health.

On the passing of the *Conscription Act* in 1917, I immediately reported as requested and later I was called for medical examination and, after a short time, received notice that I had been placed in category E, which said classification was confirmed by the Revision Medical Board. I continued my studies and in 1918 graduated from Ottawa University with the degrees of B.A. and L. Ph.

I FURTHER DECLARE that during the final two years of my studies at the University, I had given much thought to my future and, at the time of my graduation, most honestly

SUITE ET FIN DU TEXTE
DE LA DÉCLARATION SOUS SERMENT
DE SÉRAPHIN MARION

and sincerely believed that I should continue my studies and consecrate my life to the work of the Church. I therefore applied for admittance to the Oblate Order and entered the noviciate of the Order in Montreal in the spring of 1918. In August 1918, the Superior, after three months of examination, came to the conclusion that my ill-health rendered me unfit for future work in the Order; he accordingly advised me that he was of the opinion that I could not easily adapt myself to the life of the Order, but that I was free to remain for a further period, if I chose to do so. I left the institution at once and returned to Ottawa University, and taught in that institution until June 1919. The academic year 1919-1920, I spent at the Sorbonne, returning to Ottawa in August of that year.

In 1920, I applied for the professorship of French in the Royal Military College, Kingston. My application to the Civil Service Commission set forth my qualifications and was accompanied by the usual letters of recommendation and my certificate of exemption from military service due to ill-health. I was advised that I had been given the highest rating by the Civil Service Commission and in October 1920, was accordingly appointed Instructor in French in the Royal Military College. In 1925, I was transferred to Ottawa as Head Translator of Public Archives, the position which I now hold.

Séraphin Marion

Sworn before me,
in the City of Hull,
on this thirteenth day
of December, 1931.

Albert Labelle
Notary Public

DEUX AUTRES OBLATS TÉMOIGNENT EN SA FAVEUR :

- LE PÈRE GILLES MARCHAND, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ
 - LE PÈRE VICTOR JODOIN, SUPÉRIEUR DU NOVICIAT
-

Le R.P. Gilles Marchand, o.m.i., recteur de l'Université d'Ottawa, signa lui aussi une déclaration le 17 décembre 1931, affirmant que, seule, la santé de M. Marion exigeait qu'il ne s'enrôlât point. Cette attestation fut suivie dans le même sens, le 22 décembre 1931, d'un certificat du R.P. Victor Jodoin, o.m.i., supérieur du noviciat des Pères Oblats à Chambly-Bassin pendant l'année 1918.

Pour arrêter les accusations anonymes qui continuaient à se répandre sous le manteau pendant toute l'année 1932, Séraphin Marion, le 17 janvier 1933, écrivit directement to *The Right Honourable R.B. Bennett, Prime Minister of Canada* (Conservateur) pour se plaindre du « caractère malicieux de ces attaques qui rejaillissaient sur son honneur comme citoyen! »

La réponse ne se fit pas attendre.

Le lendemain même, le 18 janvier 1933, R.B. Bennett le justifia aux yeux de la postérité. Voici le texte intégral de cette lettre en anglais :

Ottawa, 18th January, 1933

Dr. Seraphin Marion,
Public Archives of Canada
Ottawa

Dear Dr. Marion,

I have your letter of January 17th, and am sorry to learn that you have been the subject of malicious rumours in which I am happy to see from enclosures with your letter, are entirely without foundation.

Allow me to sympathize with you and I trust that you will not in the future be worried by unfortunate and unpleasant gossip.

Yours faithfully,
R.B. Bennett

SÉRAPHIN MARION OBTIENT SON DOCTORAT ÈS LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (1933) AVEC SA THÈSE SUR LA **QUERELLE DES CLASSIQUES ET DES ROMANTIQUES AU CANADA FRANÇAIS**. PARAÎT, LA MÊME ANNÉE, SON SECOND RECUEIL D'ARTICLES, **SUR LES PAS DE NOS LITTÉRATEURS**

1933 : Docteur ès lettres
de
l'Université de Montréal

Rassuré du côté de son honneur, et toujours actif (on ne saurait assez insister sur cette caractéristique la plus marquante de l'homme), Séraphin Marion, non seulement occupe la chaire de littérature à l'Université d'Ottawa, mais encore obtient son doctorat ès lettres de l'Université de Montréal.

Sa thèse, intitulée *La Querelle des classiques et des romantiques au Canada français* (1933), Séraphin Marion la reprendra ou la reproduira en grande partie dans la collection des *Lettres canadiennes d'autrefois* (Tome VII, 1952, voir page 114 de ce livre).

Sur les Pas de nos littérateurs

La même année 1933, paraît un second recueil d'articles, *Sur les Pas de nos littérateurs* (Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1933, 200 pages). Voir le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, II, Fides, Montréal, 1980, page 1048*.

Séraphin Marion emploie le mot «littérateur» pour éviter le terme d'«écrivain», déjà utilisé dans son premier recueil de 1931.

Sur les Pas de nos littérateurs l'emporte sur *En feuilletant nos écrivains* par un style plus sûr. Maurice Hébert le notait dans *Les Lettres au Canada français, première série : Les Jugements* (Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1936, pages 117 à 137), avec cette remarque amusante : «Pourquoi s'étonner qu'il ait toujours un théologien dans sa manche droite et, dans la gauche, un critique aux irréfutables canons, tandis que sa besace recèle le plus complet arsenal d'autorités, de précédents, d'us, de coutumes, d'articles et de jurisprudences littéraires?» (Maurice Hébert,

LES LOUANGES DE MAURICE HÉBERT
ET HERMAS BASTIEN À PROPOS DE
SUR LES PAS DE NOS LITTÉRATEURS

op. cit., pages 135 et 136). Comme Hermas Bastien cité plus haut, Maurice Hébert proclame que Séraphin Marion a trouvé sa voie dans la critique littéraire (op. cit., pages 117 et 118). On le verra plus loin, celle-ci s'unira intimement à la critique historique.

Pour sa part, H. Bastien, après une longue définition de l'art de juger une œuvre, ne sait comment assez louer Séraphin Marion pour son ouvrage **Sur les Pas de nos littérateurs**. Cependant, il y remarque « Trop de généralités, un peu de rhétorique (indice que l'auteur est à la fois conférencier, causeur et professeur » (*Revue dominicaine*, septembre 1933, page 510).

De toute façon, les jugements littéraires de Séraphin Marion n'ont pas vieilli. « Pour l'époque, écrit Luc Bouvier, Séraphin Marion critique malgré tout avec une certaine rigueur et même ouverture d'esprit » (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, II, page 1048).

Comme on devait s'y attendre, presque tous les articles de **Sur les Pas de nos littérateurs** ont d'abord été publiés dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* et dans la *Revue dominicaine*.

Voici les livres étudiés par Séraphin Marion :

- **La Vie en rêve**, de Louis Dantin (1930).
- **Le Coffret de Crusoé**, de Louis Dantin (1932).
- **Juana, mon aimée**, d'Harry Bernard (1931).
- **Dolorès**, d'Harry Bernard (1932).
- **Au Cap Blomidon**, d'Alonié de Lestres, pseudonyme de Lionel Groulx (1932).
- **Les Bois qui chantent**, de Gonzalve Desaulniers (1930).
- **Léglonnaire**, d'Henri Pouliot (1931).
- **Moment de vertige**, de Maxine, pseudonyme de Marie-Caroline Taschereau-Fortier (1931).
- **Le Cœur est le maître**, d'Antonin Proulx (1930).
- **Nord-Sud**, de Léo-Paul Desrosiers (1931).

HONNEURS DÉCERNÉS À SÉRAPHIN MARION
ÉCHEC DANS SA CANDIDATURE AU SÉNAT

- *Avec ma vie*, de Lucien Rainier, pseudonyme de l'abbé Joseph-Marie Mélançon (1931).
- *Littérature française contemporaine*, de Robert Rumilly (1931).
- *Les Oasls*, de Rosaire Dion (1930).
- *Dans les ombres*, d'Eva Senécal (1931).
- *La Chair décevante*, de Jovette-Alice Bernier (1931).
- *Dilettante*, de Claude Robillard (1931).

De cet échantillon des œuvres littéraires du début des années trente, Séraphin Marion a retenu que «la convoitise ou concupiscence, c'est-à-dire l'instinct qui pousse un sexe vers l'autre, (est) redoutable en ce sens qu'elle est une tentation dangereuse» (texte cité de MM. Urbain et Lévesque, *L'Église et le théâtre*)... On devine ici la tendance janséniste de Séraphin Marion.

1933 – 1934 : Honneurs et échecs

En mars 1933, pour couronner le travail de Séraphin Marion, le délégué apostolique, Mgr Andrea Casulo, lui remet la médaille d'argent de S.S. le Pape Pie XI.

Le samedi 11 mars 1933, S.E. Arsène Henry, ambassadeur de France, l'honore de la médaille de vermeil de l'Académie française.

Le 3 juin 1933, est fondée *La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*. Séraphin Marion en sera un fidèle collaborateur.

Dans son édition du 5 janvier 1934, le journal *L'Autorité*, à tendances libérales, rapporte, sous la plume de Robur, l'échec de Séraphin Marion dans sa candidature au Sénat.

1934 — SÉRAPHIN MARION EST ÉLU MEMBRE DE LA S.R.C.
À CETTE SOCIÉTÉ, IL LIT À LA RÉUNION DE MAI 1936
UN TRÈS BEAU TEXTE SUR LA BRETAGNE

Un des confidents de l'honorable R.B. Bennett aurait, d'après Robur, approché le Cardinal Villeneuve, o.m.i., pour connaître sa pensée. Son Éminence refusa de patronner la candidature de Séraphin Marion — pourtant le candidat des Oblats —, alléguant qu'il fallait « maintenir bien définie la démarcation entre l'Église et l'État » (*L'Autorité*, vingt et unième année, 5 janvier 1934).

**1934 : Séraphin Marion est élu membre de la
Société royale du Canada**

C'est précisément à la Société royale du Canada qu'il lit, à la réunion de mai 1936, un très beau texte intitulé « *Au pays des dolmens et des menhirs* » (Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada. Troisième série — Tome XXX, Ottawa, 1936, pages 39 à 52). Ce texte a paru également en deux parties dans la *Revue dominicaine*, juin 1936, pages 376 à 383, et juillet-août 1936, pages 22 à 34.

Dans cette causerie, il s'agit d'un voyage que fit Séraphin Marion au Pardon d'Auray, en Bretagne, le 25 juillet 19... (pas de date), voyage de deux jours d'un observateur intelligent et sensible qui adore la Bretagne.

Du train, il admire la Beauce, Nantes, Redon, Auray où il passa la nuit en la contemplant du regard de Chateaubriand : « J'écoute... Rien ne trouble la sérénité de ce beau soir, si ce n'est l'imperceptible rumeur de la terre bretonne assoupie sous la lourde atmosphère de juillet et le murmure de la mer que je crois retrouver dans les cimes inquiètes des pins voisins » (page 42).

La finale se transforme soudain en chant lyrique, magnifique envolée oratoire qui doit être conservée :

« Ô Bretagne aimée aux landes silencieuses et aux falaises escarpées contre lesquelles la mer crache son écume et roule ses eaux hurlantes; golfe du Morbihan animé

Ô BRETAGNE BIEN-AIMÉE!

de bateaux sardiniens aux couleurs vives et dont les voiles ont la douce inquiétude des choses qui vivent sous la loi des souffles; Bretagne pittoresque hérissée de menhirs, de dolmens et de tumuli que survolent des cormorans; Bretagne vénérable dont les villes médiévales aux rues larges comme la main, bordées d'antiques logis aux toits bizarrement enchevêtrés, forment un décor intime surtout pendant les soirs lunaires; Bretagne croyante et chevaleresque couverte d'églises aux allures de citadelle; Bretagne robuste et forte où les vieilles sont toutes de belles fileuses, où les femmes, en contrebas de la rue, délicieuses sous leur coiffe blanche, nettoient leur linge dans un lavoir, où les hommes repartent toujours pour la mer, emportés au vent du large qui fouette leur éternelle audace, leur rêve de tempêtes et d'illimité; ô Bretagne vaillante, puisses-tu longtemps encore donner à l'univers entier, aux grandes comme aux petites nations, le spectacle significatif d'une race qui entend demeurer fidèle à ses origines, vivre sa vie propre tout en respectant celle d'autrui, s'asseoir au banquet de la vie nationale sans perdre sa personnalité et, à une humanité que menacent le matérialisme et l'anarchie, rappeler inlassablement la nécessité de l'ordre social et la primauté du spirituel» (page 52).

Cette même année 1936, voit le jour la revue *Les Cahiers des Dix*, à Montréal. Séraphin Marion ignore encore qu'il collaborera à ces *Cahiers* de 1961 jusqu'à sa mort.

**1937, Séraphin Marion reçoit
la Médaille du Couronnement de George VI**

...Mais la deuxième Guerre mondiale menace déjà à l'horizon.

CHAPITRE III

LES LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS

(1939-1960)

«CES CHERS ANCIENS!»

- Leurs écrits dans *Les Lettres canadiennes d'autrefois* (1939-1958) forment-ils, comme le disait Olivar Asselin, «notre vieille ferblanterie nationale?»
- Séraphin Marion, correspondant régulier du *Travailleur*, hebdomadaire franco-américain de Worcester, au Massachusetts
- Séraphin Marion visite les provinces maritimes
- La tempête du gaumisme
- Aperçu général sur *Les lettres canadiennes d'autrefois*

MILLE neuf cent trente-neuf ouvre la troisième partie de la vie et de l'œuvre de Séraphin Marion. Cette troisième partie, dominée presque uniquement par des travaux littéraires, comprend surtout la collection des **Lettres canadiennes d'autrefois** (1939-1958).

Cette œuvre imposante, devant laquelle on s'incline, que Marion appelait son «œuvre maîtresse» (*Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, avril 1981,

L'ŒUVRE MAÎTRESSE DE SÉRAPHIN MARION

n° 22, page 28) et Roger Le Moine «le premier monument de notre critique» (Id., décembre 1979, n° 19, page 30), comprend neuf tomes parus de 1939 à 1958, sous le titre général suivant : **Les Lettres canadiennes d'autrefois**.

«À parcourir patiemment, écrit David M. Hayne, année après année, de 1939 à 1960, les appréciations portées par les critiques sur les ouvrages de Marion, on reste à la fois étonné et insatisfait qu'aucune étude approfondie n'ait été écrite sur cette «somme», hormis le survol, très rapide et de portée générale, d'Émile Chartier en 1958. Est-ce que par hasard **Les Lettres canadiennes d'autrefois** ne méritaient pas plus que les propos bénins, anodins, passe-partout et parfois insipides qu'on a bien voulu leur accorder?» (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, III, 1940 à 1959*, Fides, Montréal, 1982, page 574).

Immédiatement après les remarques de David M. Hayne, suivent trois longues et noires colonnes de références innombrables sur lesdites **Lettres**, source précieuse où l'auteur du présent ouvrage a largement puisé.

David M. Hayne met donc à part, malgré sa mauvaise humeur, l'étude d'Émile Chartier, parue dans **Lectures**, mars 1958, pages 197 et 198. À Émile Chartier, il convient d'ajouter le nom de Yolande Grisé, qui, vingt-six ans après, donne un aperçu de chaque tome en concluant à l'«incomparable vivacité d'esprit» de Séraphin Marion, dans **Lettres québécoises**, n° 34, été 1984, page 105.

Mais, au tout début, les éloges n'abondèrent pas. Ainsi, à mademoiselle Réjane Thibault lui offrant, en 1981, son travail sur «La vie intellectuelle et la société en Nouvelle-France», Séraphin Marion répond :

«Aujourd'hui, on croit sans la moindre hésitation à l'existence d'une littérature canadienne-française. Dans la première moitié du siècle, on n'y croyait pas. Olivar Asselin l'appelait «notre vieille ferblanterie nationale». Mgr Camille Roy niait le bien-fondé de cette constatation. Pionnier de la critique littéraire au Canada français,

LES MOQUERIES DU DÉBUT
TITRE ET DATE DE CHACUN DES NEUF TOMES

le recteur de l'Université Laval accueillait avec une bienveillance quelquefois exagérée les rares auteurs de cette époque. Olivar Asselin accusait le recteur magnifique «de peser des chiures de mouche dans une balance faite en toiles d'araignées».

«De 1939 à 1958, j'ai eu le courage — il en fallait alors — de publier neuf volumes intitulés **Les Lettres canadiennes d'autrefois**. Un jour, le cher Louvigny de Montigny, taquin féroce à ses heures, me présente à un Français de France, de passage à Ottawa : «Monsieur Marion, auteur de neuf bouquins sur **Les Lettres canadiennes... qui n'existent pas!**»

(Séraphin Marion, lettre à
mademoiselle Réjane Thibault,
10 décembre 1981,
collection Colette Marion)

Voici le titre et la date de chacun des neuf tomes :

**Les sept premiers tomes portent le
sous-titre général de
LE JOURNALISME, BERCEAU
DES LETTRES CANADIENNES**

- Tome premier **La Phase bilingue, 1939.**
Tome II **La Phase française, 1940.**
Tome III **La Phase canadienne, 1942.**
Tome IV **La Phase préromantique, 1944.**
Tome V **Octave Crémazie. Précurseur du Roman-
tisme canadien-français, 1947 (la première
page intérieure de ce tome V porte la date de
1946, mais il faut retenir le 1947 de la couver-
ture, date qui revient toujours dans les tomes
suivants).**

TITRE ET DATE DE CHACUN DES NEUF TOMES

- Tome VI **La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle, 1949.**
- Tome VII **La Bataille romantique au Canada français, 1952.**
- Tome VIII **Littérateurs et Moralistes du Canada français d'autrefois, 1954.**
- Tome IX **La Critique littérale dans le Canada français d'autrefois, 1958.**

Ces ouvrages sont publiés par les Éditions de l'Université d'Ottawa. Le tome IX est épuisé.

N.B. — Avant la présentation de chaque tome, nous offrons les **principaux commentaires** de ce tome. Après la présentation de chaque tome, nous donnons sous forme d'**annexe** les articles de Séraphin Marion lui-même qui complètent ce tome, l'explicitent ou le répètent simplement.

Et toujours, fidèle à notre méthode, nous intercalons entre les tomes non seulement d'autres ouvrages sortis de sa plume, mais encore les événements qui illustrent la vie de cet homme infatigable.

Tome premier Le Journalisme, berceau des lettres canadiennes
La Phase bilingue
1939; deuxième édition, 1948 (nos références se rapportent à cette deuxième édition)
Les Éditions «L'Éclair», Hull, et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

— R. Légaré, dans **Culture** (Québec), juin 1940, pages 260 et 261.

Séraphin MARION
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

LES LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS

TOME PREMIER
(DEUXIÈME ÉDITION)



LES ÉDITIONS « L'ÉCLAIR »
HULL, CANADA

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ
OTTAWA, CANADA

1948

NOS PREMIERS JOURNAUX

- Paul-Henri Barnabé, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-septembre 1939, pages 362 à 367.
- Elie Goulet, dans la *Revue dominicale*, avril 1949, page 252.
- Thomas Charland, dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, juin 1949, pages 129 et 130.
- Hervé Gaulin, dans *Relations*, septembre 1949, n° 105, page 256.
- L.G., dans *La Revue de l'Université Laval*, septembre 1949, n° 4, page 93.
- Roger Duhamel, dans *L'Action universitaire*, avril 1949, «*Courrier des lettres*», pages 81 et 82.
- *Sur les pas de Séraphin Marion*, fascicule III, page 14.

Dans ce tome premier qui porte sur *La Gazette de Québec*, on s'aperçoit que la littérature court après l'histoire.

L'histoire? Marion montre les répercussions politiques sur le Bas-Canada de la grande tragédie de la Révolution française et de l'épopée napoléonienne. La littérature? Elle s'incarne dans le minable journal *La Gazette de Québec*, fondé le 21 juin 1764 par William Brown et Thomas Gilmore. Journal bilingue, donc «feuille d'inspiration anglaise», note l'auteur.

Après s'être écarquillé les yeux sur maintes feuilles écornées et jaunies, Séraphin Marion décrit l'évolution du journal de la façon suivante :

1) De 1764 à 1793, domine le voltairianisme et l'esprit révolutionnaire. Le premier poème publié par *La Gazette de Québec* s'intitule «Épître de Monsieur de Voltaire à Monsieur le Cardinal Querini, qui lui demandait absolument une Ode sur l'Église Catholique à laquelle il a fait des Presens.» Dans son froid tombeau du Panthéon, l'astucieux seigneur de Ferney dut sourire, lui qui a dominé le XVIII^e siècle en France,

SÉRAPHIN MARION CAUSEUR AMUSANT

en Angleterre et au Canada, en singeant l'humilité devant un prince de l'Église. Pendant vingt-neuf ans, un seul leitmotiv soutient **La Gazette de Québec** : liberté et démocratie.

2) Puis, tout d'un coup, à partir de l'exécution du roi de France, Louis XVI, le 21 janvier 1793, **La Gazette de Québec** change complètement de ton. Elle devient antirévolutionnaire, antidémocratique, antibonapartiste, agitée d'une vraie panique dans la défense du trône et de l'autel. Les Canadiens français, surtout le clergé, se cotisent pour la protection de George III, et vont même jusqu'à se réjouir de la défaite de la France à Trafalgar, même si l'amiral Nelson est tué. En fait, remarque Marion, l'émotion des Canadiens annonce déjà l'entrée en guerre du Canada aux côtés de l'Angleterre.

Du point de vue littéraire, à part un vif intérêt pour l'homme de lettres et le soutien de l'activité dramatique de la ville de Québec au début du XIX^e siècle, **La Gazette de Québec** nage dans l'insipidité de ses octosyllabes et le recours fréquent aux sources païennes et méprisables de la littérature française.

Plus calme, Marion promène son sourire sur les lecteurs et auditeurs, leur donne des conseils, interrompt les acteurs d'un événement qu'il raconte, distrait par des anecdotes piquantes, par des parenthèses sur sa vie personnelle, par sa philosophie de l'histoire comme les deux annotations que voici : «Les pays catholiques renferment dans leur sein des germes d'immortalité» (page 11) et «De force, [...] nous avons [...] embrassé la carrière de traducteurs, c'est-à-dire la carrière d'esclaves» (page 32).

En général, ce tome I connut les faveurs de la critique. Nous en voulons à Roger Duhamel qui écrit : «À quoi sert-il de perdre un temps précieux à commenter des textes qui ne justifient guère une analyse prolongée?» (**L'Action universitaire**, avril 1949, page 81).

À quoi cela sert-il?

À mieux connaître nos débuts littéraires!

«LES PAUVRES BÉGALEMENTS
DE NOS PREMIERS ÉCRIVAINS»

ANNEXE

Les chapitres V («La littérature révolutionnaire de **La Gazette de Québec**») et VI («La Littérature anti-révolutionnaire de **La Gazette de Québec**») de ce tome premier ont été reproduits par la **Revue de l'Université d'Ottawa**, vol. 9, 1939, pages 190 à 220.

Tome II **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes
La Phase française**
1940; deuxième édition, 1953 (nos références
se rapportent à cette deuxième édition)
Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Romain Légaré, dans **Culture**, mars 1941, pages 116 et 117.
- A. Saint-Pierre, dans la **Revue dominicale**, «L'esprit des livres», février 1941, page 107.
- Léon Pouliot, dans la **Revue de l'Université d'Ottawa**, janvier-mars 1941, pages 100 à 104.
- Lionel Groulx, dans **L'Action nationale**, avril 1941, pages 343 et 344.

«Un homme de lettres, écrit le père Léon Pouliot, s.j., qui ne serait pas en même temps un patriote convaincu n'aurait que tristesse et mépris pour les pauvres bégaiements de nos premiers écrivains» (Léon Pouliot, op. cit., page 100).

Alors que **La Gazette de Québec** portait son attention sur les affaires européennes et la politique en général, la

L'ACADÉMIE DE MONTRÉAL (1778-1779)

Gazette de Montréal, dont le premier titre est la **Gazette du commerce et littérale**, ne s'y intéresse pas. Elle naquit littéraire le 3 juin 1778 et mourut le 2 juin 1779.

On comprend cette orientation quand on sait que les deux fondateurs, deux Français, Valentin Jautard et Fleury Mesplet, se méfiaient de toute politique, après avoir goûté de la prison pour leurs sympathies américaines. D'ailleurs, ils se retrouveront de nouveau derrière les barreaux, du 4 juin 1779 à septembre 1782.

Littéraire, cette **Gazette** ne parle pas du monde dans lequel elle vit, ni du passé national de la France et du Canada français. Elle s'attarde à l'analyse des nouveaux poèmes, en s'appuyant sur l'**Art poétique** de Boileau et en discutant presque uniquement de prosodie. Séraphin Marion peut alors conclure que la **Gazette de Montréal** constitue «sinon le premier chapitre, au moins l'avant-propos de l'histoire de la critique littéraire au Canada français» (page 184).

Littéraire, cette **Gazette de Montréal** émergea comme «l'organe quasi officiel de l'Académie voltairienne de Montréal» (page 57). Née en 1778, disparue en 1779, fut-elle dévouée à Voltaire? Si «c'est le voltairianisme le plus pur qui a présidé à la naissance de cette Académie montréaliste» (page 56), peut-on alors accuser la **Gazette de Montréal** d'être voltairienne? Marion dira que «réserve faite de la prose des académiciens, le nombre des pages antivoltairiennes de la **Gazette littéraire** dépasse largement celui des pages voltairiennes» (page 63).

En fait, le père Well, s.j., qui signe «L'Anonyme» contre la **Gazette de Montréal** et monsieur Montgolfier, sulpicien, qui lutte contre l'**Académie de Montréal**, ont donné trop d'importance au voltairianisme du journal et de l'Académie. «Grave erreur! Véritable illusion d'optique!» rétorque Marion (page 63).

Moins intéressant que le premier tome, ce tome II abonde en discussions vraiment oiseuses sur Voltaire, la mode et les

«TOUS CES VIEUX TEXTES SENTENT À PLEIN NEZ
LA FRICASSÉE DE COLLÈGE» (L. GROULX)

coiffeurs, la prosodie, Boileau, le féminisme... «Tous ces vieux textes, avoue Lionel Groulx, sentent à plein nez la fricassée de collègue.» (L. Groulx, op. cit., page 344)

La patience de Marion pour ces premiers «scribouilleurs», son amour pour eux, «ces chers ancêtres» (page 162), sa bonté pour les comprendre, ses longues considérations sur la critique, son laisser-aller de la conversation, volontiers oratoire, montrent un Marion d'apparence ouverte, mais qui déjà déteste «le style épileptique du XX^e siècle» (page 21), pour n'accepter que la prosodie de stricte obédience, celle de Boileau.

ANNEXES

- Tout le chapitre II, «Le voltairianisme de la **Gazette de Montréal**», a paru dans la **Revue de l'Université d'Ottawa**, vol. IX, 1939, pages 393 à 408, et vol. X, 1940, pages 7 à 28.
- Une forte partie du chapitre IV, «La **Gazette de Montréal** de 1778, berceau de la critique littéraire au Canada français», a paru dans la **Revue de l'Université d'Ottawa**, vol. X, 1940, pages 330 à 353, où il manque 19 pages.

Tome III **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes
La Phase canadienne**
1942; deuxième édition, 1967 (nos références
se rapportent à cette deuxième édition)
Les Éditions «L'Éclair», Hull, et Éditions de
l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- R. Légaré, dans **Culture**, septembre 1943, pages 433 et 434.

UNITÉ ARTIFICIELLE DU TOME III

- Théophile Hudon, «Livres récents», dans *Relations*, février 1944, page 56.
- Charles Maurel, dans *Le Quartier Latin*, 19 mars 1943, page 4.

«Les pages de nos premiers journaux, écrit dans ce tome III Séraphin Marion, sont presque toujours ennuyeuses ou insignifiantes; il est cependant loisible à tout lecteur courageux d'en extraire ici et là quelques-unes qui fournissent de précieuses lumières sur nos origines littéraires» (page 120).

En gros, ce tome III va de 1800 à 1837, date de *l'Insurrection*. L'auteur l'a divisé en quatre grands blocs :

- Chapitre I Liberté, liberté chérie
- Chapitre II La littérature antibonapartiste
- Chapitre III Le problème de l'éducation
- Chapitre IV Sur la croupe d'un Pégase valétudinaire

Ces blocs constituent des articles indépendants qui rendent artificielle l'unité du livre et permettent d'en commencer la lecture où on veut, selon les caprices de chacun.

L'auteur a dépouillé les journaux suivants :

- 1764 : *La Gazette de Québec* (bilingue).
- 1778 : *La Gazette de Montréal* (française).
- 1805 : *Le Mercury* (antifrançais).
- 1806 : *Le Canadien*, publié par Michel Bibaud, supprimé par Craig en 1810, mais qui reparait en 1817.
- 1807 : *Le Courrier de Québec*.
- 1810 : *Le Vrai Canadien* (ne dure qu'un an).
- 1813 : *Le spectateur canadien* (Montréal).
- 1817 : *L'Aurore*.

LE SOULÈVEMENT GÉNÉRAL COMMENCE À GRONDER

1818 : *L'abeille canadienne*.

1822 : *La Gazette canadienne* (feuille éphémère).

1826 : *La Minerve*.

1832 : *L'Ami du peuple*.

Par où prendre le chapitre premier sur la liberté? Agréable causeur, Marion avance et recule, recule et avance. Sa façon d'écrire reflète l'époque qui va de 1800 à 1837, gonflée d'événements, montée trouble vers la liberté qui, tout d'un coup, en 1837, se termine par un échec lamentable.

*L'idée d'un soulèvement général ne se manifeste pas au début du XIX^e siècle. Le loyalisme envers l'Angleterre ne se discute pas, comme on le voit dans le discours de Papineau en 1820. Les Canadiens en veulent aux gouverneurs qui se moquent de l'Assemblée nationale et dirigent le pays en dictateurs. Alors, d'année en année, le ton va monter. De 1833 à 1837, le mot **liberté** tient le premier rang dans les journaux. Des jeunes lancent **Les Fils de la Liberté**. Puis, le 30 juillet 1834, **Le Canadien**, sous la plume de J.E. Turcotte, proclame la souveraineté du peuple, ainsi que D.B. Viger, en juin 1835 au banquet de la Saint-Jean-Baptiste. Ils établissent un parallèle anachronique entre la féodalité française et la féodalité canadienne. Les chansons s'en mêlent : Georges-Étienne Cartier entonne « Ô Canada, mon pays, mes amours! » en 1835.*

*La tension grandit lorsque **Le Canadien** du 23 octobre 1835, sous la plume du « Vieux de la Montagne », lance l'idée du **devoir de l'insurrection**, devoir orchestré par **La Minerve** du 27 mars 1836, commandé définitivement par **Le Canadien** du 9 janvier 1837 :*

Nous ne connaissons qu'une crainte,
C'est l'esclavage et non la mort.



**Vue de derrière l'église de Saint-Eustache
et dispersion des insurgés le 14 décembre 1837**
Lithographie de N. Hartnell à partir d'une esquisse de Lord Charles Beaulieu
Archives publiques du Canada. C-396.94-11-6a



Un vieux de '37'
Estampe d'Henri Octave Julien
Archives publiques du Canada, C 17937

POUR OU CONTRE NAPOLÉON

L'Insurrection commence...

Le pays, pense Marion, plongeait dans l'irresponsabilité, n'observant pas les quatre conditions requises pour légitimer une insurrection. Fort bien! Mais le clergé du temps aidait-il à supprimer les injustices sociales et politiques? Marion n'en parle pas. Il ose comparer le héros Delorimier à l'imbécile Orgon : quoi de plus désobligeant? Il avoue cependant que si 1837 a été une horreur et une erreur, la grande responsabilité en revient aux gouverneurs anglais. De toute façon, l'élite intellectuelle des journaux canadiens indiqua fortement le chemin de la révolte, même si «ces beaux Messieurs», comme Papineau et Girod, prirent la fuite au premier coup de feu.

*Pendant ces temps troublés, quel jugement portaient les journaux sur Napoléon? Le chapitre II, intitulé «La littérature antibonapartiste», tente de nous renseigner, mais il manque de science historique sûre, ne serait-ce que par les contradictions des dates précises de ladite littérature. Ainsi, on lit à la page 76 : «Sur l'article du bonapartisme, le Canadien anglais et le Canadien français de 1800 à 1837 furent, pour des motifs différents, deux têtes sous le même bonnet.» Cependant, plus loin, à la page 103, l'auteur remarque qu'aux alentours de l'insurrection, le nom de Napoléon «est maintenant un signe de ralliement». Parmi les antibonapartistes, Marion cite **Le Canadien**, **Le Vrai Canadien**, Mgr Plessis, évêque de Québec, **Le Spectateur**, et Joseph Mermet, un Français aveuglé par sa haine contre l'empereur.*

En fait, l'histoire cocasse du service religieux annoncé mais manqué, à l'occasion de la mort de Laetitia Bonaparte, la mère de Napoléon, montre qu'en 1836, à Québec, les esprits s'enflammaient à propos du grand ennemi de l'Angleterre (page 105).

Pendant ces temps troublés, que devenaient nos écoles? Séraphin Marion expose le problème de l'éducation dans le

PENDANT CES TEMPS TROUBLÉS, UN PRÊTRE,
L'ABBÉ BIBAUD, ÉCRIVAIT QUATRE MILLE VERS

chapitre III. Il passe rapidement sur la prétendue incurie du clergé et prouve que les anciens journaux s'inquiétaient de l'instruction du peuple, par exemple *Le Canadien* du 28 février 1807. D'ailleurs, interroge-t-il, « Sous le rapport de l'instruction, les autres peuples étaient-ils, vers 1800, beaucoup mieux partagés que nous ? » (page 116) Savoir signer rangeait immédiatement un quidam parmi les chevaliers de la croix. Le système lancastérien, c'est-à-dire le système qui « s'inspirait du principe de l'enseignement mutuel » (page 120), a-t-il été appliqué sérieusement au Canada français ? On l'ignore (page 130). À la place de cours suivis, on demandait aux jeunes la lecture des journaux.

Pendant ces temps troublés, un prêtre faisait des vers... Il s'agit de Michel Bibaud (1782-1857), objet du quatrième et dernier chapitre de ce tome III, intitulé curieusement « Sur la croupe d'un Pégase valétudinaire ».

Celui que Marion appelle « le versificateur de la Côte-des-Neiges », « le Boileau canadien », « l'excellent Michel Bibaud », donne, en 1830, donc en plein romantisme français, son premier recueil de poèmes, écrits petit à petit depuis 1817. Les quatre mille vers dudit recueil se divisent en **Épîtres, Satires, Chansons, Épigrammes et autres pièces de vers**. On peut, soutient Marion, retenir ses **Satires**, mais « Bibaud n'a pas un sou de poésie. » (pages 191 et 192) L'abondance des rappels mythologiques que l'on trouve dans son œuvre ne le rachète pas aux yeux de Marion. Comme toujours, sus à « la racaille mythologique avec ses dieux et ses déesses de carnaval » (page 182).

Marion ne mentionne pas, même en rappel, la valeur de Bibaud comme **historien**. Il était réservé à Guy Frégault de nier toute valeur à Bibaud historien (Guy Frégault, « Michel Bibaud, historien loyaliste », dans *L'Action universitaire*, vol. XI, n° 4, décembre 1944, pages 1 à 7).

IMPORTANCE DU JOURNAL SUR L'OPINION PUBLIQUE

Comme les deux premiers tomes, le tome III est très riche en renseignements de toutes sortes et d'une lecture pleine d'intérêt. On y décèle surtout l'importance du journal sur l'opinion publique et la responsabilité qui pèse sur lui «pour le meilleur ou pour le pire».

ANNEXES

- *L'avant-propos du tome III est publié in extenso dans la **Revue dominicaine**, vol. 48, tome I, mai 1942, pages 300 à 306.*
- *Le chapitre premier, **Liberté, liberté chérie**, est reproduit dans **Culture**, juin 1942, pages 183 à 192, et septembre 1947, pages 331 à 373, sous le titre général «La Liberté et la presse canadienne-française au début du XIX^e siècle».*
- *Le chapitre II, **La littérature antibonapartiste**, a paru avant le tome III dans la **Revue de l'Université d'Ottawa**, onzième année, juillet-septembre 1941, pages 319 à 337. (Seule est changée l'introduction dans le tome III) sous le titre «La Dictature et le Canada français de 1800», et octobre-décembre 1941, pages 444 à 460.*
- *Le chapitre III, **Le problème de l'éducation**, est reproduit en entier dans la **Revue de l'Université d'Ottawa**, 1942, pages 302 à 326 et 458 à 478, sous le titre **Le problème de l'éducation et le journalisme canadien-français de 1800**.*
- *Dans **Origines littéraires du Canada français** (1951), Séraphin Marion reproduit le chapitre IV sur M. Bibaud, en l'intitulant **Notre premier recueil de vers** (pages 71 à 90) Dix-sept pages du tome III ont été supprimées (168 à 172, 184 et 188 à 200).*

12 AVRIL 1942,
DE BOSTON, MESSAGE RADIOPHONIQUE AUX FRANÇAIS

En 1942, ses « chers anciens » ne peuvent enlever de l'esprit de Séraphin Marion les atrocités de la Deuxième Guerre mondiale, en particulier les souffrances des Français.

De Boston, dimanche 12 avril 1942, au Poste WRUL, Marion lance un message radiophonique aux ancêtres de la première mère patrie. Avec respect, la *Revue dominicaine* l'a publié en entier (vol. XLVIII, tome II, juillet-août 1942, pages 47 à 52).

Cri lyrique d'amour pour la France, cette dépêche clame l'espérance en la victoire des Alliés. Paris, « la Cité Auguste », redeviendra libre. Notre écrivain profite de l'occasion pour rappeler avec émotion son ancien professeur de Sorbonne, Célestin Bouglé, dont il ignore le sort, et ses ancêtres, venus de Normandie, alors que — on s'en souvient — dans *Au pays des dolmens et des menhirs*, il s'avouait de race bretonne.

Il retourne à Boston le 8 novembre suivant pour donner une conférence à l'University Club, lors de la réunion des membres de la Société historique franco-américaine.

Le cœur de Séraphin Marion, dirait-on, se tournait plus facilement vers les Franco-Ontariens et vers les Franco-Américains que vers les Québécois. Par son épouse, Américaine de naissance, les États-Unis lui servirent souvent de pied-à-terre.

Quelle bonne fortune pour lui de rencontrer un jour à Worcester, au Massachusetts, un homme selon son cœur dans la personne de Wilfrid Beaulieu, directeur-fondateur de l'hebdomadaire *Le Travailleur*, fondé le 10 septembre 1931. À la première page de chaque numéro, le lecteur jetait les yeux sur la nature de ce journal : « Weekly devoted exclusively to the recording and the promotion of Franco-American cultural activities ». À cet hebdomadaire dont « La haute et irréprochable tenue littéraire » (*Le Travailleur*, 14 août 1947, page 1) le frappait, Séraphin Marion offrira sa constante coopération. Il dira plus tard : « pendant trente ans, j'ai été collaborateur du *Travailleur* » (*Sur les pas de Séraphin Marion*, IV, page 11). De 1942 à 1972, Marion lui donnera quatre cent trente-deux articles, articles de critique littéraire, articles d'actualité sur les nouvelles tendances politiques du Québec, articles d'histoire canadienne.

LE JOURNALISME, BERCEAU
DES LETTRES CANADIENNES.
LA PHASE PRÉROMANTIQUE

Est-ce pour insuffler l'espoir dans l'esprit des Franco-Américains qu'il fait porter son premier article dans *Le Travailleur*, le 12 novembre 1942, sur «Le Sourire dans la littérature canadienne du bon vieux temps»? Avec un «peut-être», Marion attribue au journal *Le Fantasque*, de Napoléon Aubin, le début de notre littérature «légère». Marion aimera toujours le sourire et les histoires rocambolesques. Ainsi, en 1978, il prononcera une causerie intitulée «Miettes drôlatiques des journaux canadiens-français du bon vieux temps» — causerie donnée à la Fédération des Associations de parents et instituteurs de langue française de l'Ontario, à Windsor, le 28 octobre, et au Club du Midi au Cercle Universitaire, à Ottawa, le 17 mars 1981.

Au fur et à mesure de notre voyage dans la vie et l'œuvre de Marion, nous indiquerons les articles du *Travailleur* qui amplifient sa pensée ou la reproduisent.

Pendant l'été de 1943, Séraphin Marion entreprend une tournée d'étude en Saskatchewan (Regina) et en Alberta (Edmonton). C'est sa tournée dans l'Ouest. En 1945, les Provinces maritimes le recevront à leur tour.

Tome IV **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes
La Phase préromantique**
1944, Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Romain Légaré, dans *Culture*, juin 1945, pages 258 et 259.
- Le père Hilaire, capucin, résume les quatre premiers tomes dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars 1945, pages 16 à 27.

POURQUOI SÉRAPHIN MARION NE CITE-T-IL QUE
TROIS ROMANS SUR DOUZE?

- Jacques Beauchamp, dans *L'Action nationale*, juin 1947, pages 486 et 487.
- Maurice Ruest, dans *Relations*, n° 69, septembre 1946, page 286.
- Albert Lacroix, dans la *Revue dominicaine*, vol. LI, tome II, décembre 1945, page 316.

En France, au XVII^e et au XVIII^e siècles, le roman passait pour un genre littéraire très secondaire. Voltaire lui-même n'a pas signé *Candide* (1759). Au Canada, le roman, œuvre esthétique, ne comptait pas pour nos ancêtres; seules, les valeurs morales les poussent, neuf fois sur dix, à condamner les œuvres d'imagination. Étienne Parent, l'abbé Raymond, supérieur du Collège de Saint-Hyacinthe, J.O. Fontaine, de la *Revue canadienne*, Alphonse Leclair, le docteur Séverin Lachapelle, Octave Crémazie, Stanislas Côté, J. Desrosiers, méprisent le roman ou bien, comme J.-J. Beauchamp et Alphonse Gagnon, le défendent maladroitement.

Que valent «Nos trois premiers romans»? Que vaut «Notre première tragédie»?

L'Influence d'un livre (1837), devenu *Le Chercheur de trésors*, de Philippe Aubert de Gaspé fils, «à la fois un roman d'aventures, un roman de mœurs et aussi un roman de magie noire.» (page 49), ne méritait pas l'étude poussée de Marion. Plus rapides, les commentaires sur *Les Flancés de 1812* (1844) de Joseph Doutre et sur *Charles Guérin* (1852) de P.-J.-O. Chauveau qui «pose pour la première fois, dans toute son ampleur, la question du langage de nos habitants» (page 81), mais qui manque de vie (page 85).

Tels sont «Nos trois premiers romans».

Pourquoi Séraphin Marion ne parle-t-il pas de neuf autres romans qu'il appelle «Romans en puissance» (page 63)? Il se contente de les citer :

UNION BIZARRE DE
«NOTRE PREMIÈRE TRAGÉDIE» ET DE
«LA CAPRICIEUSE»

L'Iroquoise (1827), publié sans nom d'auteur.
La Tour de Trafalgar (1835), de G. Boucher de
Boucherville.
Une Entrée dans le monde (1835), de Napoléon Aubin.
Caroline (1837), d'Amédée Papineau.
Emma ou l'amour malheureux (1837), de U.-J. Tessier.
Une Aventure au Labrador (1840), de Pierre Petitclair.
Le Rebelle (1842), de Régis de Trobriand.
La Fille du brigand (1844), d'Eugène L'Écuyer.
La Terre paternelle (1844), de Patrice Lacombe.

Les seuls trois romans qu'il a étudiés surpassent-ils en valeur *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe ?

Quant au théâtre, la faiblesse littéraire de «Notre première tragédie», *Le Jeune Latour* (1842), est au diapason de nos premiers romans. Son auteur, Antoine Gérin-Lajoie, alors étudiant à Nicolet, se montre «un pauvre dramaturge» (page 106). Et cependant, Marion n'hésite pas à publier in extenso ladite pièce à la fin de son quatrième tome.

Le tome IV se termine sur «La Capricieuse et l'histoire littéraire du Canada français», texte intéressant, fruit de grandes recherches.

Comme on le sait, la corvette française «La Capricieuse», commandée par monsieur de Belvèze, arriva à Québec le 13 juillet 1855, comme gage d'amitié entre l'Angleterre et la France de Napoléon III.

Marion ne s'attarde pas sur les détails de ce voyage qui faillit refroidir les relations entre les deux grandes puissances. Il se contente de détruire les prétentieuses critiques qui veulent que les ouvrages romantiques français soient entrés ici dans le sillage de «La Capricieuse». Preuves en main, il affirme : «le Romantisme a précédé de plusieurs années, au Canada, la venue de La Capricieuse. Loin d'être mis à la diète, nos pères furent abondamment pourvus de proses et de poésies de

LE ROMANTISME A PRÉCÉDÉ DE PLUSIEURS ANNÉES
L'ARRIVÉE DE «LA CAPRICIEUSE»

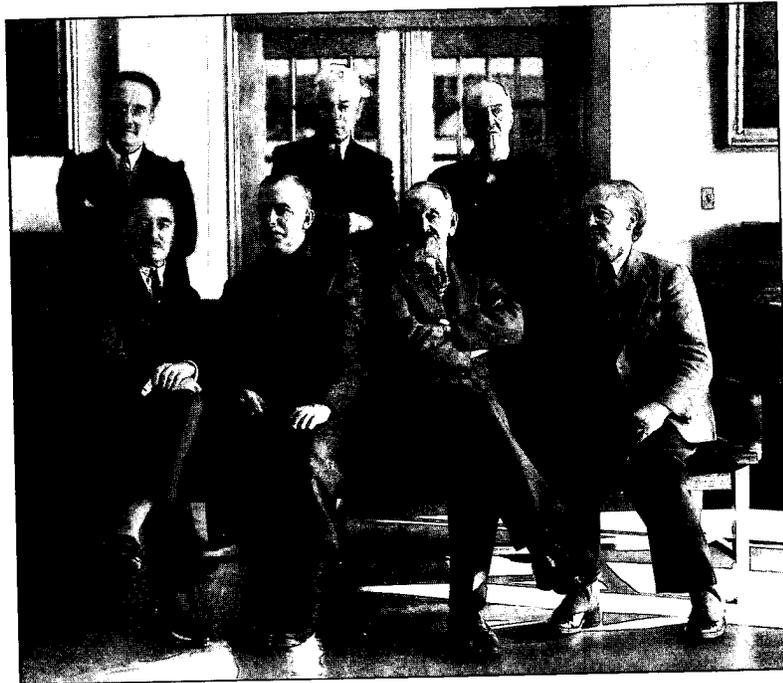
*l'Ecole française de 1830. L'Ecole romantique de Québec n'a pas surgi du sol, en 1860, comme champignons après la pluie» (pages 123 et 124). Avant 1855, le romantisme français s'infiltrait au Canada par nos libraires et nos journaux. Ainsi, les deux romans d'Alexandre Dumas, **Mémoires d'un médecin** et **Les Quarante-Cinq**, parus à Paris en 1848, se vendaient la même année à Montréal.*

ANNEXES

- *Séraphin Marion, **Nos trois premiers romans canadiens-français**, Éditions du Cap Diamant, Québec, 1943, 48 pages. Ce livre, lisons-nous, est «une tranche du futur tome IV» des **Lettres canadiennes d'autrefois**. Albert Lacroix le présente dans la **Revue dominicaine**, vol. XLIX, tome II, octobre 1943, page 190.*
- *La **Revue de l'Université d'Ottawa** publie une partie du chapitre premier (pages 12 à 30), treizième année, juillet-septembre 1943, pages 274 à 288, et la deuxième partie (pages 30 à 45), id., octobre-décembre, pages 417 à 430.*
- ***Origines littéraires du Canada français** (1951), chapitre II, pages 31 à 70, reproduit mot à mot le chapitre II de ce tome IV, sauf les deux pages 66 et 67.*
- ***Origines littéraires du Canada français** (1951), chapitre premier, pages 13 à 29, reproduit le chapitre III de ce tome IV.*

Malgré son travail énorme dans la production de ses ouvrages et de leur diffusion en «morceaux», Séraphin Marion n'entendait pas se séparer du reste du monde. Il demeura toujours un homme de relations humaines distinguées, en particulier dans sa participation au *Groupe des sept*.

Il existe, au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, une photographie très expressive de ce groupe, photographie qui date de décembre 1944 (voir *Bulletin du Centre*, avril 1981, n° 22,



Les «Sept»

De gauche à droite

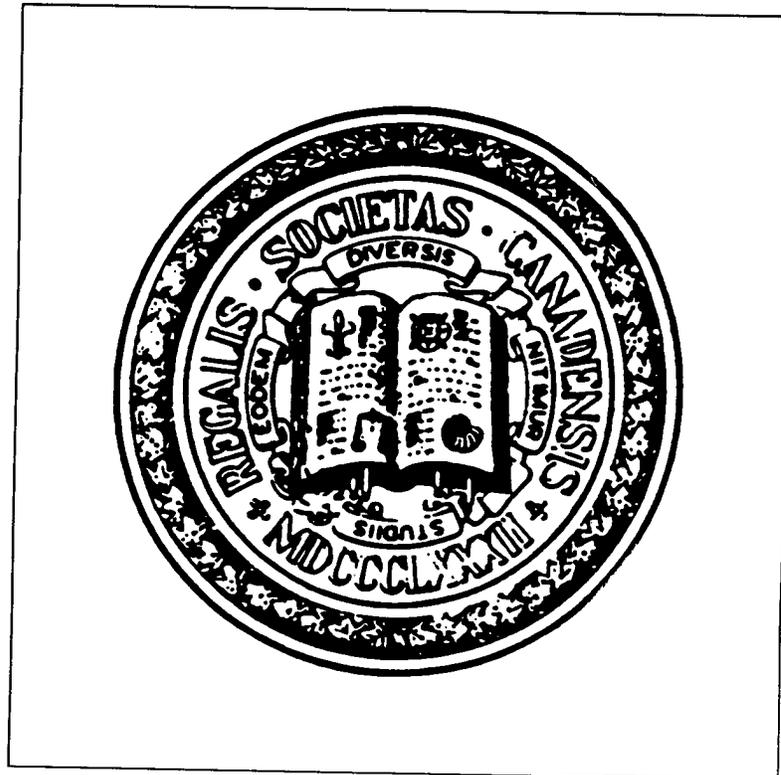
Assis :

**Gustave Lanctot, Pierre Daviault,
Louvigny de Montigny, Marius Barbeau**

Debout :

Séraphin Marion, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas

Archives publiques du Canada



**Sceau de la Société royale du Canada
Année de fondation : 1882**

**Fondateurs : Hon. Marquis de Lorne, Gouverneur général du Canada,
sir William Dawson, recteur de l'Université McGill,
et le professeur Pierre Chauveau, ancien premier ministre du Québec**

Séraphin Marion s'est souvent prévalu de son titre de membre de la Société royale du Canada. La devise de cette société devait lui plaire : « Chemins divers, visée commune ». Il pensait que le Canada pouvait rester UNI à condition de respecter — sinon d'aimer — la langue et la culture françaises. Hélas! Nombreux sont ses écrits selon lesquels le Canada, depuis la Confédération de 1867, a forfait à cet idéal.

LE GROUPE DES SEPT

page 20). Voici le nom des membres : Gustave Lanctot, Pierre Daviault, Louvigny de Montigny, Marius Barbeau, Séraphin Marion, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas.

Les sept formaient un groupe littéraire sans prétention; ils se réunissaient pour parler littérature, discuter des livres récents. Les sept nous ont quittés sans laisser d'archives. Quel dommage! On ne peut pas les revoir dans les discussions du gratin littéraire d'autrefois!

En 1945, Séraphin Marion devient secrétaire-trésorier de la *Société canadienne d'Éducation des adultes*, dont le président est Georges Bouchard et le président d'honneur le Comte d'Athlone. La même année 1945, il visite les premiers ministres des provinces maritimes. Il devient vite un «Canadien», sinon un homme de l'univers. Le nombre de ses amis et connaissances et la richesse de sa culture le désignent tout naturellement aux postes de secrétaire de la *Société royale du Canada* et président de sa section française (1945-1946). Il le restera jusqu'en 1950.

Ses horizons s'élargissent encore. Tandis qu'il approfondit la situation de la langue française dans les Maritimes, il se réjouit de la sympathie manifestée à cette langue par les universités américaines.

À cet effet, il publie, en 1945, un fascicule de vingt-sept pages aux Éditions de l'Université d'Ottawa, intitulé **À la Conquête du haut savoir. À propos de la section North American French de la Modern Language Association of America.**

«Fondée en 1883, la *Modern Language Association of America* — *MLA*, comme on l'appelle communément — s'était assigné la mission de favoriser l'essor des langues et des littératures modernes» (page 4). Depuis, la *MLA* compte quatre mille membres, divisés en cinquante sections, dont quatorze de langue anglaise aux États-Unis.

Mais le français n'est pas oublié. Un dernier groupement, le **North American French Language and Literature**, qui est la huitième cellule française, naît en 1941 à Indianapolis. Ce

À LA CONQUÊTE DU HAUT SAVOIR

nouvel organisme doit la vie à mademoiselle Marine Leland, très au courant de la littérature canadienne-française, aidée par un Américain médiéviste, Edward B. Ham, et d'autres encore. Cette section se propose d'étudier la langue, la littérature et le folklore de l'élément français en Amérique (le Québec, la Louisiane, l'Acadie, l'Ouest canadien, la Nouvelle-Angleterre et Haïti).

En passant, Marion recommande de chercher d'abord ce qui constitue l'œuvre canadienne-française, ou louisianaise, ou franco-américaine, avant d'établir des rapports avec les maîtres de France. Depuis une dizaine d'années, les milieux universitaires des États-Unis avaient vu naître dix volumes consacrés au Canada français. Les voici :

- J.L. Morris, **The French Regime in Illinois (1689-1763)**, Illinois, 1926.
- Robert Martin Crausaz, **The Race Consciousness in the French-Canadian novel**, Pittsburg, 1933.
- H.M.A. Neatby, **The Administration of Justice under the Quebec Act**, Minnesota, 1934, published in 1937 by the University of Minnesota Press.
- J.M. Turnbull, **The essential traits of French Canadian Poetry**, Chicago, 1935.
- N.H. Baxter, **The Influence of Sir W. Laurier on the formation of the British Commonwealth of Nations**, Iowa, 1936.
- N.W. Caldwell, **The French in the West (1740-1850)**, Illinois, 1936.
- Sister M.D. Mulvey, **French Catholic missionaries in the present United States (1604-1791)**, Catholic University of America, *Studies in American Church History*, vol XXIII, 1936.
- Elizabeth Howard Armstrong, **The Crisis of Quebec (1914-1918)**, Columbia University Press, 1937.

EXCELLENTS RAPPORTS
DES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES ET CANADIENNES

- Horace Mitchell Miner, *Changes in rural French-Canadian Culture*, Chicago, 1937.
- I.-F. Fraser, *The Spirit of French Canada*, Columbia University Press, 1939.

Enfin, notre auteur se plaît à citer les universités canadiennes qui ont décerné des doctorats ayant trait à la culture canadienne-française, en particulier l'Université McGill qui, de 1905 à 1943, a approuvé quarante-cinq thèses sur le Canada français dont onze écrites en français, et l'Université de Montréal qui, en 1933, a décoré Séraphin Marion lui-même pour sa thèse sur *La Querelle des classiques et des romantiques au Canada français (1829-1894)*. Marion la reprendra, en 1952, dans le tome VII des *Lettres canadiennes d'autrefois*.

ANNEXES

- Ce texte de Séraphin Marion a paru également dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 15, n° 1, 1945, pages 446 à 470.
- Séraphin Marion renvoie plusieurs fois à l'article de Marine Leland, «Les Linguistes étatsuniens et la tradition française en Amérique», dans *Relations*, septembre 1942, pages 242 et 243.
- *Le Travailleur* a donné un excellent résumé de cette brochure, sous la signature de PNYX, vol. XVI, n° 1, 3 janvier 1946.

Dans l'esprit de la brochure *À la Conquête du haut savoir*, Séraphin Marion pense l'occasion bonne d'unir langue française et langue anglaise dans un livre qui exaltera le Québec en français et, en même temps, le magnifiera en anglais. Il s'agit de :

**TRADITION DU QUÉBEC
HOMMAGE À WATSON KIRKCONNELL**

***Tradition du Québec
The Quebec Tradition***

*Recueil de morceaux choisis dans les œuvres
des poètes et prosateurs du Canada français,
traduits en anglais par Watson Kirkconnell,
professeur de littérature anglaise
à l'Université McMaster, à Hamilton*

*Les Éditions Lumen, 494 ouest,
rue Lagachetière, Montréal, collection
Humanitas, publiée sous le patronage de la
Faculté des Lettres de l'Université de Montréal,
1946, 245 pages*

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Maurice Lebel, Le livre du mois, dans *la Vie française* (Québec), n° 4, janvier 1947, pages 223 à 229.
- M.-B. Ellis, Ph. D., Tradition du Québec, dans *la Revue dominicale*, mars 1947, pages 151 à 160.
- Jacques Mathieu, Tradition du Québec, dans *L'École canadienne*, n° 9, XXII^e année, mai 1947, pages 573 et 574.
- Louis Charbonneau, dans *Culture*, n° 8, mars 1947, pages 107 à 110.

Séraphin Marion «*laudator temporis acti!*». Très beau volume apparemment, «un événement d'importance dans l'histoire des lettres canadiennes», affirme Maurice Lebel (op. cit., page 223); arsenal de citations pour la tradition de droite; beaucoup de textes, beaucoup d'hommes célèbres, en particulier François-Xavier Garneau qui a écrit : «Une partie de

LES CANADIENS FRANÇAIS, PEUPLE D'ÉLITE

*notre force vient de nos traditions, ne nous en éloignons pas ou ne les changeons que graduellement» (page 182). Le livre s'appuie également sur le sermon retentissant de Mgr Louis-Adolphe Paquet : «La vocation de la race française en Amérique», que le chanoine Émile Chartier considérait comme le «bréviaire du patriote canadien-français» (René Dionne, *Anthologie de la littérature québécoise*, vol. II, *La Patrie littéraire*, page 500).*

«J'ose affirmer, dit Mgr L.-A. Paquet, que non seulement il existe une vocation pour les peuples, mais qu'en outre quelques-uns d'entre eux ont l'honneur d'être appelés à une sorte de sacerdoce... Ce sacerdoce social, réservé aux peuples d'élite, nous avons le privilège d'en être investis... Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée» (ibid., page 502).

On n'en finirait plus de citer tous les témoins appelés à comparaître. Marion veut que la tradition soit seulement où il la voit, surtout chez les écrivains qui exaltent la campagne et la terre.

*Les deux critiques, M. Lebel et M.-B. Ellis, ont loué l'excellence de la traduction anglaise. Ainsi, la traduction anglaise de l'Hymne au vent du Nord, d'Alfred Desrochers, «est un véritable chef-d'œuvre», affirme Ellis (*Revue dominicaine*, mars 1947, page 157).*

Cependant, d'après M. Lebel, «les textes ne semblent pas toujours caractériser la tradition du Québec» (M. Lebel, op. cit., page 229). Il manque d'autres textes importants. Ensuite, remarque M.-B. Ellis, «sur deux cent quarante-cinq pages, plus du quart est consacré à la religion» (M.-B. Ellis, op. cit., page 152). Thomas Chapais approuverait : «Toujours catholiques et toujours français, voilà notre rôle, voilà notre

LES DÉFICIENCES DE TRADITION DU QUÉBEC

caractère distinctif, voilà notre vocation historique, voilà notre grandeur et notre gloire!» (Tradition du Québec, page 198)

Cette marseillaise enflammée cache les déficiences de la présentation des morceaux cités : pas de références bibliographiques, pas de notes biographiques, pas de dates, pas d'explication des circonstances qui entourent le morceau.

Mais voici plus grave : notre auteur n'a pas voulu avouer que la fameuse tradition tournait vers un libéralisme amplifié. A-t-il prévu qu'en 1983, à sa mort, tout contredirait son travail et qu'on pourrait composer un autre volume intitulé : La contre-tradition du Québec?

*Ignorant les opinions réfractaires, Séraphin Marion dut éprouver une grande joie en recevant par deux fois, pour **Tradition du Québec - The Quebec Tradition**, des félicitations de l'honorable Stuart Garson, Premier ministre du Manitoba (lettres de S. Garson à S. Marion des 25 mars 1947 et 15 juin 1948). Quand les deux hommes s'étaient-ils connus? Probablement lors des voyages de l'écrivain dans l'Ouest, en 1929. Quoi qu'il en soit, les cinq lettres que possède la famille de Séraphin Marion, à lui adressées par Stuart Garson, montrent une grande amitié réciproque (lettres de l'honorable S. Garson à S. Marion, du 19 octobre 1946 au 28 juillet 1948, collection Colette Marion).*

Ainsi, Marion, conservateur notoire, manifeste «un très grand intérêt» à la vie politique du libéral Stuart Garson et prévoit déjà dans Saint-Laurent, alors secrétaire d'État aux Affaires extérieures, le successeur de Mackenzie King.

*Mêlé aux grands de ce monde, Marion aime toujours à se ressourcer dans le passé. C'est Crémazie qui le tire par le pan de son manteau dans le tome V des **Lettres canadiennes d'autrefois**.*

CRÉMAZIE EST-IL VRAIMENT
PRÉCURSEUR DU ROMANTISME CANADIEN-FRANÇAIS?

Tome V **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes**
**Octave Crémazie. Précurseur
du Romantisme canadien-français**
1947, Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES

- Erol Klof, dans *La Revue de l'Université Laval*, février 1948, n° 2, page 551.
- Gilles Dolbec, dans la *Revue dominicaine*, vol. LIII, tome II, novembre 1947, pages 250 et 251.
- Jean-Charles Bonenfant, dans *Culture*, n°8, juin 1947, pages 219 et 220.
- Arthur Maheux, dans *The Canadian Historical Review*, juin 1948, pages 205 et 206.

Né en 1827 à Québec, Octave Crémazie, après une affaire de faux, s'exila en France le 10 novembre 1862 et mourut au Havre à cinquante-deux ans en 1879. Il fut enterré dans la fosse commune.

On éprouve toujours de la sympathie pour les poètes malheureux, comme si leurs épreuves auréolaient leurs recueils de vers. Tel n'est pas le cas de Crémazie qui ne connut l'infortune qu'après avoir terminé ses poèmes, sauf trois : *Cantique à sainte Madeleine* (1865), *À Monsieur et Madame Hector Bossange* (1876), *À Mademoiselle Thérèse M... pour sa fête* (1876).

Comme les précédents, le tome V sort de la plume d'un homme renseigné, même si, après lui, Odette Condemine présentera d'une façon définitive et scientifique l'œuvre de Crémazie (*Octave Crémazie. Œuvres. I – Poésies. Texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1972, 618 pages; Octave*

CRÉMAZIE «VERSIFICATEUR POUSSIF»

Crémazie. Œuvres. II – Prose. Texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1976, 440 pages).

Marion ne mentionne pas l'influence de l'*Histoire du Canada* (1845) de François-Xavier Garneau sur Crémazie, alors âgé de dix-huit ans. Omission d'autant plus regrettable si l'on admet, comme Guy Frégault, que le vrai précurseur du romantisme canadien-français fut François-Xavier Garneau (*Revue d'Histoire de l'Amérique française*, septembre 1947, page 302).

Ensuite, la bibliographie donnée dans ce tome V est très vague.

Enfin, Marion fait rejaillir à tort sur la jeunesse de Crémazie sa maturité douloureuse. Or, Crémazie connut non seulement «des heures fugitives de bonheur véritable» (page 24), mais une adolescence heureuse. Même plus tard, libraire, il vivra des années de labeur joyeux jusqu'au jour où ses achats extravagants ruineront son commerce en 1862 (voir Odette Condemine, *Octave Crémazie. Œuvres. I – Poésies*, pages 31 et 35).

Mais Séraphin Marion note avec raison que Crémazie versificateur l'emporte sur le poète. Il l'appelle «versificateur poussif» (page 176). Pour le fond, Marion admire son amour pour la France, même si Crémazie, aux tragiques jours de la Commune à Paris (1870), traite, dans un moment d'atroce souffrance, les Français de Paris de «peuple pourri» (voir Odette Condemine, *Octave Crémazie. Œuvres. II – Prose*, page 263).

Si, au dire de Marion, Crémazie a lancé le romantisme de 1860, il s'agit d'un romantisme janséniste qui n'admet ni la femme, ni le peuple, ni la nature, mais seulement nos réveils et nos espoirs. Crémazie a simplement aimé Lamartine parce que Lamartine vivait au XIX^e siècle comme lui.

On retrouve Marion dans l'emploi de grands mots qui veulent impressionner l'auditeur ou le lecteur, par exemple, «roman immortel», page 25; «barde québécois» et «pur

ATTAQUES VIOLENTES DE SÉRAPHIN MARION
CONTRE LA MYTHOLOGIE GRECQUE ET LE VERS-LIBRISME

chef-d'œuvre», page 114; «*strophes immortelles*», page 115; «*immortel Lac*», page 136; «*immortelle strophe*» et «*le grand Pascal*», page 138; «*immortel Drapeau de Carillon*», page 178. Le mot «*barde*» revient quinze fois.

On retrouve encore Marion dans ses attaques violentes contre la mythologie grecque (pages 100, 176, 177), contre les vers-libristes qu'il traite avec sarcasme (pages 107, 179, 186), contre le vers impair.

Mais on ne reconnaît pas Marion dans le chapitre III, intitulé «*Ses (O. Crémazie) débuts malheureux*» (pages 57 à 70) lorsque, d'une façon absolument regrettable, il se moque du poème qui a pour titre «*Premier jour de l'an 1849*». Voici quelques termes amènes de son jugement : «*Quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue*» (page 58), «*Véritable chef-d'œuvre d'insipidité*» (page 59), «*un pauvre homme qui ignore l'Abc de son art*» (page 60), «*vers lamentables*» (page 65), «*De la prose où les vers se sont mis*» (page 65), «*phrases [...] exécrables*» (id.), «*inepties*» (page 67). Dans un autre chapitre, Marion comparera Crémazie à «*un tambour*» (page 86). Quand Paul Wyczynski écrit que «*la pensée de Séraphin Marion s'est toujours maintenue au niveau du grand respect d'autrui*» (*Archives des Lettres canadiennes*, tome VI, Fides, Montréal, 1985, page 97, note 63), il ne pensait pas à ces pages de Marion.

Le chapitre le plus intéressant de ce tome V, le chapitre VI, parle des modèles de Crémazie et du plagiat en littérature. Marion s'approprie l'affirmation du Père Longhaye : «*Le génie possède par droit de conquête ce qu'il embellit si fort.*» (page 137) A.-D. Sertillanges dira : «*Un emprunt peut devenir nôtre au point de ne plus différer d'une création*» (*La Vie intellectuelle. Son esprit, ses conditions, ses méthodes*, Éditions de la Revue des Jeunes, Paris, 1921, page 187). Ainsi, en ce qui concerne la **Promenade de trois morts** de Crémazie, Marion nie qu'il y ait copiage servile de Théophile Gautier, même si l'idée maîtresse des deux poèmes est la

CONSIDÉRATIONS INTÉRESSANTES
DE SÉRAPHIN MARION
SUR LE PLAGIAT EN LITTÉRATURE

même, alors que la plupart des critiques affirment le contraire (page 144).

À propos de cette «Promenade», Odette Condemine prend en défaut notre auteur. Séraphin Marion se moque d'un nommé A.B. qui avait plagié ce poème dans les *Annales catholiques*. Condemine répond à Marion qu'il n'a jamais lu le poème de A.B., que le poème de A.B. ne correspond pas du tout au poème de Crémazie (Odette Condemine, *Octave Crémazie. Œuvres. I — Poésies*, page 89, note 43).

Ce tome V consacre une fois de plus le triomphe du style de Marion où la facilité le dispute au pittoresque, à la vie, à la déclamation. Agréable causeur, fervent des digressions, il ne manque jamais un détail amusant ou piquant. Par exemple, il rapporte avec un clin d'œil ces paroles de Crémazie : «Pour être franc, je dois confesser que je songe quelquefois au mariage... mais seulement lorsqu'il manque un bouton à mon gilet ou à ma redingote» (page 14).

Au fond, Marion n'aime pas Crémazie. Il lui préfère, et de beaucoup, Louis Fréchette (voir tome IX des *Lettres*).

ANNEXES

- Séraphin Marion, «Crémazie fut-il un plagiaire?» dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 16, 1946, pages 405 à 431.
- Id., «Le romantisme de Crémazie — Les strophes du barde québécois», dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 16, janvier-mars 1946, pages 137 à 161.
- Id., «Octave Crémazie, les défauts et les qualités de l'écrivain», dans *La Revue de l'Université Laval*, 1946-1947, n° 1, octobre 1946, pages 98 à 106. Ce numéro de *La Revue de l'Université Laval* ne donne qu'une partie du chapitre VII du tome V.

1948 : CONFÉRENCE À L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC :
NOTRE LITTÉRATURE EST MORALISATRICE ET MILITANTE

Marion revient au temps de Crémazie lorsque, en 1948, à Québec, il prononce une importante conférence, **Les lettres canadiennes françaises en 1848**, pour souligner les fêtes du Centenaire de l'**Institut canadien de Québec**.

Cette conférence constitue un résumé remarquable des lettres canadiennes d'alors. On la trouve en entier dans **Le Travailleur** des 27 janvier et 3 février 1949. En voici les éléments principaux :

Les écrivains qui percent en 1848; les ouvrages publiés cette année-là : sur dix, un seul de valeur, le **Répertoire national** de James Huston; l'histoire, genre littéraire le plus fécond; la faiblesse du théâtre (Séraphin Marion provoque le sourire quand il dit — lui qui déteste la mythologie — que Melpomène, la muse de la tragédie, manquait au rendez-vous des fées près du berceau de la littérature canadienne); les journaux qui annoncent beaucoup de livres de France; l'inondation des livres pieux : en un mot une littérature moralisatrice et militante.

Que reprocher à cette conférence, sinon le vieux cliché ecclésiastique de la «vraie France» qui s'incarne dans «la France des rois», non dans la France de la **Révolution** et de la **Déclaration des droits de l'homme**.

En cette même année 1948, se jouait un petit drame aux Archives nationales d'Ottawa. En mars, lors du séjour à Paris de Gustave Lanctot, directeur des Archives, et pendant l'absence, pour cause de maladie, de Norman Fee, son assistant, Séraphin Marion occupa le fauteuil de sous-ministre pendant cinq semaines (voir tous les détails dans l'éditorial de Camille L'Heureux, *Le Droit*, 7 septembre 1948). En fait, Lanctot se retirant, la succession de directeur revenait à son adjoint anglais, Norman Fee; Norman Fee disparaissant, la direction irait à Marion, son adjoint de langue française. Or, Mackenzie King se hâta de nommer, juste avant de passer le

SÉRAPHIN MARION MANQUE D'ÊTRE NOMMÉ
DIRECTEUR DES ARCHIVES NATIONALES
AUTRE NOMINATION, AUTRE SATISFACTION

pouvoir à Saint-Laurent, William Kaye Lamb directeur des Archives nationales. Ainsi, Marion retomba à la seconde place.

Sa nomination, la même année 1948, comme membre de la direction de la **Bibliothèque Carnegie** d'Ottawa, dut mettre un peu de baume sur la plaie de celui qui avait misé sur l'amitié de Stuart Garson et de Saint-Laurent.

Une autre source de joie pouvait dilater l'âme de Séraphin Marion : depuis le 18 septembre 1947, *Le Travailleur* publiait régulièrement, chaque semaine, ce qui deviendrait, en 1949, le tome VI des *Lettres canadiennes d'autrefois*.

Tome VI **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes
La Querelle des humanistes canadiens
au XIX^e siècle**
1949; les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES

- A.B., dans la *Revue dominicaine*, vol. LV, tome II, septembre 1949, pages 126 et 127.
- A.-M. Hamelin, dans *Culture*, septembre 1949, pages 319 et 320.
- Wilfrid Lebon, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. III, n° 3, décembre 1949, pages 461 et 462.
- Adrien Thério recense le livre *Les Ultramontains canadiens-français* dans *Lettres québécoises*, n° 43, automne 1986, pages 61 et 62.

LA CONTROVERSE DU GAUMISME

*La tendance au parti pris que nous avons déjà rencontrée dans les ouvrages précédents va se manifester pleinement dans **La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle.***

***Canada-Québec, synthèse historique** (Boréal Express) ne mentionne pas du tout cette controverse, pas plus que **l'Histoire du Canada français** de Lionel Groulx. Ce dernier place cette polémique parmi celles de l'Église canadienne, «simple écho des querelles européennes» (**Histoire du Canada français depuis la découverte**, collection **Fleur de Lys**, tome II, page 398).*

Marion a amplifié ce «simple écho», en cherchant, à coups de documents ignorés, les péripéties de ce drame du «Landerneau canadien» (page 171).

De quoi et de qui s'agit-il?

*Mgr Jean-Joseph Gaume (1802-1879), un Français, avait d'une part dénoncé le paganisme littéraire de l'enseignement chrétien dans son livre **Le Ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation** (1851), d'autre part proposé en trente volumes une **Bibliothèque des classiques latins et grecs** (1852-1855).*

*Ce qu'on appela alors le **gaumisme** suscita en France de nombreux débats. À Québec, la controverse divisa les partisans des auteurs païens et les partisans des auteurs chrétiens, lutte qui devint vite opposition entre conservateurs et libéraux.*

*Le gaumisme s'illustra à l'Université Laval par l'abbé Stremier, théologien de Metz, et surtout par l'abbé **Alexis Pelletier** (1837-1910) qui fait tous les frais du tome VI. **Le Courrier du Canada** défendit les vues de l'abbé Pelletier, «professeur né», d'après Marion (page 67), «polémiste né» (page 69), «redoutable polémiste» (page 71), «l'âme d'un chevalier» (page 83), qui préférait se cacher sous des pseudonymes et voyait dans le libéralisme philosophique la source de tous les maux. L'abbé Pelletier «osa même braver les foudres de son évêque pour assurer le triomphe de ce qu'il*

ROME CONDAMNE L'ABBÉ PELLETIER

croyait être la cause de Dieu et de la civilisation chrétienne» (page 29).

Évidemment, Marion — comme on le connaît — l'aime d'amour. L'adjectif «cher», six fois répété, précède de droit le nom de l'abbé Pelletier.

*L'antigaumisme se concrétisa dans la personne de l'abbé Thomas-Aimé Chandonnet (1834-1881), et dans le **Journal de Québec**. Marion ne donne qu'une fois le prénom de Chandonnet et encore par les seules initiales : T.A. Il ne l'aime pas, l'appelant «rhéteur» (page 123) et lui prêtant un «petit cerveau» (page 131).*

*Sous des pseudonymes différents, l'abbé Pelletier écrivit huit brochures en faveur du gaumisme. Mgr Baillargeon, évêque de Québec, condamna, par un **Mandement** de 1868, en termes les plus clairs et les plus forts, la cinquième (1867) et la sixième (1868) brochures. Mais, en 1875, l'abbé récidiva, sous le pseudonyme de Pseudo Luigi, par un gros volume intitulé **La Réforme chrétienne des études classiques**.*

*C'est alors qu'en 1876, la **Congrégation du Saint-Office** se rendit solidaire de Mgr Baillargeon. Toutefois, le nom de l'abbé Pelletier ne parut jamais dans le catalogue de l'Index.*

Marion admet difficilement la défaite de l'abbé Pelletier. Devant les documents romains, opine-t-il, «une certaine obscurité plane [...] Pour un trop grand nombre, hélas! Rome aurait prononcé [...] un jugement définitif et sans appel en faveur des classiques de l'antiquité gréco-latine» (pages 196 et 197). Et de crier à nouveau sa haine des dieux et des déesses de l'Olympe, cette «racaille» (pages 109 et 207), des dieux et des déesses «qui, en somme, ne sont rien de moins que des coquins, des menteurs, des impudiques, des prévaricateurs, des ramassis de tous les vices» (page 201).

*Mais n'y a-t-il que cela dans les lettres gréco-latines? On dirait que Marion ne voit que la mythologie dans la civilisation grecque dont il ne parle jamais. Pour une fois, la **Revue dominicaine**, **Culture** et la **Revue d'Histoire de***

TROIS REVUES CÉLÈBRES S'OPPOSENT À SÉRAPHIN MARION

l'Amérique française lâchèrent notre auteur. Nous souscrivons au jugement de la Revue dominicaine qui, sous la plume d'A.B., écrit :

«Dans ce dernier livre, en effet, l'auteur se départit de cette rigoureuse impartialité qu'on se plaisait à lui accorder. Nous croyons que c'est faire abstraction de l'intelligence des lecteurs que de trancher aussi arbitrairement la question, de répartir les responsabilités. Après la lecture de ce livre, nous avons l'impression que l'abbé Alexis Pelletier, Louis Veillot et Mgr Gaume sont de pauvres persécutés. Et les persécuteurs sont Mgr Baillargeon, Mgr Dupanloup et Son Éminence le cardinal Taschereau. Cela ne convaincra personne : l'abbé Pelletier, par son intempérance de langage, par ses moyens plus ou moins délicats, par sa désobéissance à l'autorité ecclésiastique, s'est attiré les déboires qui se sont abattus sur lui. De plus, l'auteur semble croire fondés les griefs de M. Pelletier contre le Séminaire de Québec. Nous croyons que l'historien doit faire preuve de plus de discernement, d'un esprit critique plus averti.

«Enfin, M. Marion affirme en conclusion que «l'humanisme gréco-latin est un mauvais maître», qu'il est la cause que notre civilisation soit devenue aphrodisiaque; pour mieux nous convaincre, il nous apporte les témoignages de Claudel, de Charmot. Aussi, l'auteur voudrait-il que nos éducateurs tempèrent «leur zèle pour les divinités terrestres de l'Olympe». Pour une fois, M. Marion se fourvoie lamentablement dans un enchevêtrement d'affirmations gratuites. Il se révèle un fervent disciple de Mgr Gaume... Il est inconcevable qu'un auteur de la qualité de M. Marion se trompe aussi magistralement sur une question aussi délicate.»

*A.B. dans la Revue dominicaine, septembre 1949,
vol. LV, tome II, page 127*

LA CULTURE FRANÇAISE À OTTAWA EN 1950

ANNEXES

- Séraphin Marion annonce, dans *Le Travailleur* du 14 août 1947, vol. XVII, n° 33, qu'il va publier «un ouvrage de longue haleine» : **La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle**. «Thème absolument neuf», «terrible querelle», «je ne serais nullement surpris si ce futur ouvrage dépassait largement en importance et en intérêt tout ce que j'ai écrit depuis une trentaine d'années.»
- Ainsi, *Le Travailleur* donne **La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle** «en primeur» et «en entier», en 1947 (vol. XVII), du premier janvier au 30 décembre 1948 (vol. XVIII), et du 6 janvier au 13 janvier 1949 (vol. XIX).
- Les Éditions de l'Université d'Ottawa — on l'a vu plus haut — publient ce livre en 1949.

En mai 1951, Séraphin Marion est élu président de la Bibliothèque municipale d'Ottawa.

Les remarques négatives des revues ne suspendent pas la plume de Séraphin Marion. En 1951, paraît une série d'articles dans *Le Travailleur** et un nouveau volume aux Éditions de l'Université d'Ottawa, *Origines littéraires du Canada français*.

* C'est à Wilfrid Beaulieu, directeur du *Travailleur*, qu'il dévoile le nom d'un critique canadien-français qui osait affirmer qu'il ne faut plus mettre sa plume au service des causes, quelque nobles qu'elles soient. Plusieurs fois, dans ses écrits de cette époque, Séraphin Marion parle de ce critique sans le nommer. Sa lettre à Wilfrid Beaulieu, du 25 mai 1951, livre l'identité du «coupable»; il s'agit de René Garneau.

LES DEUX ESPÈCES DE CULTURE FRANÇAISE

Ottawa et la culture française en 1950

Dans *Le Travailleur* des 6, 20 et 27 septembre 1951, Marion vante la culture française à Ottawa. Voici le nom de sociétés et d'institutions dispensatrices du rayonnement français :

- L'Institut canadien, fondé en 1852.
- L'Association canadienne française d'Éducation de l'Ontario.
- La section outaouaise de l'Alliance française.
- L'Association technologique de langue française.
- La Société d'étude et de conférences dont le siège social est à Montréal.
- Le Comité France-Amérique.
- La Société des écrivains canadiens, dont le siège social est à Montréal.
- L'Union nationale française.
- La Société des Conférences de l'Université d'Ottawa.
- L'Institut d'études médiévales.
- Le Caveau.
- La Société des Débats français.
- Le journal **Le Droit**.
- Le poste radiophonique CKCH.
- L'Université d'Ottawa, avec la *Revue de l'Université d'Ottawa* et les Éditions de l'Université d'Ottawa.

Il termine en rappelant encore une fois qu'«Il existe, en somme, deux espèces de culture française. L'une, de beaucoup la plus ancienne, s'inspire d'un esprit chrétien. Elle naquit à Reims, en l'an 496, avec l'eau sainte du baptême qui purifia Clovis et ses Francs. L'autre culture française vit officiellement le jour avec la *Déclaration des droits de l'Homme* qui, dans la pratique, s'est révélée la négation des droits de Dieu.» Comme bien l'on pense : «C'est la gloire de toutes les

ORIGINES LITTÉRAIRES (1951), LIVRE DE COLLAGE

sociétés et institutions outaouaises, actuellement dispensatrices de culture française, de s'abreuver presque toujours à la source chrétienne de cette culture» (*Le Travailleur*, 27 septembre 1951).

Origines littéraires du Canada français
1951, Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

Des chateaux, coupés à même l'étoffe des tomes III, IV et V des Lettres canadiennes d'autrefois, forment Origines littéraires du Canada français.

Nous reproduisons ci-dessous, à l'intention des curieux, les références aux tomes III, IV et V, en regrettant que les Éditions de l'Université d'Ottawa n'aient pas elles-mêmes effectué cette mise au point.

<i>Origines littéraires du Canada français</i>	<i>Les Lettres canadiennes d'autrefois</i>
<i>Chapitre I</i>	<i>Chapitre III du tome IV</i>
<i>Chapitre II</i>	<i>Chapitre II du tome IV</i>
<i>Chapitre III</i>	<i>Chapitre IV du tome III</i>
<i>Chapitre IV (80 pages)</i>	<i>Tome V (214 pages)</i>

On voudra bien noter encore une fois que, nulle part, dans Origines littéraires du Canada français il ne s'agit d'une refonte des Lettres canadiennes d'autrefois, mais des passages ou des pages ou des chapitres entiers supprimés, qu'il serait fastidieux de détailler ici. Nous l'avons fait plus haut à plus d'une reprise. Origines littéraires du Canada français reste un livre de collage que le tome VII des Lettres canadiennes d'autrefois (1952) devrait faire basculer dans l'oubli.

UNE THROMBOSE TERRASSE SÉRAPHIN MARION

En 1952 (et non en 1954 comme le disent les *Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 43), une thrombose terrasse Séraphin Marion. «J'ai failli mourir, avouera-t-il plus tard, privé de toute activité pendant deux ans» (*ibid.*).

Cette dure épreuve l'oblige à abandonner son travail régulier aux Archives et à donner sa démission comme directeur de la section de littérature française de l'École des Gradués (René Lavigne, lettre à Séraphin Marion, le 21 juillet 1953). Si, en cette même année 1952 paraît le tome VII, c'est que sa composition est antérieure. Et lorsque le tome VIII sera édité par l'Université d'Ottawa en 1954, c'est qu'il aura été, lui aussi, publié dans des revues en 1950 (voir *Annexes* du tome VIII). Ainsi, Séraphin Marion dut connaître l'inaction forcée pendant deux ans.

Tome VII **Le Journalisme, berceau
des lettres canadiennes
La Bataille romantique au Canada français
1952, Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.**

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Romain Légaré, dans *Culture*, n° 13, juin 1952, pages 210 à 212.
- Antonin Lamarche, dans la *Revue dominicaine*, vol. LVIII, tome II, juillet-août 1952, page 60.
- Léo-Paul Desrosiers, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin 1953, pages 118 et 119.

Ce tome VII — sans doute parce qu'il se ressent de la thèse de doctorat de 1933 — est, avec le tome premier, le mieux structuré de la collection. Qu'on jette un coup d'œil sur le plan :

LE ROMANTISME IGNORÉ DANS LES COLLÈGES DU QUÉBEC
JUSQU'EN 1860

- Chapitre premier – La citadelle classique
Chapitre II – Les infiltrations romantiques
Chapitre III – L'offensive romantique
Chapitre IV – La riposte des classiques
Chapitre V – Tentatives d'apaisement

Les recherches entreprises par Séraphin Marion rendent ce tome VII captivant. Que de fragments de la lutte entre classiques et romantiques dormaient «enfouis dans les journaux et les revues du temps!» (page 90).

Dès le premier collège, celui de Québec, qui servirait longtemps de modèle à tous les collèges classiques, seule la doctrine classique domina l'enseignement. Ainsi, par peur de l'imagination et de la sensibilité, Voltaire, «ce sacrifiant de Voltaire» (page 29), connut l'honneur, pendant le XIX^e siècle, d'être étudié en tant que poète! Marion le note à plusieurs reprises.

Jusqu'en 1860, pas un mot officiel, dans les collèges, du romantisme, sauf en braconnant, comme l'abbé Bouchy, un Français, ou l'abbé Holmes, un Américain. En un mot, «pendant tout le XIX^e siècle, l'enseignement secondaire au Canada français — et notamment à Québec — s'arc-bouta sur un classicisme farouche» (page 28). Parmi les adversaires du romantisme, Marion rappelle le **Journal de Québec**, Jean-Charles Taché, l'auteur de **Forestiers et voyageurs** (1863), Hector Fabre, qui se rallia ensuite aux romantiques, l'abbé Nantel, Lefavre, consul de France au Canada et, surtout, le Père Téléphore Lord, s.j.

Cependant, dès 1826, une lettre de l'abbé Charles-François Painchaud à Chateaubriand prouve l'infiltration du romantisme au Québec. Quelle sensibilité féminine chez «ce brave abbé Painchaud»! (page 43). «Je dévore vos ouvrages, écrit-il à l'auteur de **René**, dont la mélancolie me tue, en faisant néanmoins mes délices; c'est une ivresse. Comment avez-vous pu écrire de pareilles choses sans mourir?» (page 42). Et Monsieur le Vicomte de Chateaubriand lui

PREMIÈRES ESCARMOUCHES CONTRE LE CLASSICISME

répond dans le même style, le 29 avril 1827, en «posant» une fois de plus : «À mon âge, il faut mourir pour le tombeau le plus voisin» (page 45).

Moins sentimental que l'abbé Painchaud, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, dès 1844, attaque le classicisme. De son côté, Octave Crémazie s'ouvre ainsi : «Quel lien peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies?» (page 86) L'abbé Henri Raymond Casgrain provoque le sourire, lui aussi, par son aveu : «J'ai un culte pour certains auteurs qui ont semé sur ma vie des jouissances innommées. Chateaubriand et Lamartine ont été dans ma jeunesse et sont restés mes dieux littéraires... Ce sont ces deux auteurs qui ont exercé sur moi la plus grande influence» (page 61).

D'autres encore, comme Alphonse Gagnon, le juge Adolphe Routhier, Pamphile Lemay, Joseph Lenoir, Eudore Evanturel, diminueront considérablement la puissance des classiques. Le clou, ce sera l'élection de Victor Hugo comme membre correspondant de l'Institut canadien de Montréal, le 23 juin 1870.

La solution de l'impasse? Très facile. Un jeune homme de vingt-cinq ans, Thomas Chapais, quoique sévère à l'endroit des classiques, conseille de prendre ce qu'il y a de meilleur dans les deux écoles. Il fallait y penser. Charles Savary, ancien sous-secrétaire d'État à Paris, prône à son tour, le romantisme dans **Le Canadien**.

De la façon la plus heureuse, Marion conclut le débat par ces paroles d'Henriette Charasson : «Toutes les œuvres vraiment belles sont à la fois, bien qu'à des degrés différents, et classiques et romantiques : classiques par les qualités que la raison conseille (ordonnance, sobriété, soumission à certaines règles); romantiques par cet élément mystérieux ou mystique qu'on s'accorde à faire dépendre de l'inspiration et qui est la poésie même» (page 161).

«La poésie même»... Marion confirme cette affirmation, lui qui écrit : «La poésie canadienne doit sa naissance au Romantisme» (page 70). Mais, tout de suite, il dépasse les

LE ROMANTISME CANADIEN EST-IL CHRÉTIEN?

prémises en soutenant que le romantisme canadien est chrétien : «L'offensive romantique au Canada français a porté surtout contre le paganisme abusif de la littérature classique» (page 81) et : «C'est sous le signe de la croix que se déclencha, au pays de Québec, l'offensive romantique» (page 104).

Sous le signe de la croix ou sous le signe du sentiment?

On sent ici le tome VI resurgissant au tome VII dans «la question capitale du paganisme du grand siècle» (page 145). L'ombre de l'abbé Pelletier, en effet, se projette sur ce tome VII. Pour la centième fois, Marion se moque de «ces grands che-napans que sont la plupart des héros et des héroïnes de la mythologie païenne» (page 68). Redisons-le : nous n'avons jamais lu une ligne de Marion en l'honneur des tragiques grecs, des philosophes grecs, fondateurs de la civilisation occidentale. On peut lui retourner ce qu'il écrit : «En littérature comme dans les autres sphères de l'activité humaine, les classements reflètent souvent nos idées ou nos théories aux dépens de la réalité objective» (page 72). «Habemus confidentem reum!» (L'accusé s'accuse).

ANNEXE

— *Séraphin Marion, La Querelle des classiques et des romantiques au Canada français, thèse de doctorat à l'Université de Montréal, 1933*

En 1953, alors qu'il se remet petit à petit de son accident cardiaque, Séraphin Marion connaît la joie de recevoir trois médailles, venues, semble-t-il, hâter sa guérison :

- la Médaille Tyrrell de la Société royale du Canada;
- la Médaille de la Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique;
- la Médaille du Couronnement d'Élisabeth II.

SÉRAPHIN MARION, PROFESSEUR ÉMÉRITE
DE LA FACULTÉ DES ARTS (1953)

Mais c'est sans doute sa nomination comme professeur émérite de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa, le 18 juillet 1953, qui le toucha le plus agréablement. Le Père René Lavigne, doyen de la Faculté des arts, l'auteur de la demande au Conseil d'administration de l'Université, écrivait à Séraphin Marion le 25 juillet suivant : «Cet honneur, pour modeste qu'il soit, voudrait être l'expression de notre profonde gratitude à votre endroit et de notre reconnaissance publique de vos éminents services, d'un quart de siècle de dévouement et d'indéfectible loyauté à la Faculté et à votre Alma Mater» (Archives, Faculté des arts, Université d'Ottawa).

L'année suivante, en 1954, le tome VIII met tout naturellement dans la collection des *Lettres canadiennes d'autrefois* ses anciens textes sur les littérateurs et les moralistes du Canada d'autrefois.

Tome VIII *Littérateurs et moralistes du Canada français d'autrefois*
1954, Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Romain Légaré, dans *Culture*, n° 16, mars 1955, pages 116 à 118.
- Henri Saint-Denis, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vingt-cinquième année, 1955, page 128.
- A.L., dans la *Revue dominicaine*, vol. LXI, tome II, septembre 1955, pages 124 et 125.
- Paul-Émile Racicot, dans *Relations*, septembre 1956, n° 189, page 260.
- Maurice Lebel, dans la *Vie française*, mai-juin 1955, tome 9, pages 311 à 314.

À LA DÉFENSE DE L'INDEX

*Au fond, tout ce tome VIII se porte à la défense de la Sacrée Congrégation du Saint-Office, nom qui devint officiel sous Pie X en 1908, mais qui désignait en fait depuis des siècles la **Sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle**, fondée en 1542. Jusqu'en 1966, l'**Index** était une section du Saint-Office. Continuant la « ligne droite » et dure du tome VII, Séraphin Marion loue les décisions épiscopales du XIX^e siècle contre les journaux et les pièces de théâtre qui s'écartaient de l'enseignement chrétien traditionnel. Son style bondit d'enthousiasme devant ce qu'il considère comme la victoire de l'Église.*

Aujourd'hui, le lecteur reste gêné devant ces condamnations qui tombaient comme couperet sur la tête des coupables, même si les autorités ecclésiastiques tentaient de s'aboucher avec l'adversaire, comme le fit, par exemple, Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, en 1907, auprès du *Théâtre des Nouveautés*. Le plus pénible vint des journaux dits catholiques qui, lors de la venue au Canada de grands écrivains français, épluchaient « charitablement » leur jeunesse et leurs premières œuvres. Que tout cela est petit!... Et combien on sent que la foule anonyme, excitée par les bien-pensants, obligeait pratiquement les évêques à sévir...

*Avec force détails pittoresques et nouveaux, Marion énumère les conflits : l'histoire du **Tartuffe**, « l'immortelle comédie » (page 29); les difficultés éprouvées par les émissaires de Lamartine ruiné, pour lui ramasser des fonds; la lutte entre Mgr Fabre, archevêque de Montréal, et **Canada Revue** : il fallait que l'enjeu fût grave pour que notre auteur avoue, à propos de la condamnation de **Canada Revue** en 1892 : « la mort du périodique entraîna un assainissement moral du Canada français » (page 96).*

La rébellion des intellectuels force Marion à inclure dans le chapitre IV, intitulé « Faits divers », cinq exemples d'insoumission à la droite morale.

SUPPRESSION DE L'INDEX

Le théâtre réclamait un chapitre à part, le chapitre V. On lit de Mgr Bourget ses interventions en 1868 contre le théâtre bouffe; de l'archevêque de Québec, en 1894, ses débats avec Ernest Pacaud, éditeur-proprétaire de **L'Électeur**; de l'archevêque de Montréal (nous l'avons dit plus haut), en 1907, sa condamnation du **Théâtre des Nouveautés**.

Un plus grand «honneur» est réservé à Paul Bourget qui, à lui seul, remplit le chapitre VI. On lit que, dans **La Patrie**, Françoise, pseudonyme de Robertine Barry, mit en garde les lecteurs contre les **premiers** romans à l'Index de l'illustre auteur. À Ottawa, les Canadiens français, conseillés par Benjamin Sulte, refusèrent, en 1893, de recevoir l'auteur du **Disciple**, livre pourtant d'inspiration chrétienne et qui datait de 1889!

Et voilà!...

Douze ans après la parution de ce tome VIII, l'Index, «ce cimetière de la vie intellectuelle catholique», d'après les propres termes du cardinal Ottaviani, bras droit du Pape Paul VI, n'existe plus. Le **Saint-Office** et l'Index sont remplacés par la **Congrégation pour la doctrine de la foi** (1966). La méthode négative et secrète cède désormais la place à un rapprochement humain positif et ouvert, où on discute avec un auteur jugé dangereux, où on l'écoute. (voir le **Motu Proprio** «*Integrae servandae*» de Paul VI, 7 décembre 1965, dans **La Documentation catholique** 63 (1966), col. 82 à 84.

De texte de Séraphin Marion commentant cette grave décision de l'Église romaine, nous n'en avons pas trouvé.

ANNEXES

- Le chapitre II, «Lamartine et l'Institut canadien de Montréal», de ce tome VIII, a paru en entier dans **Le Travailleur**, 16 février 1950, 23 février 1950, 2 mars 1949 (erreur évidente : il faut lire 2 mars 1950), 9 mars 1950, donc quatre ans avant le tome VIII des **Lettres**.

NOTES SUR LAMARTINE ET
LITTÉRATEURS ET MORALISTES DU CANADA FRANÇAIS
D'AUTREFOIS

- Dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, 1950, pages 23 à 47, a paru le même chapitre II de ce tome VIII, donc quatre ans avant le tome VIII.
- «Littérateurs et moralistes du Canada français d'autrefois», dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, 1951, pages 146 à 160, reproduit le chapitre VII du tome VIII.
- «Littérateurs et moralistes du Canada français», dans la *Revue dominicaine*, vol. LX, tome I, janvier-février 1954, pages 58 à 61, reproduit les pages 104 à 106, 131 et 132 de ce tome VIII.
- «Lamartine et la jeunesse républicaine du Canada français en 1848», dans *Le Travailleur* du 17 mai 1951. Séraphin Marion, après avoir souligné que Lamartine a été, de tous les grands poètes romantiques de France, **le poète le plus aimé au Canada français**, montre son influence **politique** en 1848 sur la jeunesse libérale du Canada français, même neuf ans après l'Insurrection de Papineau.
- «Esthète ou apôtre», dans *Le Travailleur* du 31 mai 1951, page 4, attaque ceux qui soutiennent qu'«avec de bons sentiments, on fait de la mauvaise littérature».
- Séraphin Marion est furieux contre ceux qui préconisent la suppression de l'Index : «L'Index, le Canada français et la France», dans *Le Travailleur* du 27 septembre 1962.

En 1957, *Beaux textes* veut illustrer le tome VIII des *Lettres* et montrer comment les jeunes des troisième, quatrième et cinquième années du cours secondaire peuvent, sans danger pour leur âme, s'instruire au contact des littératures française et canadienne-française.

**BEAUX TEXTES
DES LETTRES FRANÇAISES ET CANADIENNES-FRANÇAISES
(1959)**

**Beaux Textes
des lettres françaises et canadiennes-françaises**

Les Éditions «L'Éclair», Ottawa

Ce volume répondait sans doute à l'attente d'un grand nombre d'éducateurs puisque la sixième édition, en 1965, avec deux cent quatre-vingt-quatorze pages, atteignait le quarante-cinquième mille. Nos références se rapportent à cette sixième édition qui comprend cent quarante-deux textes de littérature française et dix-neuf de littérature canadienne.

L'idée de suppléer aux volumineux **Morceaux choisis des auteurs français** de Jean Calvet, pas assez adaptés aux Franco-Ontariens, partait d'un authentique souci pédagogique. D'ailleurs, Marion rencontrait parfaitement la pensée de Calvet qui a écrit : «La lecture expliquée doit faire le fond de la classe de français. Ceux qui emploient cette classe à l'étude de notions de grammaire théorique, d'analyse, d'histoire littéraire usent leur temps dans l'abstraction vaine et rebutent les enfants. Ces exercices sont nécessaires, mais ils doivent reposer sur le concret, c'est-à-dire sur la lecture expliquée» (Jean Calvet, **Morceaux choisis des auteurs français**, 1958, dix-neuvième édition, Préface, II).

La période de la littérature française que Marion possède pleinement, c'est le dix-septième siècle. Il n'observe pas cependant que Corneille veut faire de son théâtre non une «école de grandeur morale et d'héroïsme» — comme tant de manuels l'ont répété — mais le triomphe de la volonté dans le bien comme dans le mal. Il commet le contresens de citer **Rodogune**, tragédie de Corneille où éclatent la haine, la vengeance et la mort.

Les notes d'introduction aux textes manquent souvent de précision sur l'œuvre et l'auteur, sauf pour Caron de Beaumarchais (page 133), René de Chateaubriand (page 147)

BEAUX TEXTES, UNE ŒUVRE MAL CONÇUE

et George Sand (page 176). Par contre, les remarques explicatives qui suivent les textes s'accordent avec la critique actuelle. Marion sait sortir d'un texte, mais il y entre avec difficulté. En outre, le manque de références affaiblit considérablement l'aspect scientifique du volume. Quant au plan, il nous mène assez bien jusqu'au vingtième siècle, et le symbolisme lui-même compte une dizaine de pages.

Pour le vingtième siècle — nous sommes en 1957 — le lecteur jette un regard inquiet sur ce titre vague : «*Quelques poètes et prosateurs du XX^e siècle*». Nous les citons : Maurice Barrès, Edmond Rostand, Rosemonde Gérard, Charles Péguy, Georges Goyau. Dix pages pour eux ! Comme pour se justifier de cette maigre moisson, l'auteur signale dans son «*Avertissement*» : «*Les extraits qui suivent ne renferment aucun texte d'auteurs vivants*».

Or, Marion ne dit pas un mot du surréalisme qui triomphait depuis plus de trente ans et dont les grands représentants, comme Guillaume Apollinaire († 1918) et Paul Éluard († 1952), ne vivaient plus. En outre, pour rendre justice à la littérature française du vingtième siècle, il semble qu'il aurait dû inclure quelques pages de grands disparus **avant 1957** *, comme Paul Claudel († 1955), Paul Valéry († 1945), Georges Bernanos († 1948), Anatole France († 1924), André Gide († 1951), Marcel Proust († 1922), Jean Giraudoux († 1944), Paul Bourget († 1935). Quel étonnement de constater que le «*bonhomme*» **La Fontaine** est présenté en douze pages, tandis que le vingtième siècle n'en compte que dix !

Beaux textes est visiblement une œuvre mal conçue. Serait-ce parce que les auteurs cités ci-dessus ne rentraient pas dans «*ses*» catégories ?...

* On sait qu'on ne peut publier sans autorisation un texte d'auteur que cent ans après sa mort.

SÉRAPHIN MARION, CRITIQUE DE LOUIS FRÉCHETTE

Après *Beaux textes*, œuvre tronquée, voici le neuvième et dernier tome des *Lettres canadiennes d'autrefois*, au titre abusif :

Tome IX **La Critique littéraire dans
le Canada français d'autrefois**
1958, Les Éditions «L'Éclair», Hull,
et Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

COMMENTAIRES PRINCIPAUX

- Élie Goulet, dans *Culture*, n° 19, décembre 1958, pages 455 et 456.
- A.L., dans la *Revue dominicaine*, vol. LXIV, tome I, mai 1958, pages 253 et 254.
- Henri Saint-Denis, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vingt-huitième année, 1958, page 262.
- Reine Malouin, la *Vie française*, vol. 12, n° 9-10, mai-juin 1958, page 317.

Dans ce tome IX, Séraphin Marion n'étudie pas toute la critique littéraire d'autrefois, mais presque uniquement Louis Fréchette. Aussi, le vrai titre de cet ouvrage, de l'aveu même de Marion, devrait-il se lire ainsi : «Louis Fréchette, cible de la critique littéraire dans le Canada français d'autrefois» (page 11, énoncé repris presque mot à mot à la page 70).

Notre auteur — qui aime secrètement Fréchette — tente de le blanchir de l'accusation de plagiat. Il y arrive avec peine, ce tome IX étant centré principalement sur la bataille féroce qui entoura l'énorme et impardonnable contrefaçon du drame de Fréchette, *Le Retour de l'exilé* (1880), copie presque mot à mot du roman d'Élie Berthet, *La Bastille rouge* (1865). Ici, Marion se montre catégorique : Louis Fréchette a tort.

L'ENCENSOIR ET LA MATRAQUE

*Sur le reste des œuvres de Fréchette, Marion étend une large absolution et note avec perspicacité — comme il l'avait fait pour Crémazie au tome V des **Lettres** — les exagérations et les préjugés à propos de toute imitation. Le dernier chapitre du tome IX propose de nombreuses considérations sur ce sujet, qui peuvent se résumer en cette phrase : «Les idées comme les thèmes appartiennent à tous ceux qui veulent s'en servir» (page 168). Il n'empêche qu'on reste agacé (n'en déplaise à Marion!) devant tous les emprunts serviles de Fréchette qui aspirait à devenir le Victor Hugo québécois, «Victor Hugo le petit», disait Chapman.*

*Les doubles littéraires de Fréchette, William Chapman (que Marion n'aime pas!) les dénonça violemment dans **Le Lauréat** (1894). D'après Marion, Chapman, qui «devait être une encyclopédie littéraire avec des yeux d'Argus et une mémoire d'éléphant» (page 156), mena «une polémique acerbe, et souvent injuste, voire malhonnête» (page 149).*

Ne nous scandalisons pas. «La critique canadienne ne disposait alors que de deux instruments : l'encensoir et la matraque» (page 159). La critique de 1860 à 1900 coula dans un «encrier vitriolique» (page 69) avec des anonymes, des pseudonymes (Fréchette signait parfois Cyprien, ou Cartouche, ou F.A.B.), des attaques personnelles et grossières. Voici comment Fréchette présente les pieds — très grands — du conservateur Charles Thibault : «Même quand Thibault parle, on sent qu'il a des pieds».

*Certains journaux défendirent Fréchette : **La Patrie** (pas toujours), **Le Pays** d'Honoré Beaugrand, l'alter ego de Fréchette.*

*Aux côtés de Chapman se rangèrent le juge Adolphe-Basile Routhier, l'abbé Baillargé et évidemment Jules-Paul Tardivel avec son journal «infaillible», **La Vérité**.*

Nombreux alors les conservateurs en littérature, en politique et en religion, qui dénoncèrent le libéralisme de Fréchette, en particulier son admiration profonde pour Papineau l'anticléricale et la France républicaine. Car, pour

CE QUI RESTE DE FRÉCHETTE

l'opinion d'alors, seule méritait l'amour des Canadiens français la France des rois. On comprend alors les hésitations des officiels canadiens recevant des Français anticléricaux comme Auguste Vermont, député radical de Seine-et-Oise, escroc par-dessus le marché. On comprend par contre la joie enfantine de Fréchette accourant, en 1880, à la rencontre de Sarah Bernhardt.

*De Fréchette, que seule la politique intéressait vraiment, la postérité «actuelle» entend non pas la trompette de **La Légende d'un peuple**, ni ses démêlés avec Chapman, mais la douceur exquise de ses **Contes**, l'humour d'**Originaux et Détraqués** et ses **Mémoires Intimes** (très peu intimes à la vérité).*

ANNEXES

- Séraphin Marion, «Louis Fréchette, littérateur et moraliste», dans la **Revue dominicaine**, vol. LVIII, tome I, janvier-février 1952, pages 31 à 39.
- Séraphin Marion, «Louis Fréchette et le Canada français d'autrefois», dans **Les Cahiers des Dix**, n° 37, 1972, pages 123 à 157.

CONCLUSION SUR
LES LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS (1939-1958)

*Aperçu général sur
Les lettres canadiennes d'autrefois*

L'originalité des *Lettres canadiennes d'autrefois* (1939-1958) vient de la recherche, dans nos vieux journaux, des premiers balbutiements de la littérature canadienne-française. D'où le grand sous-titre général : «Le journalisme, berceau des lettres canadiennes», sous-titre qu'il faut se garder de prendre de façon absolue. Ainsi, au tome IV, dans le grand chapitre intitulé «Nos trois premiers romans», un seul, *L'Influence d'un livre* (1837) sort du journal *Le Foyer canadien*, tandis que les deux autres, *Les Fiancés de 1812* (1844) et *Charles Guérin* (1852), ont paru, dès le début, en volume et non dans un journal. Plus on avance dans la collection, plus on éprouve l'impression que Séraphin Marion sort progressivement de ce «berceau» pour le quitter définitivement dans les tomes VIII et IX où on ne trouve plus le mot.

Dans l'histoire littéraire du Québec, Séraphin Marion fait figure de pionnier ou de découvreur (terme qu'il préfère : *Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 43). Malgré les rires moqueurs de certains critiques, il a défriché les terres inconnues du début. C'est l'amour des «chers anciens» qui l'a toujours animé. Il savait qu'à force d'explorations, le nez dans des papiers jaunis, il trouverait, ici et là, un détail intéressant, une petite lumière qui éclairerait toute une époque. La recherche des fragments d'histoire se remarque dans le chapitre IV du tome IV sur «La Capricieuse» et dans tout le tome VI sur le gaumisme.

Certes, l'unité générale de la collection reste assez factice : notre auteur n'a pas tout dit. Bien plus, plusieurs tomes manquent de stricte composition; ainsi, le tome III, *La Phase canadienne* (1800 à 1837), peut s'ouvrir sur n'importe quel chapitre. Marion demeure un auteur d'articles indépendants plus qu'un auteur de livres.

QUALITÉS ET DÉFAUTS DES
LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS

Mais tous les tomes, encore aujourd'hui, se lisent avec satisfaction. On aime toujours un auteur-professeur, bavard au risque de quitter son sujet, piquant par ses anecdotes, par le laisser-aller de la conversation, par ses renseignements de toutes sortes, par son sens du passé drôle, par son talent de capter l'attention.

Le tome V sur Octave Crémazie consacre le triomphe de son style, pittoresque, vivant, facilement déclamatoire. Le tome VII sur la bataille des romantiques et des classiques tient du roman. Le tome VIII crie victoire en faveur des gaumistes, ces ennemis jurés du paganisme littéraire.

Que reprocher à cette manière d'écrire ?

*Tout d'abord, le goût du terme oratoire qui veut impressionner; ensuite, la faiblesse de la bibliographie et des références; enfin, le manque d'index des noms propres et des noms d'œuvres. Déjà, en 1943, à la suite de la critique du tome III, Romain Légaré écrivait : «Espérons que, pour faciliter la tâche des chercheurs, l'A. mettra à la fin du dernier volume des **Lettres canadiennes d'autrefois**, un index très complet : index onomastique et index des principales matières» (*Culture*, n° 4, 1943, page 434)*.*

Quant aux jugements littéraires portés par Séraphin Marion sur les œuvres du passé, ils ne contredisent pas, en général, la critique actuelle. Son maître Boileau et les grands auteurs français du dix-septième siècle l'ont trop marqué au coin du bon sens et de la raison, oui, trop sans doute. Mais on saura toujours gré à Marion d'avoir précisé à deux reprises le sens du plagiat en littérature (tome V, chapitre VI et tome IX, chapitre IV).

* Le souhait de Romain Légaré s'est réalisé en 1966 grâce à Denis Lebrun et Clément Martel : **Lettres canadiennes d'autrefois. Index des auteurs, titres, sujets et sociétés**, tomes I, II, III, IV, V, VIII, IX – on peut consulter cet index au CRCCF, cote P 106-22-30.

QUALITÉS ET DÉFAUTS DES
LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS

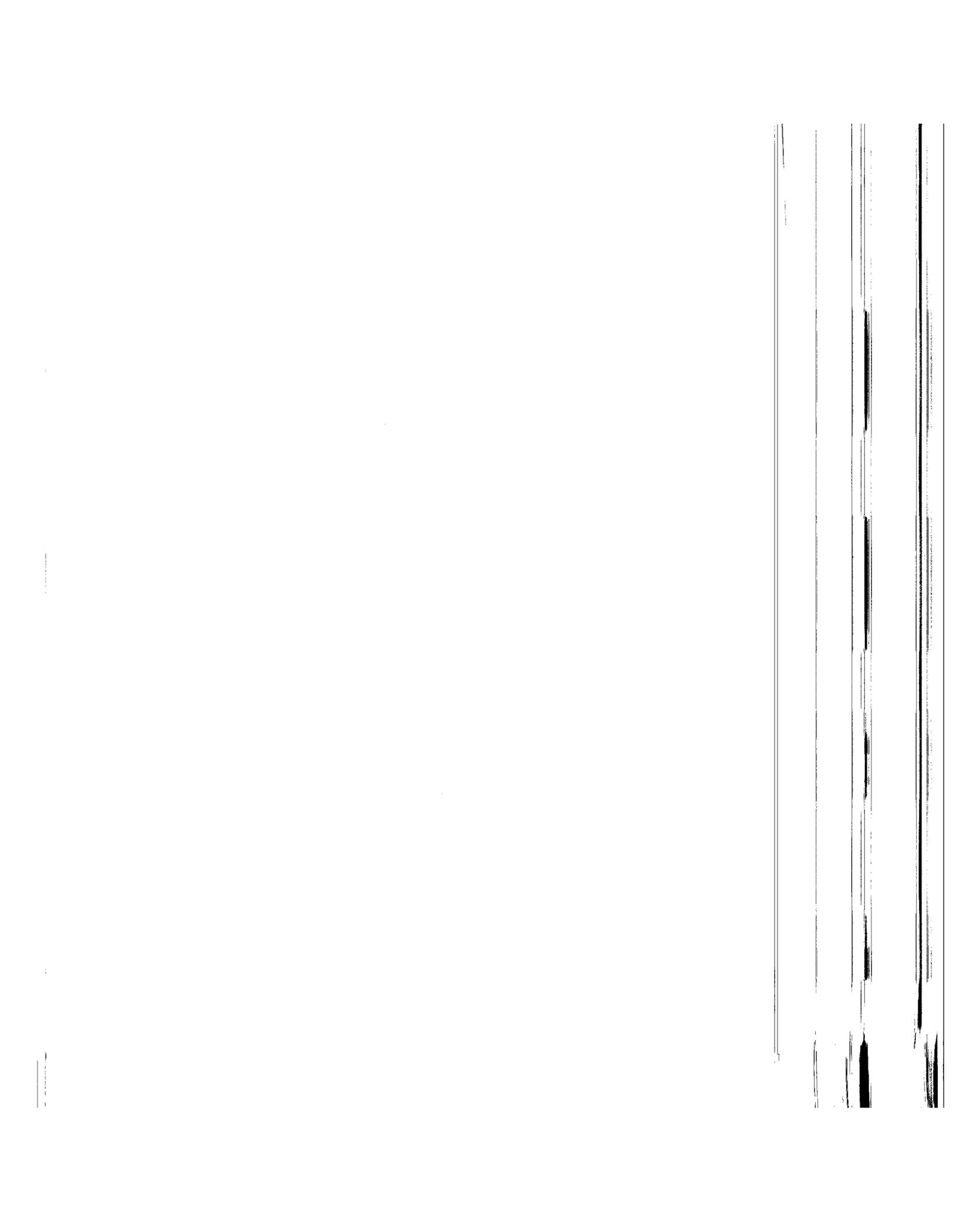
*Si on regarde de près l'orientation générale des **Lettres canadiennes d'autrefois**, on constate qu'elle est très traditionnelle, confinant parfois au parti pris et empêchant la collection d'être parfaitement objective. Ainsi, la mythologie gréco-latine qui s'est répandue dans les littératures française et canadienne-française pousse Marion à des cris de colère fréquents et incontrôlés*. Pour les sources païennes des littératures occidentales, Marion manifeste du mépris et n'a pas vu ou voulu voir la grandeur des dramaturges et philosophes grecs. Il a préféré défendre le gaumisme d'une manière partisane.*

Un autre trait profond du caractère de Marion est la peur de la nouveauté. Il a toujours couvert de sarcasmes la poésie et l'écriture modernes.

Enfin, comme tout humain, Séraphin Marion reste un être de contradiction. Il est très soumis à l'Église, mais garde pour soi sa propre opinion. Il est conservateur — et on le sait! — mais il ne cache pas son admiration pour l'anticlérical Papineau et le libéral Fréchette.

*Bref, malgré les réserves fondées que l'on est en droit de formuler sur les **Lettres canadiennes d'autrefois**, cette œuvre imposante marque une étape dans la découverte et la mise en valeur de notre littérature.*

* Voir par exemple «Le Canada français d'autrefois et la mythologie» dans *Le Travailleur*, 11 janvier 1951, où il se moque de «la défroque mythologique», même de celle de Mgr Jean-Jacques Lartigue, futur évêque de Montréal. — Et pourtant, affirme Gabrielle Roy, «La mythologie grecque, qui m'ennuyait quelque peu autrefois, maintenant me fascine. C'était, après tout, une recherche du divin et de l'absolu» (Gabrielle Roy, *Ma chère petite sœur. Lettres à Bernadette 1943-1970*, Éditions du Boréal, Montréal, 1988, page 60).



CHAPITRE IV

LE SÉRAPHIN MARION DE TOUS LES JOURS SES LETTRES

«Un être tiré à un seul exemplaire»
La vie réglée de chaque jour
Calligraphie artistique
Mais les lettres ne distinguent pas sa vie
de son amour pour la Patrie

PAR tout ce qui précède, une bonne partie de *l'écrivain* Séraphin Marion s'est révélée à nous. Nous voudrions maintenant connaître *l'homme* au tournant de ses soixante-cinq ans, au moment où, loin de la Fonction publique, l'air semble plus léger et la langue plus déliée.

Pourrions-nous mieux le peindre qu'en passant la plume à sa fille Colette?

SÉRAPHIN MARION INTIME

Mon père

«Brosser, en quelques lignes, la physionomie d'un être cher : tâche délicate et combien émouvante! Je vais laisser courir ma plume au gré de mes souvenirs tout en espérant recréer, pour le bénéfice de ses intimes et de ses amis, le personnage tout à la fois complexe et captivant qu'était mon père.

«Dans sa maturité, c'était un homme de stature moyenne, à la démarche assurée, à l'œil perçant malgré une myopie accentuée, au large front convexe, sans rides, encadré d'une épaisse chevelure noire et ondulante. En vieillissant, les traits s'adoucirent, la silhouette s'amincit, la démarche devint hésitante, mais deux détails le rendaient unique à mille lieues à la ronde : le port du lorgnon et la petite moustache taillée en accent circonflexe, coutume qui devait remonter à son stage d'étudiant à la Sorbonne. Ses plus anciennes photos prises à Paris nous le montrent ainsi, l'intellectuel racé et sûr de lui-même, français jusqu'à la moelle, moins parisien que breton par ses convictions, son souci du détail et son attachement au passé.

«Breton, il l'était dans l'adhésion inébranlable à la foi de son enfance, dans son sens quelque peu exagéré de l'économie. Un jour, madame Roy, sa belle-mère, qui en éprouvait quelque inquiétude, ne put s'empêcher de lui écrire, dans les premières années de son mariage : «L'argent, c'est rond; c'est fait pour rouler.» À quoi mon père avait rétorqué, avec son gros bon sens terrien : «Mais si les sous sont plats, c'est pour mieux les empiler!» Jeune père de famille, il avait vu, en pleine période de Dépression, sa famille s'accroître de quatre enfants en un peu plus de cinq ans. Cela le marqua pour la vie. Il fallait absolument assurer l'avenir de ses trois garçons, mettre de l'argent de côté en vue de leur éducation universitaire et les orienter, si possible, vers des professions lucratives.

«LE GAI LURON»

«Tout prudent et pondéré qu'il fût, il avait néanmoins un côté de bonne compagnie. Il savait nous faire rire par ses boutades à l'emporte-pièce, ses réparties spirituelles, ses taquineries de bon aloi, son répertoire de bons mots qu'il s'amusait à collectionner tant en anglais qu'en français et dont il régala ses auditoires médusés. Dans sa prime jeunesse, alors qu'il allait encore à l'Université d'Ottawa, il s'était fait une réputation de gai luron, de compère entreprenant. Doué d'une



Colette Marion
née le 8 janvier 1927

«UN PERFECTIONNISTE»

belle voix de baryton, il avait appris de mémoire de nombreuses mélodies populaires qu'il rendait avec brio et force intonations comiques ou pathétiques, en s'accompagnant au piano. Sous la direction du père Lajeunesse, o.m.i., il avait fait partie d'un groupe vocal qui eut son moment de célébrité dans les salons de la Côte-de-Sable de l'époque. Le bon père avait un canot et nombreuses furent les randonnées organisées pour le profit de ce petit groupe aussi musical que sportif et qui faisait vibrer les ondes du coup de son aviron et du son de sa voix.

«Mais mon père, tel que nous l'avons connu, était avant tout un perfectionniste. Sa consigne aurait pu être : seul mérite d'être fait ce qui est bien fait. Habitué à remporter les premières palmes à tous les niveaux de son cours d'étude, il avait appris difficilement à réprimer son ambition naturelle de fils aîné, d'enfant surdoué. «Le mieux est l'ennemi du bien», aimait-il nous répéter, un peu pour se convaincre lui-même. Sa calligraphie est demeurée, jusque dans sa verte vieillesse, un modèle de précision, d'équilibre, de clarté, de gentillesse courtoise.

«Ce sens de l'équilibre, ce «mens sana in corpore sano» était un autre trait de caractère qui faisait de cet homme un être tiré à un seul exemplaire, ce qui en fit surtout, pour nous, dans notre enfance, un pater familias aussi redoutable qu'exigeant.

«Sa vie paraissait réglée au chronomètre. Nul excès d'aucun genre. Il se levait tôt, hiver comme été, même après avoir pris sa retraite. L'avant-midi, il aimait travailler dans son cher cabinet de travail. Cette vaste pièce renfermait tout son univers; les peintures à l'huile de sa femme Monique tapissant les murs, les étagères remplies de bouquins préférés, l'œuvre de sa vie, ses livres de critique littéraire reliés en peau de chagrin, ses plaques commémoratives, ses décorations, ses médailles (plus d'une vingtaine, chacune dans son boîtier), ses gros dictionnaires et ses diplômes, la photo jaunie du notaire, l'arrière-grand-père,



Séraphin Marion en 1920

LE DEVOIR, «SON» JOURNAL

posé avec son condisciple de collègue, sir Wilfrid Laurier, sa collection de cuivres et de paniers sauvages. Mais surtout trônaient à la place d'honneur les photos traditionnelles de graduation de ses quatre enfants, sa gloire et sa richesse et l'objet, nous le savions bien, de sa plus grande fierté.



Rangée du bas, de gauche à droite :
le notaire Joseph Marlon, M.P.P., l'abbé C. Caisse, sir Wilfrid Laurier
Rangée du haut :
l'abbé Dozois, M. Riopel, l'abbé Larose,
le notaire Lippe, le docteur Bourque, l'abbé Bérard

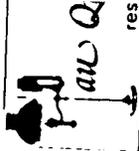
« Dans cette pièce ensoleillée, face à la grande fenêtre à baie, qui donnait sur la rue Sunnyside, il attendait avec une impatience à peine contenue l'arrivée matinale du *Devoir*, journal qu'il disait lui suffire à tout. Après avoir dépouillé cérémonieusement son courrier — nulle lettre ne restait sans réponse — il partait faire ses courses à pied.

LE DEVOIR

Vol LXXII — No 19

Nuageux avec neige Maximum -4 (Détail en page 13)

Montréal, samedi 24 janvier 1981



Le BTM sera de la construction du métro de Montréal

par Alain Duhamel

Covitur, l'organisme responsable du métro du district fédéral de Mexico a signé une lettre d'intention en faveur du Bureau de transport métropolitain (BTM) International pour la construction de la troisième phase du métro de la capitale mexicaine.

À Montréal, le président du BTM International, M. Pierre Des Marais II et à Ot-

tawa, le ministre d'Etat au commerce extérieur, M. Ed Lumley, ont annoncé que la lettre d'intention sera sur une assistance technique. En même temps, la ville de Mexico a accordé à B.G. Covitur, BTM International de Montréal, un contrat d'une valeur de \$1 million pour la fourniture d'équipement.

Ce premier débouché important pour le BTM International constitue en fait l'ouverture d'un vaste marché pour les

entreprises canadiennes dans le domaine du transport urbain. «La valeur des commandes et des services pourrait atteindre \$200 millions au maximum pour les deux prochaines années», a indiqué le ministre d'Etat, M. Ed Lumley, dans un communiqué. «Il s'agit du début de ce que nous espérons être une coopération à long terme entre nos pays respectifs.»

«Les réalisations des ingénieurs, du BTM ont permis aux responsables de la CUM

d'avoir le meilleur métro du monde», a dit Mme M. Pierre Des Marais II, président du conseil d'administration de la CUM. «C'est grâce aux nombreuses techniques qui ont fait leur preuve à Montréal que nous pouvons offrir notre expertise aux grandes villes du monde.»

Le BTM International a été créé l'été dernier par une résolution du conseil de la CUM, dans le but d'exporter l'expertise du BTM, constructeur du métro de

Montréal. La CUM avait obtenu la permission de constituer le BTM International par une loi de l'Assemblée nationale en juin dernier.

Le métro de Mexico, qui exploite un réseau de 47 km de lignes, roule sur pneumatiques comme le métro de Montréal. Les plans d'expansion du métro de Mexico doivent se réaliser en plusieurs phases. L'itinéraire de huit kilomètres en moyenne par année de manière à porter

Les compromis viendront d'Ottawa, croit Lévesque

par Bernard Descôteaux

QUÉBEC — L'initiative d'un compromis dans le dossier constitutionnel apparaît actuellement au gouvernement fédéral qui, devant l'évolution de ce dossier, devrait normalement en venir à or-

son gouvernement», a d'abord affirmé le premier ministre tout en ne fermant pas la porte à des compromis éventuels de la part de son gouvernement.

Ces compromis de la part du gouvernement fédéral, M. Lévesque croit d'ailleurs, ou ils viendront afin de ne pas

arriver. M. Lévesque a souligné que la négociation avec les provinces devrait reprendre là où elle s'est laissée au mois de septembre. Il a ajouté qu'un projet global de compromis n'a été proposé par des provinces à ce moment, projet qui constituerait de consensus sur un certain

faient commencé à se produire pour donner confiance. Un rapatriement d'outils ferait en rien avancer les choses et risquerait de les léger. Il a indiqué hier, relevant toutefois de s'engager plus avant à cet égard tant que la rencontre des premiers ministres provinciaux qui com-

— culture &



L'HOMME PARCIMONIEUX ET FRUGAL

«La marche est le meilleur des exercices», disait-il. Aussi, avait-il décidé, dès sa jeunesse, de ne jamais posséder d'automobile. Longtemps, il se rendit aux Archives à bicyclette, dans le temps où les rues de la ville n'étaient pas congestionnées comme elles le sont aujourd'hui. Jusqu'à la fin, il aima sauter dans l'autobus qui passait presque à la porte et aller payer ses comptes en personne ou visiter ses vieux amis de l'Institut canadien ou de l'Université d'Ottawa. Cela l'amusait de penser qu'avec une «passe» de «l'âge d'or» il pouvait faire autant de trajets qu'il voulait, sans déboursier un sou de plus.

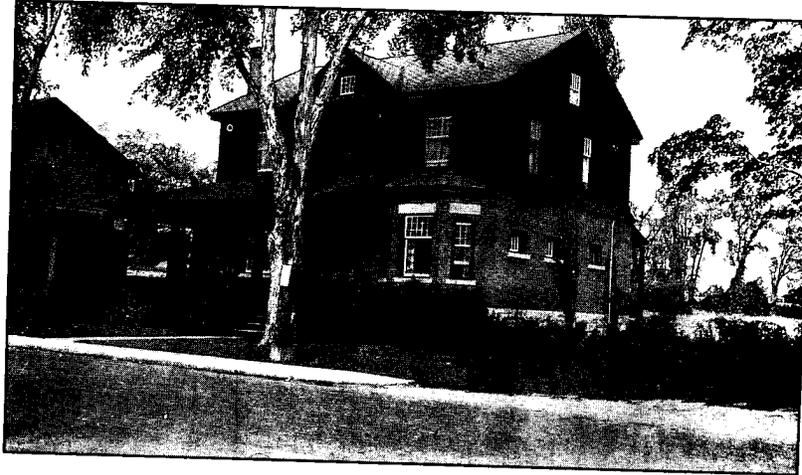
«Jamais il ne posséda de carte de crédit; pour lui, prendre le taxi était un luxe inadmissible, surtout quand on pouvait se rendre au lieu fixé «cum pedibus» sans trop d'inconvénients. À nos objurgations filiales souvent indignées, il répondait catégoriquement avec une pointe d'humeur : «On ne demande pas à un vieillard de quatre-vingt-six ans de changer son mode de vie.» Et peut-être qu'au fond, il avait raison.

«Très frugal, il refusait de manger quoi que ce soit entre les repas. Il prenait toujours un très léger dîner, un bol de céréales ou son repas «de fruits» : quatre ou cinq pommes qu'il adorait peler lui-même, dans un rite que nous connaissions bien, les pelures, qu'il ne mangeait jamais, tombant en légères spirales dans son assiette. Une poignée de raisins secs ou de cacahuètes mêlées de noix d'acajou constituaient son dessert favori.

«Le soir, c'était autre chose. Il fallait de la soupe, beau temps mauvais temps. Son appétit aiguisé enfin, il réclamait un bon repas chaud et *à l'heure*, mais surtout, et c'était devenu un leitmotiv familial un peu cocasse, des patates «fleuries», bien cuites, cédant à la pression de la fourchette.

«De ce régime salubre, il ne démordit jamais. Ses voisins de longue date de la rue Sunnyside — il habita le même quartier pendant plus de cinquante ans — le disaient régulier comme les saisons. Toujours ses journées se partageaient

UNE SAINÉ ACTIVITÉ
CÉRÉBRALE ET PHYSIQUE



131, rue Sunnyside, à Ottawa,
vers 1940
En arrière, les champs Rideau Gardens

entre une saine activité cérébrale et physique. L'hiver, avec ses chutes abondantes de neige, le voyait manier la pelle avec entrain. Les sentiers, l'entrée de garage paraissaient être tracés à l'équerre. Le printemps le voyait se pencher sur son gazon, râtisser ses plates-bandes, arracher un à un, avec une patience infinie, les dents-de-lion, elles aussi toujours fidèles au rendez-vous. Il ne s'arrêtait que lorsque la dernière mauvaise herbe avait disparu; alors rien ne lui plaisait autant que de voir les passants, et parfois de parfaits étrangers, s'arrêter pour admirer son œuvre et lui offrir les félicitations de rigueur.

«L'été, son sport favori était la natation. Pas pour lui le sport de spectateur assis sur les gradins ou devant le petit écran de la télévision. Là-dessus, une seule exception. Le base-ball savait l'enthousiasmer, surtout lorsqu'il s'agissait de ses chers Expos. «Le base-ball, un jeu si propre, disait-

«LA SAGESSE CLASSIQUE»

il, si éloigné des échauffourées endiablées du football américain.»

«Au fond, je vois dans ce trait son penchant inné pour la sagesse classique, l'ordre, la mesure, mais aussi son instinct compétitif pour l'excellence. Il fallait que les Expos GAGNENT; s'il leur arrivait de perdre trop de fois de suite, la partie perdait tout intérêt et mon père, dégoûté, fermait d'un coup sec le téléviseur pour se livrer, sans arrière-pensée, à la grande passion de sa vie : la lecture. «Comment, me disait-il, peut-on envisager la retraite si on n'a pas pris dès sa jeunesse, le pli de la lecture quotidienne?»

«Cet homme, et cela sans l'ombre d'une exagération, n'a jamais connu un moment d'oisiveté ou d'ennui. Il se plaignait que les journées passaient toujours trop vite. Et les semaines, donc! «Déjà rendu au vendredi!» soupirait-il. La retraite avait été pour lui une merveilleuse sinécure, le délivrant du terrible quotidien de sa vie de fonctionnaire, lui permettant de s'adonner entièrement à ses travaux de prédilection. Octogénaire avancé, il donnait encore des conférences, compulsait ses dossiers, acceptait des entrevues à la radio ou à la télévision, annotait tout ce qu'il lisait comme s'il devait vivre cent ans.

«Mais ce n'était pas un «veilleux». À neuf heures, il fallait faire silence. Le pater allait faire les cent pas dehors sur la longue galerie de bois tout en égrenant son chapelet quotidien; puis il rentrait faire un brin de lecture dans son fauteuil favori, la lecture étant d'après lui le meilleur antidote contre l'insomnie. À neuf heures vingt, il nous tirait sa révérence et à dix heures moins dix, il était couché, la radio jouant une musiquette en sourdine à son oreille. «Pour concilier le sommeil en dix minutes, rien de meilleur», disait-il.

«Car ceux qui l'ont connu savaient que c'était l'unique faille dans la cuirasse; l'insomnie qui le réveillait aux petites heures du matin et qui, à la suite d'une nuit blanche, le rendait morose, les traits livides, la voix coupée, pour toute la journée suivante.

«UNE CERTAINE NAÏVETÉ»

«Pas question pour lui de prendre des pilules! Seulement vers les dernières années se laissa-t-il convaincre enfin par son fils médecin. Mais il fallait que ce soit «les bonnes pilules prescrites par Gilles» pour qu'elles soient salutaires et le mettent à l'abri de toute sournoise accoutumance.

«Là-dessus, on peut ouvrir une parenthèse sur une certaine naïveté qui le rendait tellement attachant et qui tempérait son intransigeance naturelle. Il ne pouvait croire à la duplicité de ceux qui le croisaient et leur livrait volontiers le fond de sa pensée avec une sincérité désarmante.

«Grand causeur, aussi puissant dans l'analyse que la synthèse, il s'enflammait facilement, monopolisait la conversation au point de ne priser aucune interruption avant d'avoir fait le point sur son argument. Et il fallait l'écouter avec les yeux autant qu'avec les oreilles. Le moindre écart chez l'auditeur lui semblait une impardonnable incivilité.

«Professeur, il le demeura jusqu'au bout. Sa belle voix, résonante et grave, s'amenuisa vers la fin et devint, peut-être à cause du cancer qui lui comprimait le thorax, quelque peu chevrotante.

«Malgré tout, il se rendait disponible à toutes sortes d'auditoires, enfants d'âge scolaire, moniales l'écoutant derrière leurs grilles, groupes de dames auxiliaires, sans oublier ses chers familiers des causeries du dimanche après-midi à l'Institut canadien. Ces sorties étaient pour lui une fontaine de Jouvence, une panacée qui réconfortèrent ses dernières années.

«Et je crois que cet équilibre foncier, cette probité sans la moindre défaillance fut le secret de son charme, de ce mystérieux rayonnement qui se manifesta tout au long de sa vie et qui éclata surtout lors de ses imposantes funérailles; un homme fidèle à ses croyances de jeunesse, fidèle à ses traditions ancestrales, entièrement donné à sa famille immédiate comme à la grande famille canadienne-française où il

UN HOMME FIDÈLE À SON IDÉAL

avait plongé ses racines; un homme voué à un idéal apparemment inaccessible, exigeant toutes les ressources de son cerveau et de son cœur, et qui, vers la fin de sa vie, loin de s'éteindre, brilla de ses plus beaux feux.»

Colette Marion
le 3 avril 1984

LES LETTRES DE SÉRAPHIN MARION

Du très grand nombre de lettres de Séraphin Marion conservées au Centre de recherche en civilisation canadienne-française, nous excluons les lettres personnelles, très nombreuses, qui restent la propriété de la famille.

La collection du CRCCF comprend de rares lettres à des tantes ou à des cousins, comme le père Edmond Robillard, o.p., secrétaire perpétuel de l'Académie canadienne-française. On y trouve aussi, par paquets, des accusés de réception, des regrets, des sympathies, des félicitations, des recommandations, des remerciements, des condoléances, etc.

Les destinataires de la grande majorité de ces écrits occupent des postes importants, soit par leur position sociale ou politique, soit dans la hiérarchie religieuse, soit au royaume des Lettres, des Arts et de l'Histoire. L. Saint-Laurent, alors ministre de la Justice, P.-E. Trudeau, les délégués apostoliques, Mgr Plourde, archevêque d'Ottawa, les recteurs des universités canadiennes, l'abbé Maheux, Louvigny de Montigny, le père M.-A. Lamarche, o.p., Arthur Godbout, historien, sœur Jeanne Lortie, s.c.o., le père E. Legault, avec lequel il donna des émissions radiophoniques en 1978-1979... tels sont quelques-uns de ses correspondants.

Mais la grande foule des destinataires se compose de directeurs de sociétés, d'organiseurs de congrès de toutes sortes. Séraphin Marion participe, peut-on dire, à toutes et à tous. Quelle activité! Quel amour dans la préparation minutieuse de chaque réunion!

Parmi les sociétés, la préférée des préférées est la **Société royale du Canada (SRC)**. Le tiers des lettres parle d'elle, des élections, des fonds à recueillir pour les boursiers, car Marion n'a jamais refusé de recommander des candidats solides. Il insiste pour que la SRC, connue dans l'Ouest, perce des avenues dans l'Est du Canada.

Sur les centaines de lettres, une seule tranche sur toutes les autres par son ton familial, amusant, à l'opposé du sérieux ordinaire de notre auteur. Elle s'adresse à l'honorable J.-A.-Sym Plouffe, C.R., et à son épouse. En voici un extrait :

LA BONHOMIE DE SÉRAPHIN MARION

Ottawa, le 24 septembre 1936

Vous me permettez une dernière observation. Vous deux allez bientôt élire domicile à North Bay, à deux pas de la maison des fameuses jumelles *. Et voici que je me surprends à nourrir encore quelque inquiétude sur votre compte : ce vieux Sym que je connais si bien a toujours eu à cœur d'être le coq du village; il a toujours voulu être le premier ou rien, non seulement dans son domaine — ce qui serait encore admissible — mais dans tous les domaines. Si tout à coup il lui prenait fantaisie d'éclipser le Papa Dionne!... Je n'en serais nullement surpris, car depuis le temps où il dansait au Racquet Court d'Ottawa — à l'insu de Jim Fallon — il y a tellement d'idées saugrenues qui se sont logées dans son cerveau toujours en ébullition! Je me console à la pensée que vous, chère madame, qui avez toujours été son ange tutélaire, vous saurez bien le ramener à la raison et lui rappeler s'il le faut, dans la bonne comme dans la mauvaise saison, qu'il est — est-ce Dieu possible? — honorable, oui honorable, s'il vous plaît, et qu'il faut agir en conséquence.

Bonjour, chers Vous tous, et encore une fois, félicitations, joies, bonheur... bonheur voilé comme tous les bonheurs d'ici-bas, par une ombre de mélancolie, par un soupçon de tristesse lancinante : toi Sym, un honorable? Ah! mon pauvre cher vieux; il n'y a pas d'erreur : nous vieillissons!

Mais l'air est pur; la route est large!...

Alors, en avant, nos gens! Et n'oubliez pas que mes meilleurs vœux vous accompagnent tous avec l'assurance de ma toujours vive et indéfectible amitié.

Séraphin Marion

* Il s'agit des cinq jumelles Dionne, quintuplées, auxquelles madame Ovila Dionne donna naissance, le 28 mai 1934, à quelques kilomètres du petit village de Callander, en Ontario. Les grandes chaînes de journaux canadiens et américains, ainsi que les grandes revues photographiques commentèrent largement cet événement.

L'OBJET DES LETTRES :
LE FAIT FRANÇAIS ET RELIGIEUX

L'objet de toutes les autres lettres?

Toujours le fait français, non seulement dans le Québec, mais dans toutes les provinces, en particulier dans «son» Ontario. Il pouvait affirmer le 18 juin 1982 à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal : «J'ai été, pendant de longues années, un guetteur actif aux créneaux de la petite patrie franco-ontarienne.»

Il ne néglige jamais le point de vue religieux. Ainsi, dans une lettre au père Léo Deschatelets, o.m.i., il reproche au père Dugré, s.j., de négliger la question religieuse dans son étude sur *Bonheur d'occasion* (15 décembre 1945). Fidèle aux lois de l'Église, on le voit demander par deux fois à la délégation apostolique l'autorisation de lire les livres à l'Index, lui qui, dès 1920, s'abonnait régulièrement à *L'Action française*. Même si, dans sa bibliothèque, se trouve un ouvrage que lui avait donné son fils Claude sur Mgr Lefebvre, l'évêque dissident, il n'aime pas les dissensions entre les membres de la droite franco-catholique.

Quant à ses critiques littéraires, surtout avec ses fidèles Américains, comment ne pas reconnaître leur valeur, lui qui lit les auteurs «la plume à la main»? Marion sait féliciter et encourager des confrères. Il admire, par exemple, le travail de mademoiselle Tremaine sur la littérature canadienne-française de la fin du dix-huitième siècle; il aime beaucoup la poésie de Jeannine Bélanger, sa secrétaire aux Archives pendant de longues années, et dont il admirait la culture et le dévouement.

S'il s'agit de considérations historiques, il ne craint pas de croiser le fer même avec des amis de vieille date, comme Arthur Godbout (lettre du 15 novembre 1972) ou comme A.R.M. Lower, de Winnipeg, à qui il écrit : «Pour une fois, vous déraisonnez complètement» (18 avril 1944).

Posé dans tout ce qu'il entreprend, Marion a étudié le genre épistolaire, surtout la finale des lettres qu'il mesure à la dignité de son correspondant. Le style va du simple :

SA FRANCHISE DANS SES LETTRES

«Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués», au solennel :

«J'ai l'honneur de me dire
avec le plus profond respect,
de Votre Excellence,
le très humble et très dévoué serviteur»

Sa pensée, aussi ferme et aussi droite que son écriture, brille par une franchise qui ignore les demi-teintes. Rarement trouvez-vous des pointes de finesse comme on en remarque dans ses lettres à Jean Bruchési, sous-secrétaire de la Province de Québec, mais de la délicatesse très souvent, surtout à l'égard des personnes éprouvées.

Ce n'est pas un écrivain mièvre. Quand on attaque ses écrits, il se justifie sans blesser. Ainsi, lorsque *L'Action Nationale*, sous la plume d'un inconnu, ose dire que les ouvrages de Marion, comme la *Revue de l'Université d'Ottawa*, «renfermaient une somme incommensurable d'ennui», il proteste dignement auprès de Laurendeau (lettre du 5 mai 1941). Ainsi, lorsque le premier volume des *Lettres canadiennes d'autrefois* est tourné en dérision dans *The University of Toronto Quarterly* et que ladite revue lui demande d'envoyer gratuitement le second volume, Marion, blessé, répond par la négative (12 juin 1941).

Une impératrice de Russie mettait dans «la classe des rampants» les écrivains qui postulaient des faveurs personnelles. Marion n'appartient pas à cette confrérie. Il écrit au docteur Paul de Bellefeuille, d'Ottawa : «Je n'ai jamais pratiqué la politique de tendre la main» (lettre du 5 novembre 1978). Par contre, il peut recommander des amis comme Gérard Lévesque qui a tant travaillé pour la cause franco-ontarienne.

SA FRANCHISE DANS SES LETTRES

Enfin un côté réaliste ne déplaît pas chez lui.

Le 5 août 1947, il déclare à W. Beaulieu, directeur du *Travailleur*, qu'il ne peut offrir sa plume à titre gracieux. Le 27 janvier 1982, il insiste auprès de madame T. Philippe pour qu'une chambre lui soit réservée au Château Laurier : «Je pourrai, lisons-nous, y déposer mon paletot et savourer votre café et vos petits gâteaux». Chaque année, il commande à Lévis quatre gallons de sirop d'érable. À la veille de se rendre à un congrès à L'Épiphanie, il écrit au chanoine Georges Robitaille, curé : «Auriez-vous l'obligeance de me réserver une grande et belle chambre du meilleur hôtel de L'Épiphanie» (lettre du 18 février 1946).

La lecture des lettres de Séraphin Marion complète «l'homme Marion» décrit par sa fille Colette. Il apparaît simple, extraordinairement actif, droit, passionné pour la cause française, à la grandeur du Canada tout entier.

CHAPITRE V

LE QUÉBEC DANS LE PACTE FÉDÉRATIF ÉQUIVOQUE

1960 - 1968

Les grands sujets abordés de 1960 à 1967, particulièrement **L'Acte de Québec** (1774), la **Confédération** (1867), le mouvement indépendantiste du Québec, viennent se jeter sur son article principal, son chef-d'œuvre : ***La Domination canadienne-française, obsession du Canada anglais*** (1967)

NOUS avons souvent cité *Le Travailleur* dans les premiers chapitres de cet ouvrage. Si, de 1942 (année du premier article de Séraphin Marion dans ce journal) à 1960, la critique littéraire l'emporte sur l'actualité (cent vingt-cinq articles littéraires sur cent cinquante)*, par contre, à partir de 1960 et jusqu'en 1972 (quand il cesse d'écrire dans *Le Travailleur*), l'attention de Marion est surtout

* Il eût été facile pour Séraphin Marion de réunir en plusieurs volumes la plupart des articles littéraires parus dans *Le Travailleur*, procédé utilisé par lui avec succès en 1931 (*En feuilletant nos écrivains*) et en 1933 (*Sur les Pas de nos littérateurs*).

SÉRAPHIN MARION PRÔNE L'INDÉPENDANCE DU QUÉBEC

captée par la *Révolution tranquille* et les mouvements indépendantistes (on compte plus de cent vingt articles d'actualité sur deux cents environ).

Nous donnons tout de suite un aperçu de *quelques* interventions de Marion en faveur de l'indépendance du Québec, échelonnées dans *Le Travailleur*, de 1960 à 1968.

Déjà, dans *Le Travailleur* du 31 mars 1960 (vol. XXX, n° 13), il prête une oreille intéressée aux appels de l'indépendance, dans un article intitulé «Le Québec, État indépendant?»*

Le 5 octobre et le 12 octobre 1961, dans «Le Séparatisme québécois et Bourassa» (vol. XXXI, n° 40 et 41), il étudie la pensée d'Henri Bourassa, illustre tribun anti-impérialiste, mais non séparatiste. À l'opposé, il approuve pleinement Raymond Barbeau, répondant violemment à Bourassa dans *J'ai choisi l'indépendance* (1961) (*Le Travailleur*, 9 novembre 1961, vol. XXXI, n° 45).

Se méfiant du *Mouvement laïc de langue française* (*Le Travailleur*, 23 novembre 1961, vol. XXXI, n° 47, et 4 janvier 1962, vol. XXXII, n°1), Marion n'en continue pas moins d'ouvrir les bras au séparatisme, en appuyant hautement le livre de Marcel Chaput, *Pourquoi je suis séparatiste* (1961), dans *Le Travailleur* du 28 décembre 1961, vol. XXXI, n° 52). Marion se demande pourquoi Gérard Filion, rédacteur en chef du *Devoir*, se montre un séparatiste inquiet et timide (*Le Travailleur*, 11 janvier 1962, vol. XXXII, n°2). Le 18 janvier de la même année, il trouve curieux que l'ONU, dans la liste des pays qui utilisent uniquement ou partiellement le français (trente-six sur cent trois) ne mentionne pas le Canada (*Le Travailleur*, vol XXXII, n°3).

* Quatre ans auparavant, Séraphin Marion approuvait le plan d'André Dagenais, dans *Dieu et chrétienté* (1955), de fonder un État catholique et français qui s'appellerait *Laurentie*, uni aux États-Unis (*Le Travailleur*, 8 mars 1956, vol. XXVI, n° 10).

SÉRAPHIN MARION PRÔNE L'INDÉPENDANCE DU QUÉBEC

Deux mois plus tard, il applaudit au livre de Robert Rumilly, *Le Problème national des Canadiens français* (1961) où on lit : « Notre ennemi — ennemi numéro un — c'est Ottawa! » Cependant, Marion trouve boîteuse la solution proposée par Rumilly : « L'indépendance dans une communauté canadienne » (*Le Travailleur*, 15 mars 1962, vol. XXXII, n° 11). Un mois après, il constate que le séparatisme gagne beaucoup de terrain (*Le Travailleur*, 19 avril 1962, vol. XXXII, n° 16) et que les tenants de l'indépendance ont servi le Québec, puisque tous les partis fédéraux font des « mamours » au Québec (*Le Travailleur*, 27 décembre 1962, vol. XXXII, n° 52).

Tout en se moquant du défaitisme de Pierre Vallières dans *Cité libre* (*Le Travailleur*, 19 juillet 1962, vol. XXXII, n° 2), il se réjouit de remarquer que le mouvement indépendantiste a rallié cinquante députés canadiens-français d'allégeance politique différente : conservateurs, libéraux, créditistes, contre la toute-puissance de Donald Gordon, président des Chemins de fer du Canada, qui ne comptait aucun Canadien français parmi ses employés supérieurs (*Le Travailleur*, 27 décembre 1962, vol. XXXII, numéro 52).

Quand parut *Le Scandale des écoles séparées en Ontario* (1962) de Joseph Costisella, ouvrage qui dénonce le racisme à Ottawa, Marion s'étonna du silence du *Devoir* qui ne parla de ce livre que bien plus tard, « avec des paragraphes mi-figue mi-raisin » de Claude Ryan (*Le Travailleur*, 22 novembre 1962, vol. XXXII, n° 47 et 6 décembre 1962, vol. XXXII, n° 49).

Dans la même veine que Costisella, Marion lance deux articles vengeurs contre l'*Ottawa Public School Board* qui refuse la position de l'épiscopat ontarien en faveur des catholiques (*Le Travailleur*, 24 janvier 1963, vol. XXXIII, n° 4, et 14 février 1963, vol. XXXIII, n° 7).

Moqueur comme il l'est facilement, Marion tourne en ridicule l'affiche du centre ontarien *Upper Canada Village* qui indique les six cultures canadiennes : « écossaise, allemande... indienne, anglaise, irlandaise... et noire » La culture française?

SÉRAPHIN MARION PRÔNE L'INDÉPENDANCE DU QUÉBEC

Connais pas! (*Le Travailleur*, 8 août 1963, vol. XXXIII, n° 32) Il en veut également à l'unilinguisme de la mairesse d'Ottawa Charlotte Whitton (*Le Travailleur*, 19 mai 1964, vol. XXXIV, n° 2).

Le 19 août 1965, il écrit un article retentissant intitulé «L'indépendance du Québec» (*Le Travailleur*, vol. XXXV, n° 32 et 33, article reproduit par *Monde nouveau*, Montréal, la *Revue de l'Institut Pie XI*, vol. XXVI, n° 10, octobre 1965, pages 328 à 330). L'intérêt de cette déclaration ne gît peut-être pas dans la première partie où il prouve, contre les revues anglaises, que le mouvement séparatiste vit toujours puissant, mais dans la deuxième où il approuve monsieur Guy Poisson, p.s.s., directeur de *Monde nouveau*, lorsque le sulpicien affirme qu'il faut bien prendre garde à ne pas identifier la Confédération («vermoulue», selon le mot de Marion) à l'Église catholique, même si l'épiscopat catholique québécois partage, avec les chefs laïcs, la responsabilité de la Confédération.

Les agitations en faveur de l'indépendance du Québec semblent s'apaiser lors de la montée politique de René Lévesque. Séraphin Marion se proclame enchanté et met René Lévesque dans la lignée des Papineau, des Riel, des Bourassa et des Groulx (*Le Travailleur*, 10 février 1966, vol. XXXVI, n° 6, et 17 février 1966, vol. XXXVI, n° 7). De quoi faire bondir de colère Pierre-Elliott Trudeau!

Séraphin Marion n'estime pas beaucoup ce dernier. Déjà, dans *Le Travailleur* des 28 et 29 février 1968, vol. XXXVIII, n° 8 et 9, page 2, il écrit que si Trudeau est élu premier ministre du Canada, les Canadiens français mettront en berne leurs espérances. Le 14 mars suivant, il commente l'expression malheureuse de Trudeau parlant du français «pouilleux» de la plupart des Canadiens français. Par ailleurs, si Trudeau peste contre le nationalisme canadien-français et contre un statut particulier pour la province de Québec, comment pourrait-il obtenir l'approbation de Marion? (*Le Travailleur*, 14 mars 1968, vol. XXXVIII, n° 22 et 23)

LA SOCIÉTÉ DES DIX

Ainsi opinait Séraphin Marion en 1968.*

Alors, *Le Travailleur* aurait pu s'appeler *Le Batailleur...*

Jusqu'à la fin de sa vie, le passé et le présent se disputent la vie de Séraphin Marion, le passé se projetant sur le présent pour l'expliquer. Il lui faut lire beaucoup, écrire beaucoup, et, pour cela, la *Société des Dix* l'attire, surtout que sa chère *Revue dominicaine* cesse de paraître en 1961.

LA SOCIÉTÉ DES DIX

«Officiellement constituée en 1935, *La Société des Dix* germait depuis longtemps dans le cerveau de celui qui, jusqu'à son décès le 16 décembre 1969, en fut l'âme dirigeante et l'infatigable secrétaire : Gérard Malchelosse» (Raymond Douville, SRC, *La Société des Dix après quarante ans. Son histoire — ses membres — son œuvre*, dans *Les Cahiers des Dix*, Québec, 1975, n° 40, page 11). «Le sceau des Dix, conçu par l'historien héraldiste E.-Z. Massicotte et dessiné par son fils Maurice, représente une couronne de

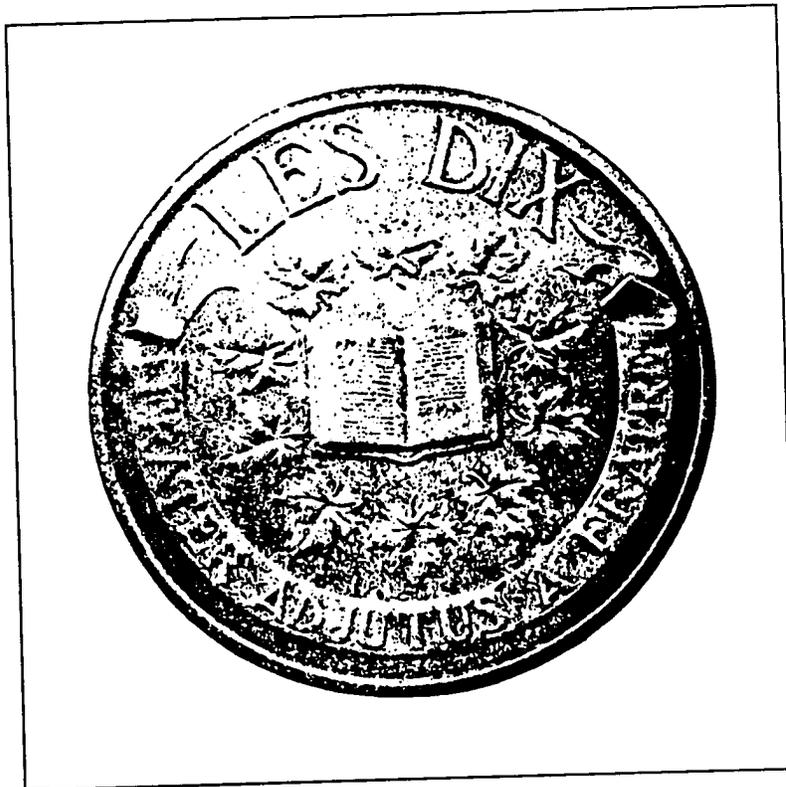
* Son idée demeure la même en 1983. À l'honorable George Stanley, Lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, il écrit : «Je ne crois pas être trop injuste à l'endroit de Pierre Trudeau. En voici la raison :

«Il existe actuellement deux provinces officiellement bilingues : le Nouveau-Brunswick et le Manitoba. Parmi les francophones hors du Québec, ce sont les Franco-Ontariens — et j'en suis un! — qui sont les plus nombreux : en chiffres ronds, un demi-million. Pourquoi Bill Davis refuse-t-il, lui aussi, lui surtout, de rendre l'Ontario officiellement bilingue? Je reproche à Trudeau de ne pas imiter votre province et le Manitoba et de s'entendre avec Davis comme deux larrons en foire.

«Les cours d'immersion sont une excellente initiative... mais qui arrive trop tard» (lettre du 17 avril 1983).

LA SOCIÉTÉ DES DIX

dix feuilles d'érable, entourant un volume ou manuscrit. Ce sont les dix membres de la Société autour de l'histoire symbolisée par ce livre ouvert. Au bas, la devise : *Frater adjutus a fratre* (Sois un frère pour ton frère), citation suggérée par Aegidius Fauteux» (*ibid.*, page 15). Cette traduction ressemble à une suggestion, car le vrai texte scripturaire (*Proverbes*, XVIII, 19) donne, dans la version grecque, le texte suivant : «Un frère aidé par un frère est une ville fortifiée et élevée».



Le sceau de la Société des Dix



**Les membres de la Société des Dix
au Cercle universitaire de Québec, le 3 décembre 1970**
De gauche à droite, André Vachon, Séraphin Maron, Sylvio LeBlond, Luc Lacourcière, Philippe Sylvain,
Jean-Charles Bonenfant, Robert-Lionel Séguin, abbé Armand Yon, Louis-Philippe Audet, Raymond Douville

LA SOCIÉTÉ DES DIX

Voici le nom des membres fondateurs, dans l'ordre de leur adhésion :

Fauteuil n° 1	Gérard Malchelosse
Fauteuil n° 2	Victor Morin
Fauteuil n° 3	Aegidius Fauteux
Fauteuil n° 4	E.-Z. Massicotte
Fauteuil n° 5	Francis-J. Audet
Fauteuil n° 6	Olivier Maurault
Fauteuil n° 7	Pierre-Georges Roy
Fauteuil n° 8	Abbé Albert Tessier
Fauteuil n° 9	Aristide Beaugrand-Champagne
Fauteuil n° 10	Montarville Boucher de la Bruère

L'année suivante, en 1936, paraît le premier numéro de la revue de la *Société des Dix*, intitulée *Les Cahiers des Dix*.

Vingt-cinq ans après, en 1961, les responsables de la revue invitent Séraphin Marion à prononcer une allocution pour souligner cet anniversaire. Dans son propos, Marion se flatte de compter parmi ses « amis intimes » la plupart des membres de la Société des Dix. Il signale « les étroites relations de cordialité, de camaraderie et d'amitié qu'elle a toujours entretenues avec les groupements intellectuels du Canada français » (*Les Cahiers des Dix*, n° 26, Montréal, 1961, page 9)*. Il traite ensuite des dangers qui menacent ceux qui prétendent ressusciter le passé, puisqu'un historien, même très savant, ne saurait « dissimuler complètement sa mentalité, ses tendances, ses tics et quelquefois sa philosophie profonde » (*ibid.*, page 10).

Enfin, il montre les qualités positives des membres, « l'étendue et la sûreté de leur information, leur esprit critique qui

* Désormais, nous désignerons *Les Cahiers des Dix* par l'abréviation CD.

SÉRAPHIN MARION MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES DIX

s'est tenu également éloigné des jugements publicitaires et des paradoxes à sensation, leur façon de scruter les replis secrets des événements, d'éclairer les dessous des faits, d'en démontrer les ressorts et d'en tirer quelquefois des conclusions nouvelles et opportunes, leur refus d'accommoder l'histoire à leurs rêves ou à leurs recettes [...] de rédiger des panégyriques sans nuances ni réserves [...] toutes ces qualités, conclut-il [...] expliquent leur croissance, leur permanence et leur influence sur les esprits cultivés de chez nous» (*ibid.*, page 10).

Les membres de la *Société des Dix* connaissaient depuis longtemps la valeur de Séraphin Marion. Le 28 octobre 1962, ils élirent Séraphin Marion au fauteuil n° 8, comme successeur de Mgr Albert Tessier, l'illustre propagandiste de la Mauricie. Le même jour, Marion recevait la médaille d'argent traditionnelle de la Société.

De 1962 à 1976 inclusivement, notre critique donnera chaque année un article aux *CD*. Puis, après un silence de trois ans, deux articles sortiront de sa plume de 1979 à 1983. Ainsi, les *CD* comptent dix-sept articles de Marion.

Ces longs articles rentrent dans l'esprit des *CD*, c'est-à-dire portent à une vision nouvelle et savante du passé pour illuminer le présent. Mais, en plus de sa collaboration aux *CD*, Séraphin Marion produira deux volumes nouveaux et une dizaine de conférences et d'articles importants : travail considérable pour un écrivain de soixante-six ans.

C'est vers cette même année 1962 que *Les Lettres canadiennes d'autrefois* connurent un vrai succès. Jusque là, confiait-il à Yolande Grisé, «il y avait peu d'acheteurs, en fait, presque pas [...] Aujourd'hui, dans toutes les universités, ceux qui veulent faire des thèses de doctorat sur les lettres canadiennes-françaises d'autrefois sont obligés de lire mes ouvrages» (Yolande Grisé, «En causant avec Séraphin Marion,

LIBÉRALISME CANADIEN D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

gentilhomme et homme de lettres», dans *Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 43).

Deux mots principaux émergeaient de la série des *Lettres canadiennes d'autrefois* : JOURNALISME, AUTREFOIS. On les rencontre encore à plusieurs reprises dans les CD sous la plume de Marion, par exemple «Libéralisme canadien-français d'autrefois et d'aujourd'hui» (1962), «Louis Fréchette et le Canada français d'autrefois» (1972), tous articles basés sur des journaux d'autrefois.

L'esprit et la pensée des *Lettres* se retrouvent parfaitement dans *Libéralisme canadien-français d'autrefois et d'aujourd'hui*, (CD, n° 27, Montréal, 1962, pages 9 à 45), article reproduit dans *Le Travailleur*, du 12 septembre au 12 décembre 1963.

Comme souvent chez Séraphin Marion, le titre ne correspond qu'à peu près au texte. En effet, il s'agit presque uniquement du libéralisme d'autrefois et très, très peu, du libéralisme de Jean Lesage. À celui-ci, Marion demande de fuir l'anticléricalisme «même si, depuis la défaite de l'Union Nationale, il lève la tête, plastronne et prend des allures de matamore» (page 40).

Et du libéralisme d'autrefois, un seul représentant est exhumé, Honoré Beaugrand (1849-1906), mais présenté combien magnifiquement! Texte piquant sur le fondateur de *La Patrie*, d'abord franc-maçon, ensuite maire de Montréal (1885), enfin revenu officiellement à l'Église en février 1894. Marion a basé son travail sur deux journaux : *La Patrie* et *L'Électeur*.

Les conservateurs (les «Ultramontés», disait Beaugrand), appelés les Castors, riposteront dans le journal de Tardivel, *La Vérité*. Comme Tardivel, Marion inclut Honoré Beaugrand dans la catégorie des libéraux qui comporte aussi «des enfants terribles et des esprits forts, des drôles de numéros, des houspilleurs du passé, voire des francs-maçons, des anticléricaux et des mangeurs de curés» (page 9), mais il éprouve pour Beaugrand une secrète admiration, et lui prête «au demeurant, bon cœur et esprit charitable» (page 13).

LA MONARCHIE DANS LE CANADA FRANÇAIS
D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

La Patrie et *L'Électeur* reviennent souvent dans la conférence donnée par Séraphin Marion à l'Institut canadien-français d'Ottawa le premier novembre 1962 et intitulée *La monarchie dans le Canada français d'autrefois et d'aujourd'hui* (collection Colette Marion).

AUTREFOIS

La monarchie, c'est-à-dire le pouvoir royal français ou anglais, obtint la vénération des Canadiens français avant la Conquête et après la Conquête.

L'exécution de Louis XVI (21 janvier 1793) provoqua la stupéfaction des Canadiens français. Cependant, roi pour roi, ils affichèrent leurs sentiments de fidélité à la couronne anglaise. Ces hommages semblèrent mis en sourdine lors de l'Insurrection de 1837, mais resurgirent ensuite vivaces comme auparavant. Grand fervent de la monarchie, le juge Adolphe-Basile Routhier écrit en 1880 l'hymne national, où le Trône (protestant) est uni à l'Autel (catholique). En octobre 1890, la visite au Canada du comte de Paris soulève les foules de Montréal, de Trois-Rivières et surtout de Québec.

Les libéraux du Québec, en particulier Louis Fréchette, Honoré Beaugrand et Raoul Dandurand, qui propageaient l'idéal de la République française, résistèrent comme ils le purent à cette marée monarchique. Mais en vain. Bien plus, une division intestine infirma le mouvement libéral. *L'Électeur*, journal libéral de Québec, dirigé par Victor-Hippolyte Pacaud, se proclama royaliste, tandis que *La Patrie*, journal de Montréal et d'Honoré Beaugrand, continuait la pure campagne républicaine. Wilfrid Laurier mit Beaugrand en place lorsqu'il écrivit à celui-ci, le 9 novembre 1895, la phrase célèbre : « Je ne reconnais pas à *La Patrie* le droit de parler au nom du parti libéral. »

AUJOURD'HUI, LES CANADIENS FRANÇAIS
INDIFFÉRENTS À LA COURONNE ANGLAISE

En fait, constate Marion, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, Londres, plus qu'Ottawa, se montra sympathique aux Canadiens français.

AUJOURD'HUI

La grande majorité des Québécois manifeste envers la monarchie anglaise une parfaite indifférence ou une opposition catégorique. Le conférencier en indique trois causes : tout d'abord, on n'accepte plus l'alliance séculaire d'un Trône protestant et d'un Autel catholique; ensuite, on constate toujours l'influence de l'anglicanisme sur les Corporations; enfin, le Parlement canadien se détache de plus en plus de la Grande-Bretagne.

Seule la deuxième cause nous semble valable. De la première, la plupart des Québécois se préoccupent fort peu; ils aiment une nette séparation entre la religion et la politique. De la troisième, Séraphin Marion connaît la caducité et il sait que, comme le disait Laurier, «quand l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre».

Parlant en 1962, Marion n'a pas encore jaugé la force de la *Révolution tranquille*. Les Québécois veulent à tel point «être maîtres chez eux» que les membres de la famille royale sont portés à éviter le Québec quand ils viennent au Canada.

Précédé partout par sa réputation d'écrivain et de conférencier, Marion se voit nommé, en cette même année 1962, rapporteur de la *Conférence canadienne sur l'éducation*. Aux frais de la Fondation Ford, il publie une brochure de cinquante et une pages, intitulée *Innovations dans l'enseignement de la langue seconde au Canada* (voir *Culture*, vol. XXIV, n° 1, mars 1963, pages 68 et 69). Nous sourions en constatant que «Monsieur Autrefois» sait devenir «Monsieur Aujourd'hui», qui résume toutes les opinions nouvelles émises sous la présidence d'honneur du célèbre Wilder Penfield.

L'ACTE DE QUÉBEC (1774)

Marion revient vite à son élément préféré : les fondements historiques du Canada, dans un article intitulé *L'Acte de Québec, concession magnanime ou intéressée* (CD, n° 28, 1963, pages 147 à 177). Il montre qu'après la *Proclamation de 1763* et le *Régime militaire* qui s'ensuivit, *L'Acte de Québec* (mai 1774), qui établissait le gouvernement législatif sur les bords du Saint-Laurent, ne fut pas un geste magnanime — comme le soutiennent certains historiens anglais et Joseph-Octave Plessis, alors futur évêque de Québec — mais une concession intéressée de la part d'habiles gouverneurs comme Murray et Carleton. Ces deux hommes, très souples, voyaient clair et confondaient les bureaucrates de Londres, collés dans leurs fauteuils, loin de la réalité. Dès 1767, Carleton prédisait la *Révolution américaine* — «approaching storm» — et voulait conquérir l'amitié des Canadiens français qui finiraient par devenir de précieux collaborateurs de l'Angleterre.

Et Marion de conclure par une péroraison très oratoire : «Murray et Carleton, hommes munis d'une belle intelligence et d'un bon flair, soit! Hommes courageux, j'y consens. Hommes qui ont guidé leur empire dans le chemin de ses destinées, je l'admets. Gouverneurs qui ont su conquérir l'affection du haut clergé et des seigneurs canadiens et, à plusieurs reprises, préserver ainsi le Canada de plusieurs périls mortels, je n'en disconviens pas. Mais que la générosité ait été le mobile unique ou principal de leurs actes, je ne puis y croire» (page 177).

Murray et Carleton savaient pertinemment le passé glorieux de la Nouvelle-France. Séraphin Marion le rappelle en ajoutant le nom de quelques grands hommes politiques canadiens-français d'après la Conquête, dans une longue conférence intitulée *Ce que le Canada doit au Canada français* (conférence prononcée à Toronto et à Ottawa les 9 février et 31 mars 1963 devant des instituteurs, des institutrices et des spécialistes en pédagogie — et reproduite dans *Le Travailleur* des 9, 16, 23 mai 1963, des 6, 13, 27 juin 1963 et des 4, 11, 18 et 25 juillet 1963).

LES GRANDS CITOYENS CANADIENS-FRANÇAIS

Marion le prouve par des historiens anglophones, manière d'écrire qu'il emploiera jusqu'à la fin de sa vie. Et malheur aux historiens anglophones qui ne pensent pas comme lui!

La conférence insiste sur l'épopée des jésuites en Nouvelle-France; sur l'immense et fragile empire français qui s'étendait de Terre-Neuve au Golfe du Mexique. Il passe ensuite à la conquête de l'autonomie canadienne grâce à de grands citoyens comme Papineau, Lafontaine, Georges-Étienne Cartier, Riel («Canada, écrit Lower, owes much to a man once execrated, Louis Riel», dans *Canadians in the making*), Laurier, pionnier du Commonwealth britannique.

Malgré la culture canadienne-française et catholique, supérieure à la culture anglo-protestante, il y a encore des gens qui hurlent le cri des Orangistes du 13 mars 1918 : «one flag, one school, one official language from coast to coast», comme le pasteur Ellis, de Hamilton. Ce pasteur, pense le conférencier, «raisonne comme une pantoufle» (*Le Travailleur*, du 11 juillet 1963, page 3) lorsqu'il soutient que les Canadiens français auraient dû apprendre l'anglais il y a trois cents ans!...

Il termine par de beaux paragraphes de poésie en évoquant les clochers français et catholiques qui émergent de la terre canadienne «from coast to coast». C'est le côté mystique de l'âme de Séraphin Marion.

NOS CLOCHES DE NOTRE-DAME

Nos cloches de Notre-Dame

« Nous aussi, nous avons nos Bells of Saint Mary, nos cloches de Notre-Dame, ces cloches venues de France et dont la plus ancienne et la plus vénérable a inspiré à Nérée Beauchemin un petit chef-d'œuvre :

La cloche de Louisbourg

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

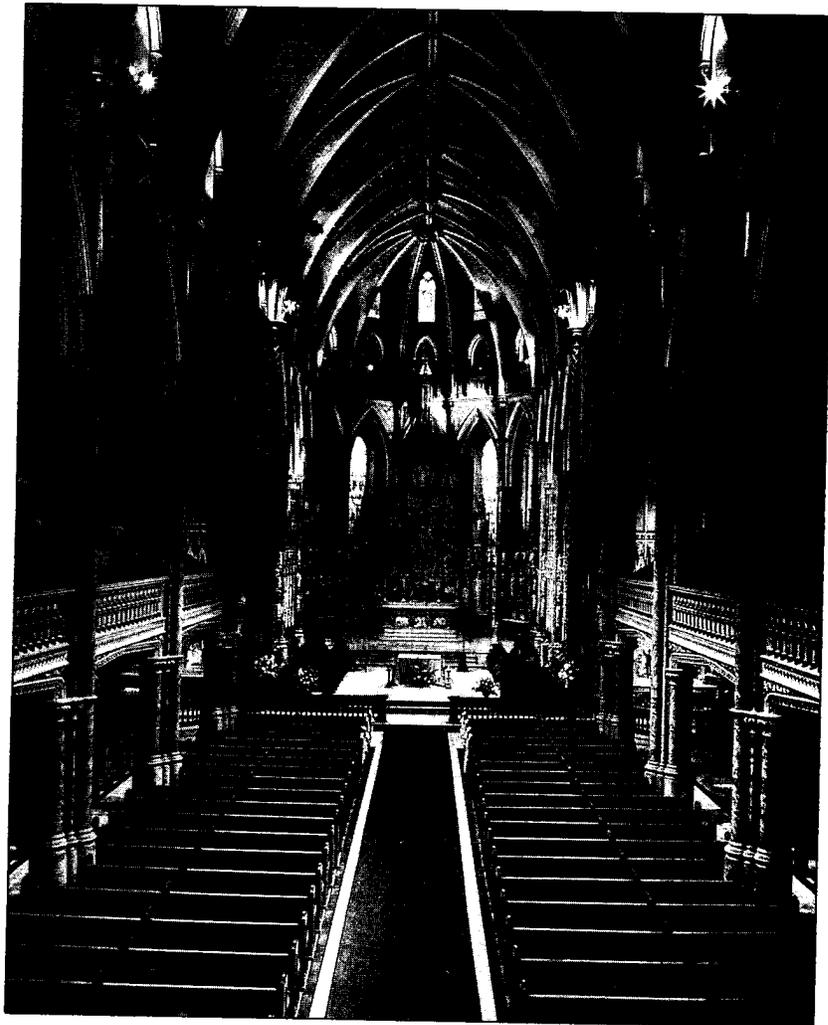
« Nous avons aussi les cloches de la déportation et de la renaissance acadiennes : la cloche de l'église de Grand-Pré et les cloches de la cathédrale de Moncton aux allures de citadelle. Puis, en remontant le Saint-Laurent, ce sont ces chapelets d'églises qui agrémentent les deux rives du fleuve royal et ont provoqué sur les lèvres d'un cousin de France le mot célèbre : ces Canadiens aux cœurs d'or et aux clochers d'argent. Puis, toujours en remontant le fleuve, cet immense chemin qui marche, c'est la pieuse théorie de tant de hauts lieux du Canada français dont les mieux connus sont la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, d'une renommée mondiale, la cathédrale de Québec, pépinière de missionnaires répandus dans toute l'Amérique, Notre-Dame-du-Cap, au sourire qui rappelle celui de la statue de la Vierge à Notre-Dame-de-Paris, et enfin Notre-Dame-de-Montréal qui évoque la première paroisse — la Paroisse — de la future métropole du Canada, de cette fondation mariale d'abord appelée Ville-Marie. Puis, en

LES CLOCHERS DE L'OUEST

remontant l'Outaouais, dans la capitale fédérale, la basilique Notre-Dame-d'Ottawa, vieillotte et vénérable, elle aussi; au moment de l'Angélus, elle engage un dialogue enchanteur avec Notre-Dame-de-Hull, sise en face, de l'autre côté d'une rivière plus large qu'un fleuve de France.

« Cette floraison de clochers et de cloches ne se termine pas à la frontière manitobaine. De toutes ces mystiques sentinelles échelonnées sur l'immensité de l'Ouest canadien, la première que le voyageur, venu de l'Est, aperçoit est la somptueuse cathédrale de Saint-Boniface encore peuplée des grandes ombres d'un Provencher, d'un Taché, d'un Langevin. La cathédrale de Gravelbourg éveille de profonds échos sur les nappes des blés d'or de la Saskatchewan et compose, avec la cathédrale de Saint-Boniface, les deux volets d'un imposant diptyque. Dans l'Alberta du sud comme du centre et du nord et jusque dans la région de la Rivière-à-la-Paix, des cloches françaises se font entendre dans des clochers souvent surmontés du coq gaulois. Et même dans la lointaine et britannique Colombie canadienne, des hauts lieux où souffle l'Esprit sont déjà constitués ou en voie de réalisation, à Maillardville, à Vancouver, à Victoria, sans oublier les territoires du Nord-Ouest, l'austère patrie du grand silence blanc, où des Oblats français et canadiens ont écrit avec leur sang une authentique épopée, sans oublier surtout cette misérable chapelle dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des missionnaires, et sise dans ces inhospitalières régions arctiques, en plein pays esquimau. »

(*Le Travailleur*, 25 juillet 1963)



L'intérieur de la basilique Notre-Dame d'Ottawa

Photographie : Pierre Champoux

RECHERCHES SUR LA CONFÉDÉRATION

Dans les *CD*, Séraphin Marion n'a pas composé d'article spécial sur l'*Insurrection de 1837* (sa pensée sur ladite *Insurrection* se trouve dans *Les Lettres canadiennes d'autrefois* (tome III, pages 46 à 75). Rien non plus sur l'*Union* (1840-1867) qu'il a fini par détester. Par contre, ses nombreuses recherches sur la *Confédération* (1867) le préoccupèrent jusqu'à la fin de sa vie. Et pour cause! Nous vivons actuellement sous le régime de la Confédération et il s'agit de savoir son impact sur le présent. Marion, s'il eût été vivant en 1990, aurait été heureux de lire les lignes suivantes de Nive Voisine : «Spécialistes du passé, les historiens (ces rats de bibliothèque) sont peut-être davantage des témoins de leur temps et, à travers les questions qu'ils posent aux documents et la vision des années révolues qu'ils proposent, ils laissent transparaître les espoirs et les angoisses de leur milieu d'appartenance» (*Archives des Lettres canadiennes, L'essai et la prose d'idées au Québec, «Essai sur l'histoire»*, Montréal, Fides, 1985, page 191).

On nous saura gré d'énumérer tout de suite les principaux articles dans lesquels Séraphin Marion a tourné et retourné sous toutes ses formes ce qu'il appelle «Le pacte fédératif». Nous précisons sa pensée à l'occasion de chaque article.

- 1964 – Le pacte fédératif et les minorités françaises au Canada.
- 1964 – Justice pour les minorités scolaires au Canada.
- 1964 – French Canada in Ontario.
- 1965 – La Nation canadienne-française.
- 1967 – **La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais.**
- 1971 – Les Wasp et les Wang dans le Canada d'autrefois*.
- 1976 – La Survie du Québec francophone est-elle assurée?*

* Ces deux derniers articles sont étudiés au chapitre VI qui commence en 1968.

LES PROVINCES QUI INTERDIRENT LE FRANÇAIS

Le pacte fédératif et les minorités françaises au Canada

Dans l'article «Le pacte fédératif et les minorités françaises au Canada» (*CD*, n° 29, 1964, pages 89 à 113), Séraphin Marion rappelle que «L'article 93 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique [...] stipule que chaque province aura le droit exclusif de légiférer sur l'enseignement». Cet article accorde «un droit d'appel au gouverneur général en son Conseil, au cas où une minorité s'estimerait victime d'une injustice».

En fait, «Au cours de ces quelque cent ans (l'article est écrit en 1964), les Anglo-Canadiens violèrent, sans vergogne aucune, l'esprit du Pacte confédératif» (page 93). Par contre, le Québec traita avec magnanimité la minorité anglo-protestante du Québec.

Voici, avec les dates, les provinces qui interdirent sur leur territoire, en tout ou en partie, l'enseignement du français :

- 1864 La Nouvelle-Écosse.
- 1871 Le Nouveau-Brunswick.
- 1873 L'Île-du-Prince-Édouard.
- 1890 Le Manitoba (et, plus tard, le Keewatin, annexé au Manitoba), sous la pression du conservateur orangiste D'Alton McCarthy, haïssant les Canadiens français.

En 1896 McCarthy rompt en visière avec les conservateurs et s'unit à Wilfrid Laurier, chef de l'opposition libérale à Ottawa. Il s'ensuit une grande bataille électorale; d'un côté, Laurier, McCarthy et les Orangistes; de l'autre, le protestant Tupper et l'épiscopat du Canada français. Laurier est élu.

«En 1896, constate tristement Séraphin Marion, les Canadiens français ont mieux aimé suivre Laurier que leurs évêques. Vaniteux — car la vanité est le péché mignon du

JUSTICE POUR LES MINORITÉS SCOLAIRES AU CANADA

Canada français — ils ont carrément trahi quelques-uns de leurs intérêts les plus sacrés afin de s'octroyer l'honneur — honneur payé beaucoup trop cher — de voir l'un des leurs présider aux destinées du pays» (page 104). Laurier enfourche alors le mot d'ordre : «Provincial Rights».

- 1905 La Saskatchewan et l'Alberta rejettent, à leur tour, le français. Laurier cède devant le ministre Clifford Sifton, «son âme damnée» (*Sur les Pas de Séraphin Marion*, II, page 16).
- 1912 L'étau antifrçais se resserre de plus en plus et étroit l'Ontario par le *Règlement 17*, alliance odieuse de Mgr Michael-Francis Fallon, évêque catholique de London, et des Orangistes; ce *Règlement 17* durera jusqu'en 1927, mais ne sera abrogé qu'en 1944.
- 1934 La Colombie-Britannique entre dans la même lutte anti-française.

Justice pour les minorités scolaires au Canada

Séraphin Marion se porte de nouveau à la défense des minorités françaises dans une conférence donnée à Québec, le 18 avril 1964, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste, et intitulée *Justice pour les minorités scolaires au Canada* (Québec, Société Saint-Jean-Baptiste, 1964, 59 pages). D'autres conférenciers venus d'autres provinces défendirent également leurs minorités, mais la couverture de la brochure porte le seul nom de Séraphin Marion, car son exposé l'emporte en longueur.

Les participants redemandent, sur le plan scolaire, «le même traitement que celui que la Province de Québec accorde, avec magnanimité, à sa minorité anglo-protestante» (page 5). Ce vœu qui, par moments, frise la menace, Marion le répétera souvent et de diverses façons dans tous ses écrits, jusqu'à la fin de sa vie. Il l'accompagne ici d'un argument fort indirect : celui de l'influence du français dans le

TOURNÉE DE CONFÉRENCES D'UN MOIS
DE WINNIPEG À VICTORIA

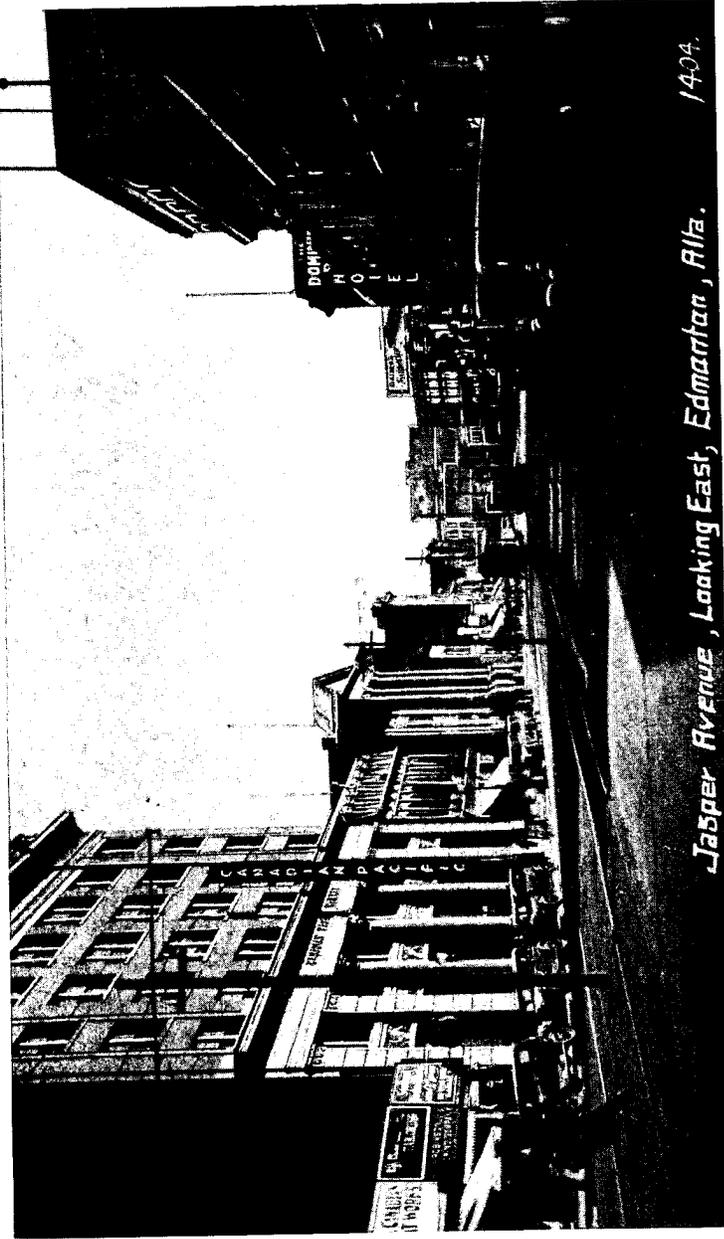
monde — et d'un autre plus direct dans le témoignage d'Anglo-Canadiens comme John Rose, C.C. Colby, Duncan McArthur, George M. Weir et Réginald Coupland. Il défend un principe qu'il redira plusieurs fois, mais qui nous paraît discutable : «Le ciment qui tient unies toutes les pierres de l'édifice national, c'est non pas une unité, souvent factice et artificielle, de langue ou de foi — et encore moins un unique moule scolaire — mais plutôt un sentiment de justice et d'équité dont s'inspirent tous les citoyens à l'endroit de leurs frères, de ceux surtout qui sont membres d'une minorité*» (page 19).

Emballés par cette mini-confédération française, les membres du Conseil de la Vie française en Amérique demandent à Séraphin Marion d'organiser, à leurs frais et en leur nom, une tournée de conférences d'un mois, de Winnipeg à Victoria. Le but de cette expédition? Encourager les Canadiens français et expliquer à tous — Français et Anglais — le mouvement séparatiste québécois. Marion accepte et part avec son épouse dans l'Ouest, d'où il reviendra à la fin d'octobre 1964.

L'odyssée terminée, il la racontera longuement dans six numéros du *Travailleur* (7 janvier 1965; 14 janvier 1965, vol. XXXV, n° 2; 21 janvier 1965; 28 janvier 1965; 4 février 1965; 11 février 1965), sous le titre *Impressions d'une tournée de conférences*.

Marion s'étonne de constater un mouvement séparatiste en Colombie du nord; il explique à ses auditoires que les Anglais qui ont abandonné les États-Unis pour rester fidèles à l'Angleterre ressemblent, eux aussi, aux séparatistes; il avoue ingénument : «Je suis indépendant politiquement et financièrement parlant. Ni séparatiste, ni créditiste, ni libéral, ni conservateur, je fais... cavalier seul» (*Le Travailleur*, 21 janvier 1965). Marion ne nous abuse-t-il pas en affirmant qu'il ne sympathise pas, au fond du cœur, avec les séparatistes? Il félicite les séparatistes et les créditistes d'avoir réveillé le Canada anglais

* Déjà dit mot à mot dans *Le Travailleur* du 18 juillet 1963, page 4.



Jasper Avenue, Looking East, Edmonton, Alta. 1930.

Avenue Jasper, Edmonton (Alberta), vers 1930

Carte postale. Collection Séraphin Marion, cote Ph152-E-7
CRCCF, Université d'Ottawa

FRENCH CANADA IN ONTARIO

et souligné l'identité du Canada français; il comprend les réactions étonnées des Canadiens français de l'Ouest devant la Révolution tranquille; il loue les quatre postes de radio française de l'Ouest et les quatre solides Associations d'éducation du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie-Britannique.

French Canada in Ontario

Par ricochet, il parlera du séparatisme dans une fort longue conférence *en anglais* sur l'Ontario, en novembre 1964 (et non en septembre comme quelques-uns l'ont soutenu) à Syracuse, au Maria Regina College et à Le Moyne College, sous le titre de *French Canada in Ontario* (collection Colette Marion).

Se disant, grâce à l'appui de Roger Séguin, président de l'ACFÉO, le porte-parole de six cent cinquante mille Franco-Ontariens, Marion remarque d'abord que les Anglo-Québécois et les Franco-Ontariens arrivent à peu près au même nombre. Il pose ensuite la question : « Pourquoi les Franco-Ontariens ne jouissent-ils pas des mêmes droits, aux niveaux primaire, secondaire et universitaire, que les Anglo-protestants du Québec? » Et d'insister fortement sur la thèse selon laquelle **« l'égalité de traitement entre les minorités catholique et protestante du pays constitue l'essence même de la Confédération »**. Soutenir que les écoles séparées de l'Ontario naquirent des décisions épiscopales catholiques vient d'un mythe propagé par les Orangistes. Seules, en effet, les exigences des protestants du Québec permirent aux catholiques franco-ontariens d'ouvrir leurs propres écoles*.

* Québécois par ses ancêtres, Franco-Ontarien de naissance, Séraphin Marion restera toujours un Franco-Ontarien de cœur. Parmi ses écrits sur les Franco-Ontariens, on retiendra, outre *French Canada in Ontario* (1964); *Le pacte fédératif et les Catholiques de l'Ontario* (1965); *Discours le 2 avril 1967 à Welland*, à l'occasion de la bénédiction et de l'ouverture officielle de
(suite page 172)

LES DROITS DES MINORITÉS

Marion note avec plaisir que John Robarts, premier ministre de l'Ontario, a établi, en 1963, l'*Ontario Foundation Tax Plan*, qui redonne les taxes publiques aux écoles primaires séparées. Reste à prendre le même engagement pour les écoles de niveaux supérieurs. Il redit que l'homogénéité de langue ou de religion ne garantit ni la paix ni l'unité politique. Affirmation discutable, nous l'avons vu. Le processus d'étouffement culturel par les Anglo-Canadiens n'est-il pas la cause première du séparatisme québécois?

Ces mêmes annotations historiques, Marion les amplifie dans

Le pacte fédératif et les catholiques de l'Ontario
(CD, n° 30, Montréal, 1965, pages 69 à 101)

Cet article abonde en notes toujours très intéressantes d'un brillant causeur. Nous apprenons qu'avant la *Confédération*, Canadiens anglais et Canadiens français admettaient l'égalité des droits des minorités. Pour le prouver, il cite les noms suivants : Alexander Tilloch Galt, chef politique des protestants du Québec; Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto; John A. Macdonald; Felton contre George Brown, adversaire fougueux des écoles séparées; les évêques du Québec; Stanley B. Ryerson contre George Brown; D'Arcy McGee, un des Pères de la *Confédération*.

Suite de la note de la page 171 :

l'école secondaire Sacré-Cœur; *L'Avenir des Franco-Ontariens* (1974); *Anecdotes franco-ontariennes du bon vieux temps*, allocution à l'Institut canadien d'Ottawa, émission radiophonique enregistrée à Toronto (1977); *Heur et malheur des Franco-Ontariens*, conférence prononcée à Ottawa, le 25 février 1979, à Sudbury le 29 mars 1979 et à l'Université d'Ottawa le 7 mars 1979. «À la suite d'un demi-siècle de recherches sur la question scolaire en Ontario, (je suis) ferré» (Lettre à J.C. Bonenfant, le 9 décembre 1970).

Jusqu'à la fin de sa vie, Séraphin Marion affirmera ouvertement son allégeance franco-ontarienne.



Les Pères de la Confédération à la Conférence de Québec (1864)
Archives publiques du Canada, C-2149

LES PÈRES DE LA CONFÉDÉRATION

Adams G. Archibald	Nouvelle-Écosse
Thomas D'Arcy McGee	Canada*
Hewitt Barnard	Canada
George Brown	Canada
Alexander Campbell	Canada
F.B.T. Carter	Terre-Neuve **
Georges-Étienne Cartier	Canada
E.B. Chandler	Nouveau-Brunswick
J.C. Chapais	Canada
J. Cockburn	Canada
Georges Coles	Île du Prince-Édouard
R.B. Dickie	Nouvelle-Écosse
Alexander T. Galt	Canada
Charles Fisher	Nouveau-Brunswick
John H. Gray, col.	Île du Prince-Édouard
J.H. Gray	Nouveau-Brunswick
Thomas H. Havilland	Île du Prince-Édouard
W.A. Henry	Nouvelle-Écosse
J.M. Johnson	Nouveau-Brunswick
Hector Langevin	Canada
A.A. MacDonald	Île du Prince-Édouard
John A. MacDonald	Canada
J. McCully	Nouvelle-Écosse
William McDougall	Canada
Peter Mitchell	Nouveau-Brunswick
Oliver Mowatt	Canada
E. Palmer	Île du Prince-Édouard
W.H. Pope	Île du Prince-Édouard
Ambrose Shea	Terre-Neuve
W.H. Steeves	Nouveau-Brunswick
Étienne-Pascal Taché	Canada
Samuel L. Tilley	Nouveau-Brunswick
Charles Tupper	Nouvelle-Écosse
Edward Whalen	Île du Prince-Édouard

* Au Haut-Canada correspondait l'Ontario, au Bas-Canada le Québec.
 ** Terre-Neuve fait partie du Canada en 1949.

Y A-T-IL EU PACTE ENTRE DEUX NATIONS?
NATURE DE LA NATION CANADIENNE-FRANÇAISE

Marion se demande alors — comme dans l'article précédent — si cette exigence réciproque ne constitue pas «l'authentique essence du pacte fédératif?» (page 84).

Mais pouvons-nous parler de *pacte* * ?

Non, disent certains juristes comme Donald Creighton, puisque les chefs anglais et français ne pouvaient traiter d'égal à égal avec Londres. **Oui**, soutiennent beaucoup d'autres, puisque, en pratique, les chefs des deux peuples, d'un accord préalable, soumirent cette convention à Londres qui l'approuva sous la forme de l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique.

Oui, a toujours affirmé le nationalisme canadien-français depuis 1867 (On peut également consulter Denis Monière, *Les fondements idéologiques de la production intellectuelle québécoise (1867-1945)* dans le tome VI des *Archives des Lettres canadiennes*, pages 29 à 41).

Or, les préliminaires de la *Confédération*, la *Confédération* elle-même, semblent se dresser devant les injustices infligées aux Franco-Ontariens. Ceux-ci n'obtiennent pas leur part des impôts scolaires versés par les *Corporations*, c'est-à-dire les compagnies, les sociétés constituées, les sociétés neutres, les sociétés de la Couronne, les municipalités, les gouvernements fédéral et provincial. Il faut alors conclure à une flétrissure, «un vol légalisé» (page 91).

La nation canadienne-française

En terminant, Marion revient pour la troisième fois sur le fameux ciment de l'unité qui n'est ni la langue, ni la religion, ni l'école, mais l'équité. Et, dans *La nation canadienne-française* (CD, N° 31, 1966, pages 137 à 161), il commente cette expression.

* Dans *Le Travailleur* du 8 mars 1956, Séraphin Marion louait le livre *La Constitution canadienne* de Noël Dorion (Éditions Bellarmin, Montréal, 1955) démontrant que la constitution canadienne était d'abord un *pacte*.

«TWO NATIONS»?

Là encore, Marion apparaît plus agréable causeur que philosophe. Il ne donne en effet aucune définition du mot «nation». Une nation se fonde-t-elle sur le libre consentement des hommes et des femmes, comme le veut Jean-Jacques Rousseau dans *Du Contrat social* (1762)? Ou sur le passé, la langue commune, la race, comme l'entendent les philosophes allemands? Selon cette dernière interprétation, deux nations diviserait le Canada : la nation anglaise et la nation française, façon de voir qui ne déplairait pas à Lord Durham. Pour Lord Durham, écrit A.R.M. Lower en 1953, dans *Colony to Nation* (page 146), deux nations se faisaient la guerre au sein d'un seul État.

Dans l'article, Séraphin Marion promène son lecteur de 1840 à 1945. Il montre comment les deux nations ont cohabité cahin-caha pendant un siècle; il insiste sur les deux guerres mondiales auxquelles participèrent Canadiens anglais et Canadiens français; il rappelle à juste titre que «l'enrôlement de tous les Canadiens, de 1914 à 1918, fut en raison inverse de leur enracinement dans le pays» (page 155).

Ces paragraphes, difficilement composés, Marion les résume ainsi : «En somme, depuis 1760, la hantise d'une nation canadienne-française a poursuivi la plupart des chefs militaires, politiques et religieux du Canada anglais. Et bon nombre de leurs historiens l'ont rappelé dans leurs ouvrages en brochant sur la formule de Lord Durham. Ce qui a donné les variantes que voici : «the seed of a nation itself», «the essentials of a new nation», «a coalition of the two nations», «harmony between the two nations», «the two nations in Lower Canada», «the establishment of la nation canadienne», «two separate nations», «the two nations still struggle», «compact between the two nations», «the French-Canadian Nation», «the ruling classes of two nationalities», «a two-nation state», «a nation within a nation» (page 161).

Cette avalanche de citations montre un auteur qui amasse partout des parcelles de vérité et qui est en droit d'affirmer : oui, il y a une *nation canadienne-française*. À noter, d'ailleurs, que cette reconnaissance a toujours été celle du *Nouveau Parti Démocratique*.

PÉCHÉS D'OMISSION D'UN HISTORIEN CANADIEN

N'est-ce pas cet amour de la nation canadienne-française qui pousse Séraphin Marion à remettre en place l'historien anglais, Donald Creighton, qu'il n'aime pas du tout? Dans une brochure de vingt pages intitulée *Péchés d'omission d'un historien canadien*, Le Coin du Livre, Ottawa, juin 1966, Marion reproche à Creighton de minimiser le plus possible ou même de passer sous silence l'action des Canadiens français.

Ainsi, au moment de l'*Invasion américaine de 1775*, lorsque Montgomery et Arnold tentaient de s'emparer de la ville de Québec, Creighton — historien de l'Université de Toronto! — ne signale pas que cinq cent quarante-trois miliciens canadiens-français, sous la conduite du colonel Noël Voyer, vinrent prêter main-forte à Carleton pour repousser l'envahisseur.

Ainsi, pas un mot du colonel de Salaberry, le vainqueur de Châteauguay (1812). L'historien torontois attribue le salut du Canada au seul général Brock, à Queenston Heights. Or, la victoire de Châteauguay sauva le pays selon les historiens anglophones Reginald Coupland, Carl White, B.K. Sandwell, J. M. S. Careless, A.R.M. Lower. L'historien anglophone A.G. Bradley va jusqu'à dire que la bataille de Châteauguay constitue les *Thermopyles* de l'histoire du Canada.

Ainsi, Creighton nie que la Confédération ait été un pacte entre les deux nations. Marion répond qu'il y eut pacte *implicite*, et il appuie son affirmation sur R. Coupland, R.G. Trotter, Chester Martin, Stanley B. Ryerson et sur deux Pères de la Confédération, Alexandre Mackenzie et Charles Tupper.

Ainsi, Creighton conteste le rôle important de Cartier lors de l'établissement de la Confédération dans son ouvrage *The Story of Canada* (édition américaine, 1960). Il expédie Cartier en sept lignes dans un ouvrage de deux cent soixante-seize pages. Or, les historiens anglophones R. Trotter, George Brown, D.M. Le Bourdais, Mason Wade affirment que, sans l'acquiescement du Québec, et partant, de Cartier, la Confédération eût été impossible.

FRANCHISE ET COURAGE DE DE GAULLE (1967)

Ignorant l'histoire partielle du professeur de Toronto, le Collège militaire royal de Kingston décerne à Séraphin Marion le titre de Doctor of Laws, honoris causa, le premier octobre 1966. Acte de reconnaissance pour celui qui avait été le premier professeur de français au Collège de Kingston quarante-six ans auparavant (1920).

Et voici le centenaire de la Confédération (1967)

Le Canada veut agir en grand pour commémorer la Constitution de 1867. Est fondé l'*Ordre du Canada*. Les médailles d'*Élisabeth II* décorent largement la poitrine de nombreux Canadiens; parmi eux, Séraphin Marion.

En juillet 1967, Marion reçoit le célèbre insigne, lui qui écrira en 1982, un an avant sa mort : «La Confédération canadienne a été un marché de dupes pour les francophones... Les cent ans de la Confédération ont été cent ans d'injustices pour toutes les minorités du pays, sauf pour les anglophones du Québec» (*Le Droit*, 19 juin 1982, page 8).

En août 1967, il ne sait comment remercier le général de Gaulle pour son courage à la face du Canada : lui qui, en 1965, parlait du «gaullisme intempérant» (*Le Travailleur*, 3 juin 1965, vol. XXXV, n° 21-22, page 2). Il écrit :

«Le séjour écourté du général de Gaulle au Canada n'a pas fini de causer de tumultueux remous chez nous, dans l'Amérique du Nord, en Europe, aux quatre coins des cinq continents.

Une phrase de la déclaration du général n'a pas, semble-t-il, retenu l'attention respectueuse des minorités francophones du pays. Montons-la, sans plus tarder, en épingle.

Au sentiment du chef de l'État français, le laps de temps, qui va de 1867 à 1967 — c'est-à-dire le régime confédératif — n'aurait pas assuré [aux Canadiens français] dans leur propre pays, la liberté, l'égalité et la fraternité.

Dans leur propre pays. Donc dans le Canada tout entier, puisque, quelques lignes plus loin, le général note

FRANCHISE ET COURAGE DE DE GAULLE (1967)

l'existence, au Canada, d'une communauté française, forte de six millions et demi d'habitants dont deux millions demeurent en dehors du Québec.

Cette partie de la déclaration de l'homme d'État devrait lui gagner l'unanimité des commentateurs, même de ceux qui proviennent des milieux les plus racistes du monde anglo-saxon.

Depuis plus d'un siècle, en Ontario; depuis près d'un siècle au Nouveau-Brunswick, dans la Nouvelle-Écosse, l'Île du Prince-Édouard et la Colombie-Britannique; depuis soixante-dix-sept ans au Manitoba; depuis soixante-deux ans en Saskatchewan et en Alberta; bref, partout dans les provinces anglophones, sur les plans culturel et scolaire, les Canadiens français ont connu un traitement de citoyens de deuxième ou de troisième classe. Au cours de certaines crises, ils subirent un traitement de parias.

Eux dont les ancêtres avaient découvert, parcouru et colonisé tout le pays, ils n'obtinrent jamais des écoles françaises — c'est-à-dire bilingues — bien à eux. Des écoles pourvues de fonds suffisants et non éternellement acculées à la banqueroute en vertu d'une législation malhonnête. Des écoles comme celles que le Québec a toujours généreusement octroyées à sa minorité anglophone.

Sans l'école, nulle culture ne saurait ni se développer, ni même survivre.

Or ce qui devait arriver arriva. En Ontario, à l'heure actuelle, plus de trente pour cent des Franco-Ontariens ne parlent plus le français. Ce pourcentage s'accroît au fur et à mesure que l'on s'éloigne du Québec pour pénétrer au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta. Dans la Colombie-Britannique, près de soixante-dix pour cent des Canadiens français sont incapables de parler français.

Comment ici ne pas songer à un mot qui résume l'affreuse situation : génocide. Ce mot se définit ainsi : destruction méthodique d'un groupe ethnique par l'extermination de ses individus. L'extermination des individus n'existe pas au Canada. L'extermination des corps, s'entend! Mais l'extermination des âmes françaises, de la

FRANCHISE ET COURAGE DE DE GAULLE (1967)

culture française, se donne depuis longtemps libre carrière dans tout le Canada anglophone.

À cette politique nocive commencent à se substituer, dans quelques-unes de ces provinces, et notamment en Ontario, sous la conduite de M. John Robarts, des directives qui ne sont plus marquées au coin de l'intolérance et du fanatisme. Elles n'ont pas encore, pour autant, dissipé tous les miasmes d'une francophobie plus que séculaire.

1867-1967 : cent ans d'injustices. Pour moi, Franco-Ontarien, ce slogan me va comme un gant.

Ces vérités, depuis plus de cinquante ans, par la parole et par la plume, je les clame, je les éparpille aux quatre vents du ciel. Toutefois un complot du silence les empêche de franchir les limites de la mare à canards d'un Canada français considéré, aujourd'hui encore, par tant d'Anglo-Canadiens, comme une enclave, une «réserve» d'un Canada tout court non français, selon la formule : **This is a British country.**

Or, voici que, en un clin d'œil, cette situation s'est radicalement modifiée. Grâce à l'énergique et franche intervention du président de la République française, c'est désormais le monde entier qui est saisi des justes réclamations des minorités canadiennes-françaises et du Québec.

Quel immense bienfait!

Dieu me garde d'être un ingrat. Moi qui ne suis qu'un franc-tireur, moi qui ne représente personne, moi Franco-Ontarien depuis ma naissance, même si ma faible voix n'arrive pas à percer une clameur sauvagement orchestrée, je tiens à dire et à répéter, avec une conviction, une ferveur et une gratitude émue : «Merci, mon général!»

(Le Travailleur, Le général de Gaulle et les minorités francophones du Canada, 10 août 1967, vol. XXXVII, n° 32, page 1 et suivantes. Dans Le Travailleur du 17 août, Marion comparera le cuirassé Colbert qui conduisit de Gaulle au Canada à la corvette La Capricieuse qui, en 1855, amena à Québec le commandant de Belvèze).

L'ÉPISCOPAT QUÉBÉCOIS ET LA COURONNE BRITANNIQUE

Deux ans avant la venue du général de Gaulle, Séraphin Marion avait composé l'article qui a pour titre *L'épiscopat québécois et la couronne britannique*. *Le Travailleur* l'annonçait déjà le 23 septembre 1965. En fait, il ne parut qu'en 1967 (CD, n° 32, Montréal, 1967, pages 37 à 82).

De Mgr Briand (1760) au cardinal Villeneuve (1940), les évêques canadiens-français du Québec appuyèrent, avec toute leur autorité d'évêque, la Couronne britannique. À l'heure actuelle cependant, on n'enregistre aucune déclaration épiscopale contre l'*indépendantisme*.

L'action pro-britannique de Mgr Briand (1760), de Mgr Hubert (1793), de Mgr Octave Plessis (1812), de Mgr Lartigue contre Papineau et les Patriotes (1837) revient tour à tour à la surface. À propos des Patriotes, Marion confiait avant de mourir : «Le professeur Burt là (*sic*), mon ami, a dit que si le clergé s'était mis du côté des Patriotes de 37, au lieu de les excommunier, c'était fini... et les anglophones auraient succombé sous la loi du nombre» (*Sur les Pas de Séraphin Marion*, IV, page 11).

On peut regretter la désinvolture de Mgr Langevin, évêque de Rimouski, déclarant à ses diocésains, à la naissance de la Confédération : «You will respect this new Constitution [...] as the expression of the Supreme Will of the legislator, of the legitimate authority, and consequently that of God himself» (page 68).

On est également en droit de stigmatiser le mensonge de Robert Borden, Premier ministre du Canada, demandant à Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, le 7 janvier 1917, d'appuyer de son autorité épiscopale les listes du *Service National*, lui promettant que les Canadiens français ne seraient pas soumis à la conscription... puis, décrétant, le 11 juin suivant, ladite conscription pour tous ceux dont le nom était entré dans le *Service National!*

Ainsi, note Séraphin Marion : «L'Église canadienne a payé au centuple les avantages que lui conférait l'Acte de Québec de 1774» (page 80).

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

**La domination canadienne-française,
obsession du Canada anglais**

Mais l'épiscopat québécois passe au second plan en cette année 1967, année du *Centenaire de la Confédération*. Séraphin Marion tente une vue d'ensemble de l'histoire du Canada dans un texte courageux, chef-d'œuvre d'amour pour les siens, et qui s'appelle *La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais**. Article lumineux qui prouve, une fois pour toutes, que l'histoire du Canada fut une lutte sans pitié du Canada anglais contre le Canada français, réplique en Amérique du Nord de la lutte séculaire entre les deux grands ennemis traditionnels : la France et l'Angleterre.

La force de cette conférence, à laquelle assistait sa fille Colette, gît dans les innombrables citations d'historiens anglophones. Les traductions françaises que nous offrons proviennent de Jean Delisle, de l'École des traducteurs et interprètes de l'Université d'Ottawa : nous le remercions bien cordialement.

Dès le départ, Marion pose nettement le problème du Canada : «C'est, dit-il, l'existence, au sein d'un État fédéral, d'une majorité anglaise et d'une minorité française» (*La Voix franco-ontarienne*, page 1), d'un peuple minoritaire, c'est-à-dire qui n'est pas maître de ses destinées.

* Conférence donnée à North-Bay, en octobre 1967, au Congrès de l'Association culturelle de l'Ontario. Cette conférence parut en 1968 avec l'autorisation du Conseil de la Vie française en Amérique, dans *Le Travailleur*, en neuf sections : 19 et 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14 novembre. Elle fut reproduite en plusieurs revues, en particulier par *Le Carrefour*, s.d., n° 5, journal fondé par Gérard Lévesque en 1967, et *La Voix franco-ontarienne*, vol. IV, n° 1, juin 1985. Nos citations renvoient à ce numéro de *La Voix franco-ontarienne*.



LA VOIX FRANCO-ONTARIENNE

VOLUME IV NUMÉRO 1

JUIN 1985

La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais.

par Séraphin Marion de la Société royale du
Canada et des "Dix"

acheminé vers une situation pénible et, à
la longue, intolérable: elle a peu à peu
fait du peuple canadien-français une
minorité.

Durham discerned that the English
for all their professions of loyalty,
would revolt rather than be subjected
to French control, and quoted their
opinion that "Lower Canada must be
English, at the expense, if necessary,
of being British". It was his opinion
that while many French would support
an American invasion, many English
would prefer American annexation to a
government in which the French were in
control.

(Edgar McInnis).

On prête à Talleyrand, qui connaissait
assez bien les Anglais, une savoureuse
anecdote. "L'alliance, aurait-il dit, de
l'Angleterre et d'une autre nation, c'est
l'alliance du cavalier et du cheval."
Alliance puissante qui peut mener loin son
homme. Mais qui consentirait à faire
toujours le cheval?

Depuis plus d'un siècle, la Confédération
a uni le Canada anglais et le Canada fran-
çais. Cette coexistence revêt un caractère
spécial et particulièrement grave pour le
Canada français: c'est non seulement
l'alliance d'une Angleterre du nouveau
monde et d'une autre nation, en puissance
tout au moins; c'est aussi l'existence, au
sein d'un État fédéral, d'une majorité
anglaise et d'une minorité française.

Le plus grand malheur du Canada français
n'est pas d'avoir été conquis par les
Anglais: avec une conquête russe, par
exemple, un destin beaucoup plus impi-
toyable se fût acharné sur lui. Sa plus
grande infortune, c'est que la conquête l'a

Peuple minoritaire. C'est-à-dire peuple
qui n'est pas maître de ses destinées, qui
doit vivre sous la coupe d'une majorité et
baïsser pavillon devant elle chaque fois
qu'une crise grave secoue le pays. Peuple
minoritaire, c'est-à-dire un équipage
embarqué dans un bateau dont le capitaine
et les principaux officiers sont des
étrangers.



SÉRAPHIN MARION (1896-1983)
Éducateur, homme de lettres, archiviste,
historien et conférencier, Séraphin Marion
a consacré son immense talent et son inlas-
sable activité au service des franco-
Ontariens, pour la valorisation de leur
culture et la défense de leurs droits.

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

Or, «de 1760 jusqu'à 1850, l'obsession de la French Dominion fut telle que (les Anglais) remuèrent ciel et terre pour conjurer ce qui était bel et bien pour eux le malheur capital, l'abomination de la désolation» (page 2). Car, jusqu'en 1850, les Canadiens français l'emportèrent en nombre sur les anglophones. Comment ceux-ci pouvaient-ils plastronner quand on comptait trois cent cinquante catholiques pour un protestant? C'est pour cette raison que Murray supprima au Canada le serment du Test et que Masères, en 1766, refusa l'établissement d'une assemblée législative uniquement anglaise et protestante.

Restait l'immigration britannique pour laquelle le Canada offrait des terres à des prix excessivement bas. Mais ce projet échoua, puisque, note Carleton, le climat du Canada repoussait les immigrants. Carleton pensa alors qu'il lui fallait composer : d'une part, répudier la *Proclamation royale* de 1763 et, d'autre part, accorder aux Anglais l'*Acte constitutionnel* de 1791.

«Les Canadiens français, écrit Marion, atteignaient alors le chiffre global de cent cinquante-six mille, tandis que le nombre des Anglo-Canadiens s'élevait à dix mille» (page 5). Et pourtant «Les Canadiens français, selon Mason Wade, étaient nettement minoritaires dans les secteurs non électifs de l'administration : ils étaient sept sur seize au Conseil législatif et quatre sur neuf au Conseil exécutif» (page 6).

De quel côté se diriger, se demandait, en 1810, Jonathan Sewell († 1839), anticatholique et antifrançais, juge en chef du Bas-Canada, sinon écraser et noyer la population française par un afflux de protestants anglais» (page 6). En attendant, unir les provinces du Haut et du Bas-Canada pour «donner à la minorité anglaise une majorité de sièges à l'Assemblée» (*ibid.*). Sewell pensait que «mieux valait courir le risque de l'annexion aux États-Unis que de maintenir la prépondérance française au Canada» (*ibid.*).

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

Déjà, en 1810, l'*Institution Royale* (1801-1825) pour l'avancement des sciences au Canada, berna la majorité française du pays, en accordant à des Anglais «la part du lion dans la nomination de syndics, de directeurs et du personnel de cette nouvelle corporation» (page 7). «L'*Institution Royale* — avoue Mason Wade — avait un caractère exclusivement britannique et protestant et n'a pratiquement pas tenu compte des besoins des Canadiens français» (page 7). Mgr Plessis s'honore d'avoir refusé d'être membre du Comité exécutif de l'*Institution Royale**.

En 1822, le *Bill d'Union* de Lord John Russell «avait pour principal objet d'accorder au Haut-Canada un plus grand nombre de représentants qu'au Bas-Canada, sans égard au fait, pourtant patent, que la population de la province française dépassait, quant au nombre, celle de la province anglaise» (page 8). Ce projet de loi, heureusement, mourut dès sa naissance.

Il serait trop long d'indiquer toutes les machinations des Anglais qui voulaient «coûte que coûte une majorité fictive dans un Canada français majoritaire» (*ibid.*).

Entre-temps, la «clique» du «Château» se partageait le gâteau. «En 1827, écrit Arthur Lower, trois juges sur onze étaient de langue française; sur une trentaine de nominations faites entre 1800 et 1827 dans le secteur judiciaire, dix seulement ont été accordées à des Franco-Canadiens. En 1834, ceux-ci formaient les trois quarts de la population, mais ils occupaient moins du quart des postes dans l'administration publique. Cela était particulièrement injuste quand on sait qu'ils ne s'adonnaient pas au commerce comme les Anglais et aspiraient à faire carrière au sein du Gouvernement» (page 8).

* Séraphin Marion consacrera un article spécial à l'*Institution Royale* dans *CD*, n° 35, 1970, pages 97 à 126 (voir plus loin, page 192).

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

Alors, les Patriotes se soulevèrent et furent vaincus (1837). Lord Durham arriva et fit adopter l'*Acte d'Union* (1840-1867). «L'*Acte d'Union*, a écrit A.L. Burt, était des plus injustes envers les Français. Tout d'abord, le Haut-Canada avait accumulé une énorme dette, alors que celle du Bas-Canada était très modeste. La loi créant le Canada-Uni fondit ces deux dettes en une seule, et les Français durent assumer une large part d'une dette contractée par les Anglais. Plus odieux encore fut l'article de la loi qui faisait de l'anglais la seule langue officielle du Canada-Uni. Plus injuste encore, enfin, fut l'affront qui consista à donner au Haut et au Bas-Canada un nombre égal de sièges à l'Assemblée législative, bien que la population du Bas-Canada fût trois fois supérieure à celle du Haut-Canada. Par ces dispositions, les Français, numériquement majoritaires au sein de la population, n'étaient plus qu'une minorité sans pouvoir à l'Assemblée... Ils étaient bâillonnés, écrasés» (page 10).

La volonté d'en finir avec les Français continue de plus belle en 1849 lorsqu'est fondée, à Kingston, la *British American League*, préconisant l'annexion du Canada aux États-Unis. Le document, muni de trois cent vingt-cinq signatures, fut propagé et soutenu par le *Herald*, le *Courier*, la *Gazette* et le *Witness*, quatre importants journaux de Montréal. Et «ce n'étaient pas des gens sans importance qui ont essayé de faire disparaître l'Union Jack du Canada», remarque W.H. Moore (page 10).

La situation empira lorsque, vers 1850, «le Canada français perdit sa prépondérance numérique au profit du Canada anglais» (page 11). Alors, les «Clear Grits» demandèrent une représentation selon la population, «Rep by Pop», sous la conduite de leur chef fanatique George Brown et de son journal *The Globe*. La haine politique se doublait du fiel religieux contre tout ce qui était papiste.

Au régime de l'Union succéda en 1867 la *Confédération*, «c'est-à-dire l'union de trois provinces anglophones — l'Ontario, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse — à la seule province francophone de Québec» (page 12).

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

On comprend la méfiance des Canadiens français devant la «Nouvelle Alliance». Ils l'acceptèrent, parce que Cartier et l'épiscopat québécois jugeaient que c'était le moindre mal. «Avec la Confédération, le Canada français deviendrait partie minoritaire d'un tout, soit! Mais, dans le Québec, il constituerait une majorité» (page 13).

Toutes les raisons de craindre pouvaient pénétrer l'âme des Canadiens français, car «les droits scolaires des minorités françaises (ont été) odieusement foulés aux pieds dans toutes les provinces anglophones, de 1867 et jusqu'à ces tout derniers temps» (page 13). Ainsi, le *Manitoba Act* (1870) qui prévoyait l'établissement d'un nouveau Québec dans l'Ouest ne vécut que vingt ans. L'Assemblée législative de cette province — nous l'avons noté plus haut — abolit les écoles séparées en 1890. L'élection de Laurier en 1896 raviva les haines anglaises. Et cependant, «Ce Laurier voué aux gémonies, dans les milieux fanatiques de Toronto, c'était lui qui permettrait et encourageait, de 1897 jusqu'à sa défaite, en 1911, avec la connivence de son ministre Sifton, son mauvais génie, la venue massive de millions d'immigrants britanniques et européens» (page 14). Ainsi, après Laurier, le Canada reçut cent cinquante mille immigrants du Royaume-Uni dans la seule année 1914.

Pire que cela :

«En vertu de l'*Empire Settlement Act*, loi adoptée en 1925, a écrit Robert Rumilly, le gouvernement King abaissa les taux de transport en faveur des immigrants britanniques, offrant même le transport gratuit des enfants. Il en coûtait moins cher à une famille anglaise d'Angleterre qu'à une famille canadienne-française de Montréal de se transporter dans l'Ouest. Un colon canadien-français versait \$86.90 — presque le triple — pour le trajet de Montréal à Vancouver et payait la place de ses enfants. Un colon anglais se rendait de Londres à Vancouver pour \$29.80 et ses enfants ne payaient rien» (page 15).

LA DOMINATION CANADIENNE-FRANÇAISE,
OBSESSION DU CANADA ANGLAIS

La conclusion ?

«L'histoire du Canada depuis la Conquête, c'est en somme l'histoire d'un conflit permanent entre deux fiertés : la fierté anglaise et la fierté française. Fierté anglaise qui craint comme la peste la « domination française » ; fierté française qui, avec obstination, refuse de se dissoudre et de disparaître dans le creuset anglo-saxon» (page 16).

Cette vue pénible du passé, l'avenir l'endossera-t-il ?

La mort de Lionel Groulx, le 23 mai 1967, donne à Marion l'occasion de commenter le testament patriotique du célèbre chanoine, testament qui entrevoit des jours sombres dans le destin des Canadiens français. Le long article de Marion, intitulé «Être ou ne pas être» (*Le Travailleur*, 28 septembre 1967 et 5 octobre 1967), rappelle Cassandre, mais il est loin de valoir *La Domination*.

L'auteur y développe quelques idées maîtresses qui reviendront régulièrement dans ses nombreuses causeries et conférences jusqu'à la fin de sa vie : dénatalité; immigration anglophone au Québec, surtout à Montréal; servitudes économiques, tels sont les trois grands maux du Canada français d'aujourd'hui, auxquels il ajoutera ensuite la baisse de la pratique religieuse.

Il termine sur une rétrospective de l'œuvre immense accomplie par l'*Association culturelle canadienne** qui «a décidé de disparaître en 1965».

* L'Association culturelle canadienne dissimulait, en fait, sous un titre d'emprunt, l'Ordre (secret) de Jacques Cartier.

CHAPITRE VI

L'AVOCAT INFATIGABLE
DES CANADIENS FRANÇAIS

(1968-1983)

APERÇU GÉNÉRAL
DE SÉRAPHIN MARION HISTORIEN
SON DÉCÈS (29 novembre 1983)

Séraphin Marion aime à utiliser les historiens de langue anglaise pour mieux défendre les Canadiens français. Mais son optimisme devant l'avenir de ses compatriotes reste très mitigé.

EN 1968, les *CD* dénoncent une secte étrangère, grande ennemie des Canadiens français : les Orangistes (*Les Orangistes au Canada, CD, n° 33, 1968, pages 79 à 125*).

Cet article, le meilleur des articles de Marion dans les *CD*, non seulement présente de nombreux documents (comme tous les articles en général de notre auteur), mais encore se développe très logiquement.

LES ORANGISTES ÉBRANLENT LES FONDEMENTS DU PAYS

Il part de l'arrivée, au début du XIX^e siècle, des Irlandais protestants de l'Ulster jusqu'à leur défaite définitive en 1963.

«L'Ordre d'Orange, écrit A.-R.-M. Lower (l'historien anglophone préféré de Marion), avait peu à offrir, sauf la haine et la discorde. L'action qu'il a exercée, pendant plus d'un siècle, s'est toujours opposée à l'idée même d'une action canadienne» (page 79, traduction de l'auteur).

- Voici quelques manifestations des excès orangistes :
- l'incendie du Parlement de Montréal, le 25 avril 1849;
 - le mouvement annexionniste aux États-Unis à la fin de juillet 1849;
 - leur incivilité lors de la visite au Canada du Prince de Galles en 1860;
 - leur haine du pape et de Mercier lors de la division des biens des jésuites;
 - leur campagne contre les écoles séparées du Manitoba en 1890, campagne dirigée par l'orangiste D'Alton McCarthy, allié hélas! de Laurier;
 - leurs instances auprès de Laurier en 1899 pour l'envoi de troupes et d'argent aux Anglais lors de leur guerre injuste en Afrique du Sud;
 - leur «monstrueuse» (page 121) alliance avec Mgr M. Fallon, évêque catholique de London, pour détruire les écoles françaises de l'Ontario (1912);
 - leur appui à Sam Huges «l'un des pires ennemis du catholicisme québécois et du Canada français» (page 101), qui dirigea l'activité militaire du Canada en 1914, jusqu'à ce que Robert Borden, premier ministre du Canada, exige sa démission en novembre 1916.

De «la dictature d'une caste qui a ébranlé tant de fois les fondements du pays» (page 125), John Robarts, premier ministre de l'Ontario, en délivrera enfin les Canadiens en 1963.

LA LOI SUR LES LANGUES OFFICIELLES (1969)

ANNEXES :

- dans *Le Travailleur*, «Les orangistes et la liberté scolaire en Ontario», vol. XXXII, n° 31, 2 août 1962.
- dans *Le Travailleur*, «Les orangistes et Rome», vol. XXXII, n° 33, 16 août 1962.
- dans *Le Travailleur*, «Ségrégation religieuse en Ontario», *ibid.*, n° 35, 30 août 1962.
- dans *Le Travailleur*, «Les orangistes et la discorde», vol. XXXIX, n° 36, 6 septembre 1969.

La loi sur les langues officielles

Le climat s'améliore encore par la *Loi sur les langues officielles* (projet de loi C 120), adoptée par le Parlement en 1969.

En ce qui concerne les Franco-Ontariens, cette loi «allait permettre un épanouissement insoupçonné jusqu'alors, de la vie artistique et culturelle franco-ontarienne» (Robert Choquette, *L'Ontario français historique*, 1980, pages 209 et 210). «La *Loi sur les langues officielles*, la *Direction de l'action socio-culturelle* du Secrétariat d'État et la *Commission permanente Ontario-Québec* constituent les pièces maîtresses dans l'encadrement de la vie culturelle franco-ontarienne depuis 1968» (*Ibid.*, page 212). Il faut y ajouter le *Comité culturel* de l'ACFÉO (1969).

Cette euphorie — comme après une grande victoire — permet à Gérard Pelletier de déclarer à Vaudreuil à l'été de 1970 : «Vous ne m'entendrez pas prononcer le mot *survivance*, vous ne m'entendrez pas prononcer le mot *minorité*, parce que selon moi ce sont des mots qui réfèrent à une philosophie révolue» (cité par Robert Choquette, *Ibid.*, page 214).

Comme on le pense bien, Séraphin Marion n'a pas cru à cet avenir de rêve. Il préfère retourner dans le passé, comme on le voit tout de suite dans *Traducteurs et traîtres dans le Canada français d'autrefois* (CD, n° 34, 1969, pages 99 à 117).

L'INSTITUTION ROYALE,
LES BIENS DES JÉSUITES ET HONORÉ MERCIER (1970)

A son habitude, Marion donne des titres plus vastes que le sujet qu'il aborde. Ici, on s'attendrait à une étude générale des traducteurs et des traîtres. Nenni! Deux malheureux seulement subissent l'étrille :

1. François-Michel-Maximilien-Uncas Bibaud, fils du célèbre Michel Bibaud, et son ouvrage *Le Mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada rédigé dans un hameau de la seigneurie Deguire en 1870; revu à Montréal en 1876 et 1878*. Marion l'abreuve de délicates apostrophes : «Savantasse» (page 105); «Vaugelas canadien au petit pied» (page 109); «personnage bouffi d'orgueil et de suffisance» (page 112).

2. Oscar Dunn et son *Glossaire franco-canadien* (1880 ou 1881). Après Jules-Paul Tardivel, Marion critique sévèrement ce *Glossaire*. Il affirme qu'il disparut «dans la nécropole des productions mort-nées» (page 112). Or, ledit *Glossaire* reparut glorieusement en 1976 par les soins des Presses de l'Université Laval!...

Le passé, c'est encore le passé qui revit dans *L'Institution royale, les biens des jésuites et Honoré Mercier* (CD, n° 35, 1970, pages 97 à 126).

De l'*Institution royale* (1801-1825), «initiative que déclencha un sanhédrin de francophobes» (page 125), Marion a déjà parlé dans *La Domination canadienne-française, obsession du Canada anglais*. Il ajoute que l'historien anglais T.H. Raddall a qualifié de «amazing stupidity» la décision du lord-évêque de Québec, Jacob Mountain, de créer, en 1801, cette *Institution*. Comment, en effet, un évêque protestant et anglais pouvait-il diriger l'éducation de quatre-vingt pour cent d'une population catholique et française?

Or, ladite *Institution* vivait grâce aux revenus des jésuites supprimés par Clément XIV en 1773. Elle partageait l'argent entre les écoles protestantes et l'Université McGill (qui, sans ces biens, n'eût pas survécu). Les revenus servaient également à défrayer les services secrets de l'État. Mais pas un cent aux Canadiens français.

« THE DEVIL'S DOZEN »
LES « WASP » ET LES « WANG »

En 1814, le Pape Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus. Mais il fallut attendre jusqu'en 1888 pour qu'Honoré Mercier, d'entente avec le Pape Léon XIII, règle la question épineuse de la succession.

C'est alors que l'opposition orangiste de l'Ontario, dirigée par D'Alton McCarthy, attaqua violemment, à la Chambre des Communes à Ottawa, le gouvernement Macdonald qui avait fermé les yeux sur cette transaction « papiste ». La motion de blâme, proposée par le Colonel O'Brien, fut battue par cent quatre-vingt-huit voix contre treize. On appela alors les treize « the noble thirteen » et Macdonald les surnomma « the devil's dozen » : en anglais le chiffre 13 se rend parfois par « devil's dozen ».

Les « WASP »* ou les « WANG »* dans le Canada d'autrefois

L'*Institution royale* rentrait dans l'« establishment » comme le décrit l'article *Les « WASP » ou les « WANG » dans le Canada d'autrefois* (CD, n° 36, 1971, pages 139 à 162).

« Depuis la Conquête de 1760 et jusqu'à ces tout derniers temps, le WASP ou WANG a désigné une coterie anglophone qui a tenu beaucoup de leviers de commande au Canada; une élite, ou soi-disant telle, qui a dicté ses quatre volontés à une majorité impuissante; un consortium de hauts fonctionnaires, de chefs d'entreprise, de magnats de la finance, bref un « establishment », c'est-à-dire un quatrième pouvoir surajouté aux pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire de l'État » (page 139; voir page 159 une autre juste définition de l'establishment).

En 1760, soixante-quinze mille Français dépendaient de quatre cent cinquante anglophones, marchands pour la plupart, ennemis jurés du Canada français. Parmi ces quatre cent

* WASP : White Anglo-Saxon Protestant (protestant anglo-saxon de race blanche) : WANG, White Anglican (anglican de race blanche).

L'ESTABLISHMENT

cinquante «se constitua ce que l'on pourrait appeler le WASP avant la lettre». Le général Murray détestait cette minorité qu'il décrivait comme «the most immoral collection of men I ever knew» (page 140). Après Murray, Carleton combattit la «Clique du Château» à laquelle correspondait le «Family Compact» du Canada anglais.

Marion montre du doigt une dizaine de ces rapaces dont trois émergent : Herman Ryland; Jonathan Sewell, juge en chef du Bas-Canada; John Strachan, premier évêque anglican de Toronto (1839) qui se «réservera» les réserves du clergé pour la seule église anglicane et ne s'occupa que de l'instruction de l'aristocratie.

Qu'est devenu aujourd'hui ce WANG si puissant? Il travaille encore en coulisse, confie Séraphin Marion. En 1957, la grosse majorité des sept cent cinquante directeurs de compagnies se composait d'Anglicans.

En 1975, Marion élargit ses commentaires sur les WASP dans un article intitulé *Les Canadiens français sont-ils de mal-honnêtes gens?* (CD, n° 40, 1975, pages 223 à 245). Titre très équivoque qui se veut piquant. Il s'agit surtout des exactions commises par des anglophones. Nous connaissons déjà les noms de Ryland, de Sewell. En voici d'autres : Thomas Cary, éditeur du fanatique *Mercury*; Jacob Mountain, premier évêque anglican de Québec; John Cadwell; James Craig, Gouverneur général en 1807; c'est surtout sous le règne de Craig que des politiciens véreux et spéculateurs s'amassèrent des fortunes.

Séraphin Marion signale les scandales suivants :

— Les propriétaires de terres ne résidaient pas sur leur terre, alors que la tenure seigneuriale l'exigeait.

— La construction des chemins de fer dès 1840 excita les requins de la haute finance. En 1873, éclata «le scandale du chemin de fer Pacifique». Le gros banquier Hugh Allan obtint la construction du Pacifique après avoir permis financièrement à Macdonald de gagner ses élections.

LES HISTORIENS ANGLOPHONES
À L'APPUI DU CANADA FRANÇAIS

Le Québec connu, lui aussi, en 1890, «le scandale de la Baie des Chaleurs» : Ernest Pacaud, trésorier de Mercier, encaissa une partie de l'octroi destiné à la construction des voies ferrées.

Mais la pire malhonnêteté politique jamais perpétrée au Canada s'établit lors des élections générales de 1911 qui enlevèrent le pouvoir à Laurier pour le confier à R. Borden. Alors, «Les scandales fédéraux favorisèrent l'écllosion d'une épidémie de scandales provinciaux» (page 241).

Mais il ne suffit pas de dénoncer. Dans le cœur de Séraphin Marion, avocat perpétuel des Canadiens français, naquit un beau jour l'idée d'un livre original :

**Hauts Faits du Canada français
relevés et commentés par des Anglophones**
(Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 206 pages)

À CONSULTER :

- **Marcel Gingras, Hauts Faits du Canada français relevés et commentés par des Anglophones, dans *Le Droit*, 18 novembre 1972, page 17.**
- ***Le Livre canadien*, vol. 3, 1972, n° 309.**

Cet ouvrage n'apporte rien de neuf, mais il fortifie les opinions de Marion par l'avalanche de citations d'historiens anglophones : elles abondent tellement que ceux qui ignorent l'anglais ne peuvent ouvrir ce livre. Voici la plupart de ces historiens anglophones : J.B. Brebner, A.L. Burt (que Séraphin Marion appelle «mon ami»), Arthur Buller, J.M.S. Careless, Donald Creighton (qu'il n'aime pas), Arthur Dorland, Bruce

SÉRAPHIN MARION SE DÉFEND D'ÊTRE RACISTE

Hutchison, W.P.M. Kennedy, Arthur Lower (souvent cité et préféré), George Macdonell, T.H. Raddall, Stanley B. Ryerson, O.D. Skelton, F.H. Underhill, Mason Wade (le plus souvent cité et admiré), F.A. Walker, George Weir, Carl Wittke, George Wrong.

En 1983, Yolande Grisé a demandé à Séraphin Marion la raison de cette constante référence à des sources de langue anglaise. Voici sa réponse :

*«J'ai commencé par m'appuyer sur nos historiens canadiens-français : François-Xavier Garneau, Thomas Chapais, l'Abbé Groulx et combien d'autres. Mais pour les auditoires anglophones, c'est comme si je parlais grec. Ils ne comprenaient pas le français et ils connaissaient peu de choses sur notre histoire. Citer nos auteurs devant eux ? C'était perdre son temps. Je voulais pourtant les convaincre. Quand j'ai constaté cela, je me suis dit que ce serait beaucoup plus simple si je citais leurs auteurs à eux, les historiens anglophones. Si je m'appuyais sur ceux-là, alors mes auditeurs ouvriraient les yeux. J'ai donc commencé par lire tous les auteurs anglo-canadiens. Je les ai tous lus, pendant vingt ans. Savez-vous que la majorité de ces historiens sont francophiles ? Eux autres voient la vérité, mais les orangistes, eux, sont des ignorants. Et la méthode a produit ses fruits. [...] J'ai donc continué comme ça. Quelquefois, on m'a dit : «N'êtes-vous pas raciste?» Alors j'ai répondu : «Pardon, si je suis raciste, c'est Lower qui est raciste, c'est Creighton, parce que ce sont leurs paroles» (Yolande Grisé, *En causant avec Séraphin Marlon, gentil-homme et homme de lettres, dans Lettres québécoises*, n° 30, été 1983, page 45) *.*

* «Depuis 50 ans, (j'ai lu) plus de 500 ouvrages d'auteurs anglophones» (lettre du 5 novembre 1978 au Docteur Paul de Bellefeuille, Ottawa).

LE RÔLE DIFFICILE D'UN CANADIEN FRANÇAIS,
PREMIER MINISTRE

Hauts Faits se présente comme une série de conférences très libres sur l'histoire du Canada. L'auteur y reprend sa vieille habitude de se recopier soi-même, d'utiliser ses textes des *Cahiers des dix* et surtout celui de *La Domination canadienne-française, obsession du Canada anglais*. Mais alors que *La Domination* sentait la polémique, *Hauts Faits* se déroule paisiblement, dans la paix de la vérité possédée. Inutile de donner ici les pensées maîtresses de Séraphin Marion : nous les connaissons toutes par ses œuvres précédentes. On notera seulement qu'en se basant sur Lester B. Pearson et Vincent Massey, Séraphin Marion affirme, contre Saint-Laurent et Trudeau, que la province de Québec n'est pas une province comme les autres. Enfin, Marion se radoucit devant la haute figure de Laurier, surtout après avoir défini, au chapitre XII, le rôle d'un Canadien français, premier ministre du Canada : «Un Canadien français premier ministre du Canada — premier ministre libéral ou conservateur, peu importe — c'est une souris guettée constamment par un chat; c'est un catholique qui sert d'épouvantail aux protestants; c'est un Canadien français qui doit constamment donner des gages, faire des concessions, choisir le moindre mal, multiplier les compromissions dangereuses et les promiscuités suspectes et surtout exiger des siens beaucoup de sacrifices pour maintenir tant bien que mal une artificielle unité nationale» (page 175 et *Le Travailleur*, 22-29 février 1968, vol. XXXVIII, n° 8-9, page 2).

Plus compréhensif pour Laurier, il l'est aussi pour Papineau dans *Papineau, gloire du Canada français* (*Québec-Histoire**, vol. I, n° 5-6, mai, juin, juillet 1972, pages 65 à 67). Alors que dans *Hauts Faits*, Marion reconnaissait dans Louis-Joseph Papineau le «chef incontestable et incontesté» (page 73)

* Voir également cette conférence dans *Le Travailleur*, 15 avril 1972, vol. XXXXII, n° 7.

PAPINEAU, GLOIRE DU CANADA FRANÇAIS
FRÉCHETTE, LE LIBÉRAL ET LE CHRÉTIEN

des rouges, libéraux avancés, antibritanniques et anticléricaux, dans *Papineau, gloire du Canada français*, il ne lui trouve aucun tort. Le pouvait-il dans cette causerie donnée au Château de Montebello, à l'occasion du sixième Congrès annuel de la *Fédération des sociétés d'histoire du Québec*? Comme dans *Hauts Faits*, Séraphin Marion se base uniquement sur des historiens anglais. Il montre comment Papineau s'opposa à la «Cligue du Château», «composée presque entièrement de francophobes arrogants et prébendés» (page 65), comment il attaqua violemment les Conseils législatif et exécutif, à majorité anglophone, Conseils qui n'étaient pas responsables devant la Chambre élue par le peuple.

Marion range Papineau parmi ceux qui subirent d'abord les affronts des Anglais et furent ensuite réhabilités par des timbres : Riel, Henri Bourassa (petit-fils de Papineau), Hippolyte La Fontaine, Laurier. Il souligne l'étrange ressemblance qu'on trouve dans chacun de leurs destins.

Papineau le libéral le ramène à sa vieille idole Fréchette le libéral dans *Louis Fréchette et le Canada français d'autrefois* (CD, n° 37, 1972, pages 123 à 157).

Cet article s'apparente à un appendice du tome IX des *Lettres canadiennes d'autrefois*. Sans plan précis, il pourrait s'intituler «Les amis et les ennemis de Fréchette». Marion a utilisé *La Patrie* (vingt-deux fois). Il croit découvrir deux Fréchette : l'homme farouchement libéral et le chrétien convaincu, soumis à l'Église et au clergé, à condition que le clergé reste à sa place.

De mai 1884 à juillet 1885, Fréchette est rédacteur en chef de *La Patrie*. Il occupera de nouveau ce poste de 1893 à 1896. En 1889, Mercier l'avait nommé greffier du Conseil législatif.

Nombreux les admirateurs de Fréchette : Louise d'Isole, François Coppée, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Xavier Marmier, Georges Decaux, Jules Claretie (qui rédigera la préface de *La Légende d'un peuple*, 1887), Francisque Sarcey (qui donna à Paris une conférence sur *La Légende*).

SÉRAPHIN MARION REÇOIT SON «BÂTON DE MARÉCHAL»

Nombreux également ses ennemis : l'abbé Frédéric-Alex. Baillargé, l'abbé Alexis Pelletier (voir tome VI des *Lettres canadiennes d'autrefois*), le père Zacharie Lacasse, o.m.i. (qui écrivit contre lui un gros volume : *Dans le camp ennemi*, 1893).

Plus généreux pour Crémazie que Séraphin Marion, Fréchette conçut l'idée, en 1891, d'élever en plein Montréal un monument au poète exilé.

C'est un autre genre de monument, un monument de reconnaissance que, le 7 juillet 1972, le *Conseil de la Vie française en Amérique* dresse en décorant Séraphin Marion de la *Médaille d'argent de la Fidélité française*. Cette décision voulait remercier notre auteur de tous ses travaux à la défense de la langue française. Le *Conseil* se souvenait également du voyage qu'il avait demandé à Marion d'entreprendre dans l'Ouest en 1964 pour la même cause canadienne-française. Profondément touché de ce grand honneur, Marion appela cette médaille son «bâton de Maréchal» (lettre à Gérard Lévesque, secrétaire adjoint du *Conseil*, le 30 juin 1972).

Il n'en fallait pas moins pour que Séraphin Marion entonne un hymne de triomphe à la France dans *La France et le Canada français* (CD, n° 38, 1973, pages 133 à 156).

Ce titre, très vaste et très vague, recouvre deux parties. Dans la première, Séraphin Marion mentionne, au petit bonheur, l'histoire de la *Capricieuse* (1855), l'amour de Fréchette pour la France, le voyage de De Gaulle, et il termine en disant : «De 1855 jusqu'à nos jours, les pages de tous ceux qui ont clamé leur amour de la France constitueraient, si elles étaient réunies, une anthologie substantielle» (page 139). Dans la seconde, il se demande quel est l'attribut essentiel de la France. La politesse? Non! La force dans les combats et la subtilité dans les discussions? Non! La gaieté? Non! La finesse? Non! La force de récupération? Oui! Pour appuyer ce point de vue, il cite W.B. Munro, A.-L. Burt, W.L. Grant, Arthur Lower qui a dit : «France is a phoenix», Lower, «le plus grand francophile des historiens anglo-canadiens» (page 146).

L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA

Agréable causerie, pleine de délicatesse, sans plus.

On comprend qu'après un écrit si émouvant, Séraphin Marion reçoive, en novembre 1973, la *Grande Médaille de Vermeil* émanant de Paris et décernée par la Commission de la Ligue universelle du Bien Public «aux meilleurs serviteurs de l'humanité». Cette médaille lui fut remise par S.E. Philippe Cantave, ambassadeur d'Haïti au Canada et doyen du corps diplomatique d'Ottawa.

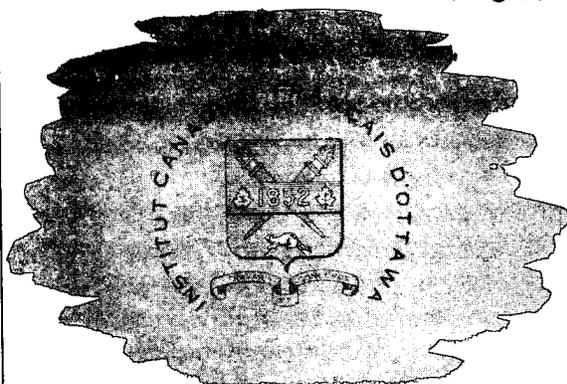
Son amour pour tout ce qui est français ne cache pas à Séraphin Marion un défaut de ses compatriotes : la chicane. En 1974, il donne aux *CD* un article intitulé *Origines de l'Institut canadien-français d'Ottawa et de la Société royale du Canada* (*CD*, n° 39, 1974, pages 45 à 84). Le vrai titre devrait se libeller comme suit : «Origines de l'Institut canadien-français d'Ottawa (né en 1852) et pointilleuses discussions de la section française de la SRC (née en 1882)».

Pour les origines de l'Institut, Marion a utilisé l'ouvrage de Benjamin Sulte, *Institut canadien-français d'Ottawa, 1852-1877*, Imprimerie du «Foyer domestique», Ottawa, 1879. L'*Institut* a beaucoup contribué à la fondation de la *Société royale du Canada* qui s'honora de son protecteur, le marquis de Lorne. Celui-ci voulut quatre sections de vingt membres chacune : une section francophone, une anglophone, et deux sections scientifiques pour les savants des deux groupes. Dès le début, la section française fut «le théâtre de menues dissensions intestines» (page 53). Au XIX^e siècle, il s'ensuivit une exceptionnelle défaveur, de la part du public canadien-français, à l'endroit de la SRC.

À consulter également : dans *Le Travailleur*, «L'Institut canadien-français d'Ottawa, Canada», vol. XXXII, n° 43, 25 octobre, et n° 44, 1^{er} novembre 1962, article paru auparavant dans *La Revue de l'Institut canadien-français d'Ottawa*, septembre 1962, pages 7 à 9, où Séraphin Marion raconte des anecdotes personnelles sur l'*Institut canadien-français d'Ottawa* et où il termine en disant que cet Institut ne s'est

LA REVUE

de l'Institut
Canadien-Français
d'Ottawa



SEPTEMBRE 1962

L'AVENIR DES FRANCO-ONTARIENS

jamais «attardé dans les ornières du libéralisme doctrinaire de l'*Institut canadien* de Montréal». En 1974, il écrira : «J'ai fréquenté l'*Institut canadien-français* pendant près de soixante-dix ans.»

Laissant son cher XIX^e siècle, Séraphin Marion semble tomber comme à regret dans le présent et présage de sombres jours pour les années à venir. Dès 1974, la tristesse et la nostalgie s'emparent de ses paroles et de ses écrits et vont le rendre soucieux jusqu'à la fin de sa vie.

À Pembroke, le 15 juin 1974, il prononce une conférence à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation, par Jeanne Lajoie, de la première école française dans cette ville, intitulée

L'avenir des Franco-Ontariens
(collection Colette Marion, 1974)

Cette conférence vise autant les Québécois que les Ontariens. D'illustres personnages écoutèrent ses vues : Mgr J. Raymond Windle, évêque de Pembroke; Roméo Levasseur, vice-principal de l'École secondaire Champlain; Léo Lafrance, avocat, premier élève de Jeanne Lajoie; Raoul Boyer, président de la Fédération des sociétés Saint-Jean-Baptiste de l'Ontario; André Pellerin; madame Aurore Blimkie; Omer Deslauriers.

En première partie, l'auteur parle rapidement de nos biens matériels : l'Union du Canada, les Caisses populaires, les banques, etc.

En second lieu, Marion dit sa joie de voir se développer les biens intellectuels et culturels, depuis «l'infâme Règlement 17» jusqu'à l'adoption des Bills 180 et 181 sur l'enseignement primaire et secondaire. Il reconnaît également une nette amélioration de l'enseignement supérieur dans les deux universités partiellement françaises : l'Université d'Ottawa et l'Université Laurentienne.

«BERCEAUX, CERVEAUX, TOMBEAUX»

Son regard se rembrunit quand, en troisième lieu, il se porte sur l'état actuel de nos biens spirituels. Dans la confusion générale du catholicisme mondial, il constate la baisse de la pratique religieuse, la disparition des églises, le manque de vocations, le taux effroyable d'assimilation et la dénatalité. Dans une envolée lyrique qu'on pourrait chapeauter du titre de *Berceaux, cerveaux, tombeaux*, il s'écrie :

«Ce qui a assuré la survivance des Canadiens français depuis la fondation de Québec par Champlain, en 1608, c'est la fécondité de nos foyers, c'est la *revanche de nos berceaux*. L'expression suscite des sourires niais en certains milieux avancés ou se donnant pour tels. À cette *revanche des berceaux*, ces bons apôtres voudraient maintenant substituer la *revanche des cerveaux*, c'est-à-dire former une élite. Tout peuple a besoin d'une élite, je n'en disconviens pas. Mais il lui faut aussi le nombre. Que deviendrait une armée sans soldats, une armée composée uniquement de généraux, de colonels, de majors ?

Or, depuis quelques années, dans tout le Canada français et notamment au Québec francophone, les berceaux de plus en plus s'immobilisent. De toutes les provinces canadiennes, c'est au Québec que se trouve le taux le plus bas de la natalité. Du train où vont les choses, les mortalités dépasseront bientôt les naissances. Autrefois l'immobilité des tombeaux était amplement compensée par le remuement des berceaux. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

Berceaux, cerveaux, tombeaux : ces trois mots marquent-ils les étapes du chemin parcouru par le Canada français en trois siècles et demi d'existence ? Après avoir remué tant de berceaux et meublé tant de cerveaux, serions-nous maintenant sur le point de creuser de nos propres mains nos propres tombeaux ? »

«LES JEUX SONT-ILS FAITS» AU CANADA,
COMME LE VEUT P.-E. TRUDEAU?

Il termine — comme il se devait — en évoquant le souvenir de Jeanne Lajoie († 1930) et d'Alfred Longpré († 1937) qui ont sauvé à Pembroke l'héritage français et catholique*.

En 1975, Séraphin Marion retourne vite dans le passé pour pester contre les ennemis des Canadiens français dans *Les Canadiens français sont-ils de malhonnêtes gens?* dont nous avons parlé plus haut (pages 194 et 195).

La même année, il est nommé président d'honneur de l'Institut canadien-français d'Ottawa.

Le 30 mai 1976, «Citation au tableau d'honneur» de l'Association canadienne-française de l'Ontario, Conseil régional Ottawa-Carleton.

En septembre 1976, les autorités fédérales, comme pour s'assurer l'appui d'un homme jamais satisfait, le nomment Officier de l'Ordre du Canada. Le gouvernement canadien pressentait-il ce qui arriverait au Québec le 15 novembre de cette année 1976? Le Parti québécois de René Lévesque triomphe. En automne 1979, Séraphin Marion a dit qu'il avait «senti passer en lui une immense espérance» le soir de cette élection (*Le Droit*, 19 juin 1982, page 8).

Malgré la victoire de René Lévesque, l'ombre de la mélancolie suit sa plume dans *La survie du Québec francophone est-elle assurée?* (CD, n° 41, 1976, pages 61 à 79)**.

* Le 6 juin 1978, Séraphin Marion composera un «Rapport sur la situation actuelle des Franco-Ontariens» à monsieur Robert Millette, du ministère de l'Éducation de l'Ontario. Ce rapport, conservé au CRCCF, aborde «des sujets épineux et complexes» condensés en douze pages. Ce «Mémoire», fruit d'une vie d'études franco-ontariennes, veut, dit Marion, apporter une pierre à l'immense édification de la culture française en Ontario.

** Voir aussi l'article de Yolande Grisé, «À 80 ans, Séraphin Marion s'interroge sur la survie des Franco-Ontariens», *Le Droit*, 12 mars 1977, page 18.

AMERTUME ET SOURIRES

Trudeau, écrit Séraphin Marion, pense que cette survie est garantie : « Les jeux sont faits au Canada, affirme le premier ministre : il y a deux groupes ethniques et linguistiques : chacun est trop fort... pour pouvoir écraser l'autre » (page 61).

Une telle allégation, au dire de Marion, ignore que le bloc anglophone du Canada, de seize millions, s'accroît de deux cent-vingt millions d'Américains anglophones qui l'entourent.

Pour survivre, la communauté francophone doit résoudre trois problèmes majeurs : 1) la langue des immigrants; 2) la dénatalité. Ici, Marion reprend, souvent mot à mot, les considérations démographiques de *La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais* (voir pages 182 à 188 de ce volume); 3) le problème religieux. Il est pénible de voir un fils de l'Église comme Séraphin Marion approuver Mgr Marcel Lefebvre dans sa résistance aux directives de *Vatican II*.

Son irritation intérieure dure encore lorsque, en 1977, il reedit son haut-le-cœur devant la poésie moderne. Commentant le livre de Jacques Gouin, *Antonio Pelletier, la vie et l'œuvre d'un médecin et poète inconnu, 1876-1917* (1975), il parle fort peu de la poésie de Pelletier, mais beaucoup de la poésie moderne qu'il accable de moqueries continues du genre de celles-ci : « acrobaties dans le vide », « obscurité totale », « absurdités », « vagissements primitifs », « vocabulaire dementiel », « immense fumisterie », etc. (voir *Asticou*, Hull, Société historique de l'Ouest du Québec, cahier n° 17, avril 1977, pages 30 à 33).

Cependant les décorations le poursuivent...

En juillet 1977, l'Ordre du Canada, qui fête son dixième anniversaire, lui décerne une médaille d'argent. En novembre de la même année, il reçoit la médaille du vingt-cinquième anniversaire de l'accession au trône de la Reine Elisabeth. Toutefois, il cache dans son cœur une grande peine : son cher

UNE ANECDOTE AMUSANTE

hebdomadaire franco-américain, *Le Travailleur*, disparaît en 1978. C'est la triste fin d'une longue et fructueuse collaboration qui a duré jusqu'au 28 juillet 1973.

Il tente de sourire en 1979 avec une excellente anecdote de coulisse intitulée *Le triangle Québec, Paris et Ottawa au cours des années 1888 et 1889* (CD, n° 42, Québec, 1979, pages 61 à 73).

Ô comédie politique!

En 1889 eut lieu à Paris, sous la présidence de Carnot, une exposition universelle et internationale pour fêter le centenaire de la République française. L'année précédente se posa, dans le Canada français, la question que voici : la province de Québec prendrait-elle part officiellement à cette exposition? (voir page 61).

Non, disait Macdonald, premier ministre du Canada, *parce que la Grande-Bretagne ne participe pas à cette exposition et que le Canada appartient à la Couronne.*

Non, disait Tardivel «le grand vicaire», *parce que le Québec reconnaît la «déclaration des droits de l'homme» qui est une œuvre maçonnique et satanique.*

Oui, disait Mercier, premier ministre du Québec, *pour affirmer le droit international des provinces.*

Comme on le sait, Mercier dut céder, en rejetant son propre échec sur Macdonald.

Marion arrête là son récit assez cocasse. Cependant, rien ne l'empêchait de signaler la suite immédiate que voici : en 1890, donc un an après l'incident, le cardinal Charles Lavigerie, dans son «Toast d'Alger», demandera aux catholiques français, au nom du pape Léon XIII, de se rallier à la République. Quelle tête a dû faire Tardivel!

SÉRAPHIN MARION REVIT SON PASSÉ

De 1980 à son décès en 1983, il ne reste à Séraphin Marion qu'à revoir — au-dedans de lui-même et avec ses amis — les quatre-vingt-quatre années qu'il vient de traverser. C'est, vivant, la résurrection du passé. «Je suis devenu, disait-il en décembre 1979, le doyen des Marion de Saint-Paul l'Ermitte et des environs» (extrait de «Le notaire Joseph Marion, M.P.P., et sir W. Laurier» (collection privée de Colette Marion).

Les temps évanouis, tel est l'objet de la causerie qu'il prononce à l'Université d'Ottawa le 23 janvier 1980. Roger Le Moyne, professeur titulaire au Département des Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, le présenta avec beaucoup de sympathie et d'humour. Le *Bulletin du CRCCF* (n° 21, décembre 1980, pages 21 à 30 et n° 22, avril 1981, pages 21 à 29) a rapporté *in extenso* et la présentation et la causerie sous le titre *Un octogénaire franco-ontarien se raconte*. Nous avons largement utilisé ce document dans la première partie de notre travail.

Et comme si les journalistes pressentaient qu'un homme de la taille de Séraphin Marion pouvait nous quitter bientôt, voici que le réseau français de Radio-Canada court à sa recherche dans une série intitulée *Sur les Pas de Séraphin Marion*, série divisée en cinq volets : 10, 17, 24, 31 mars, et 7 avril 1980. À la recherche : Robert Choquette; interviewer : Fernan Carrière qui a enregistré Séraphin Marion en mai 1979 en quatre sessions de trois heures chacune à son domicile même, rue Sunnyside, Ottawa; réalisateurs : Muriel Cantin et Michel Samson; animateur : Claude Lavoie (on peut se procurer ce texte au Service des transcriptions et dérivés de la Radio, Maison de Radio-Canada, C.P. 6000, Montréal, H3C 3A8).

Ce qui frappe tout de suite — sans nous étonner puisqu'il s'agit d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans et d'un homme qui a trop souvent négligé les précisions techniques, — c'est le vague des dates dans des formules de ce genre : «Dans

«UN HISTORIEN POLÉMISTE»

les années 1920» (I, page 3), «Je dirais» (I, page 7), «le premier ministre du Québec, qui dans le temps, je crois, était sir Lomer Gouin» (II, page 21), «Je crois que» (II, page 22), «Avec les yeux de mes vingt et quelques années» (III, page 3), «au commencement de 20, 21 peut-être» (III, page 11), «c'était en 1921, je crois» (III, page 12), «Je crois que c'est le cardinal Léger» (V, page 6), etc.

Sur les Pas de Séraphin Marion, où nous avons souvent puisé dans cet ouvrage, se présente comme un résumé de sa vie et de son œuvre, avec des textes pris en partie dans le *Bulletin du CRCCF*, n° 21. L'animateur de l'émission, Claude Lavoie, appelle Marion «écrivain pamphlétaire» (I, page 3). Nous ne pensons pas que Marion soit un «écrivain pamphlétaire», car son œuvre ne s'apparente ni au libelle ni à la satire. Nous dirons plutôt, avec Marcel Gingras, que Marion reste «un historien polémiste» (*Le Droit*, 18 novembre 1972, page 17).

Des cinq fascicules qui composent *Sur les Pas de Séraphin Marion*, le plus nouveau est le quatrième, qui mentionne l'unité de pensée entre Marion et le chanoine Lionel Groulx. Marion s'est déclaré «disciple de Groulx» (IV, page 2), son maître à penser, qu'il a plusieurs fois reçu chez lui. Le célèbre historien nationaliste s'avouait pessimiste en privé sur l'avenir du Canada français (IV, page 4), mais optimiste en public. Marion, disciple de Groulx? Peut-être! Mais la forte personnalité de Marion peut se dispenser de cette filiation intellectuelle. La même probité historique les a seule réunis.

On peut sourire quand Marion attribue son slogan : «Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer» tantôt à Guillaume d'Orange (IV, page 4), tantôt à Guillaume le Téméraire (V, page 19), et ailleurs dans ses autres ouvrages à Guillaume le Taciturne. En fait, il s'agit de Guillaume I^{er} d'Orange, dit «le Taciturne».



Le chanoine Lionel Groulx, historien

Collection Livres et Auteurs canadiens/qubécois,
cote du négatif Ph30-1629
Centre de recherche en civilisation canadienne-française,
Université d'Ottawa

INITIATION LITTÉRAIRE (1980)

La cinquième partie de l'émission reprend le cri d'alarme lancé à Pembroke le 15 juin 1974. Devant la dénatalité, il menace : «la fin n'est pas loin» (V, page 5). Il voit déjà poindre la guerre civile (V, page 13) et il prophétise : «s'il ne survient pas un grand changement [...] je ne croirais pas beaucoup à la survie de la francophonie ni en Ontario ni au Québec» (V, page 17).

En passant, il donne ce conseil qui ne s'explique que par la conjoncture historique franco-ontarienne : pour les minorités françaises hors du Québec, il ne faut pas laisser l'initiative aux provinces (voir V, page 13).

Un sourire éclaire son visage lorsque, le 25 octobre 1980, l'Académie canadienne-française lui offre une médaille.

*Mais comment chasser tous ces fantômes de malheur et retrouver sourire et paix sinon en retournant à **Beaux Textes** de 1957 (voir pages 122 et 123 de ce volume) qui connut un tel succès de librairie ? Marion lui donne un petit frère dans un ouvrage intitulé :*

*Initiation littéraire,
avec la collaboration de Germain Bertrand
(Éditions de l'Université d'Ottawa, 1980, 194 pages)**

Livre très déficient, hélas ! Ukase contre les écrivains obscurs : contre «les écrits de certains «maîtres de l'heure» qui effectivement ne sont rien de moins que de mauvais maîtres»

* Déjà en 1977, Séraphin Marion avait ravi l'*Institut canadien-français* dans une conférence intitulée «Souvenirs poétiques de mes vingt ans». Dans cette conférence, deux fois reprise d'ailleurs, il attaquait violemment et avec force moqueries l'anarchie de la poésie moderne française et canadienne-française. Il proclamait que l'authentique poésie ne pouvait se passer de rythme et de rimes. Enfin, il déclamaient — en excellent diseur — de nombreux poèmes de littérature française, mais pas un seul de littérature canadienne qu'il ignorait évidemment à l'âge de «ses» vingt ans, en 1916...

HOMMAGES DE LA FRANCE,
ET DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

(page 7), contre ceux qui restent « dans les ornières du paganisme gréco-latin » (page 34). Vraiment, la pensée littéraire de Marion ne se renouvelle pas. Deux grandes erreurs infirment la valeur d'*Initiation* : d'abord l'absence quasi totale de morceaux du XX^e siècle (nous sommes en 1980!); ensuite le manque de références. On comprend la sévérité de la critique (voir par exemple Monique Chartier, dans *Nos Livres*, volume 13, avril 1982, page 177).

Mille neuf cent quatre-vingt, année bien remplie pour Séraphin Marion, par ses contacts avec les hommes de lettres et avec les journalistes de la radio, par le lancement d'un dernier ouvrage et par de nouvelles décorations.

Le 12 septembre 1980, il est honoré de l'*Ordre de la Pléiade* (Ordre de la francophonie et du dialogue des cultures) qui est l'Ordre privé de l'*Association internationale des parlementaires de langue française* (AIPLF). Cette décoration lui est remise à l'occasion de la onzième assemblée générale de l'AIPLF (voir *Le Devoir*, volume LXXI – n° 210, 13 septembre 1980, page 3, et *Le Droit*, 68^e année, n° 141, 13 septembre 1980).

En octobre 1980, vient s'épingler sur sa poitrine la Médaille de bronze de l'Académie française « pour l'ensemble de son œuvre et comme pionnier de la critique littéraire et historique de la langue française en notre pays » (*Le Devoir*, volume LXXI, n° 251, 1^{er} novembre 1980, page 20).

En faut-il davantage pour que le vieux lutteur pourfende encore — comme les héros français du XV^e siècle, du temps de Jeanne d'Arc — quelque méchant Anglais?

Le Devoir du 31 décembre 1980 (volume LXXI – n° 300, page 13), dans un article intitulé *Les heures difficiles de la francophonie ontarienne* (article adressé à Michel Roy, rédacteur en chef du *Devoir* et repris par *Le Temps*, 11 février 1981, volume 3, n° 1, page 4), dénonce violemment pour sa francophobie John Graves Simcoe (1752-1806), premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada en 1791.

L'ABBÉ GROULX, RACISTE?

L'année 1981 se passe dans une retraite paisible.

Le 16 mai 1982, Séraphin Marion est nommé *Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand* par S.S. le pape Jean-Paul II*. En juin, il reçoit son ultime décoration : la médaille *Bene merenti de Patria* de la Société Saint-Jean-Baptiste (voir *Le Droit*, 19 juin 1982, page 8). Ainsi, l'Église et la Patrie s'unissent pour lui offrir, de son vivant, les hommages les plus émouvants.

Lui restent encore de glorieux moments.

Le 21 novembre 1982, c'est à son tour à lui, Séraphin Marion, à l'Institut canadien-français d'Ottawa, dont il a été l'âme, de témoigner sa vénération au chanoine Groulx dans une conférence intitulée *L'Abbé Groulx, raciste?* Dès le 6 décembre 1982, *La Voix franco-ontarienne* reproduisait cette conférence que les CD publieront en 1983 (CD, n° 43, Québec, 1983, pages 185 à 205).

Que vaut ce dernier écrit, cette étincelle encore fumante?

Son cœur se laisse aller à droite et à gauche. Il redit, un an et huit jours exactement avant sa mort, son pessimisme devant l'avenir du Canada français, même si, à la toute fin, il chante l'espérance, «la petite fleur française». Pour lui, on ne peut accuser Groulx de racisme. Si Groulx, pense-t-il, a employé le mot «race» dans *L'Appel de la race* (1922), il a compris ce mot comme on l'interprétait alors : «appel d'un peuple», «appel d'une nation». Marion n'a pas étudié dans ses derniers retraits ce roman-théorème, c'est-à-dire l'antipathie profonde — voire la haine — de deux races qui se croient supérieures. Il élude le problème et plonge Groulx dans le milieu de son temps.

* Le plus grand honneur décerné par les papes à des laïcs.

DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LA CRITIQUE.

Comme un voyant qui évoque les années écoulées, ceux qu'il a aimés, ceux qu'il a dénoncés, Marion parle sans plan précis, déversant à droite et à gauche son amertume et ses regrets. Il avance, recule, avance, reprend sa pensée. Duplessis, Camilien Houde, l'impérialiste cardinal Villeneuve, Laurier et Clifford Sifton («un raciste écoeurant, lui!»), Borden, Saint-Laurent, Pierre Trudeau, Vincent Massey, Lester B. Pearson, tous, tour à tour, retiennent son regard et sa plume.

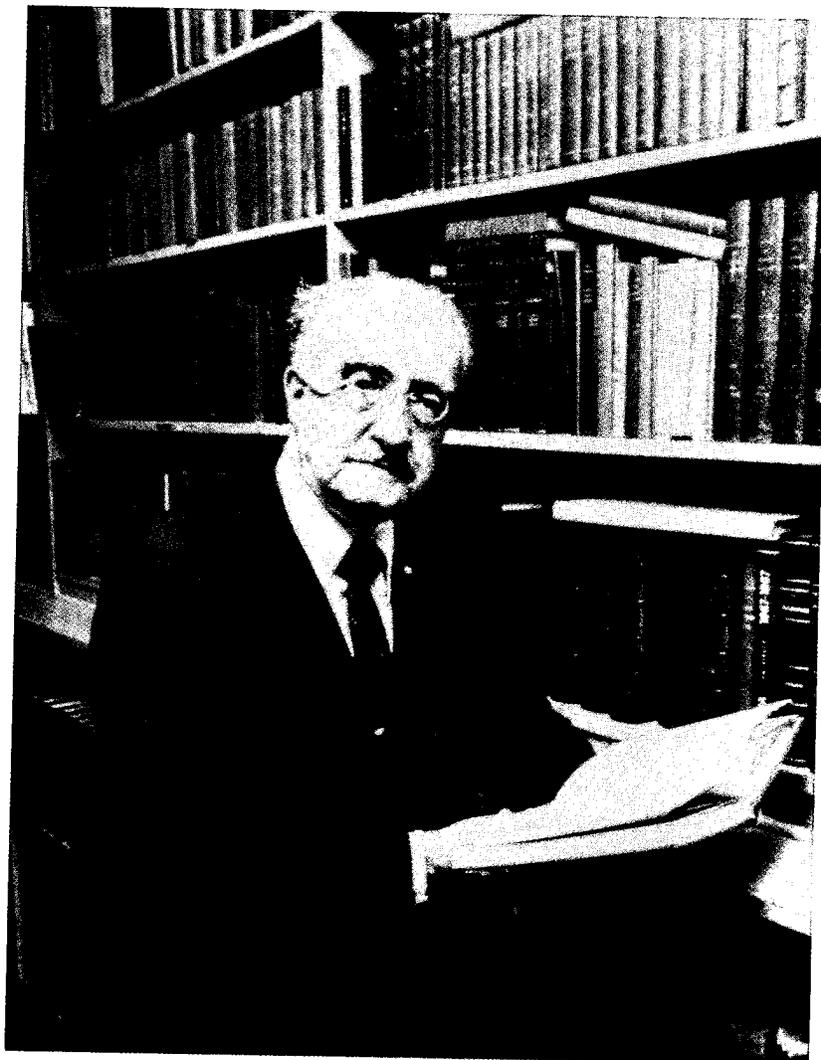
Puis, il retourne à Groulx : «À maintes reprises, écrit-il, au coin du feu, dans ma demeure, l'abbé m'a confié que les pires attaques déclenchées contre lui émanèrent du Canada français» (page 197) et non des Anglais.

En somme, cette conférence décousue ne correspond pas au titre. Marion redevient celui que l'on a toujours connu : un délicieux causeur*.

Malgré une santé qui s'affaiblit, Séraphin Marion se prête aimablement à une entrevue avec Yolande Grisé, à l'été de 1983 (Yolande Grisé, «En causant avec Séraphin Marion, gentilhomme et homme de lettres», dans *Lettres Québécoises*, n° 30, été 83, pages 37 à 45). Cette rencontre, citée plusieurs fois dans notre ouvrage, complète la série *Sur les Pas de Séraphin Marion*.

D'une main ferme, Yolande Grisé a conduit la conversation : les questions, claires, précises, ne permettent pas à la «victime» de courir à l'aventure. Il y a bien encore des à-peu-près, par exemple lorsque Marion déclare que le dernier volume des *Lettres canadiennes d'autrefois* a paru en 1960, au lieu de 1958. Mais nous aimons l'entendre dire qu'il a lu «pendant vingt ans» tous les auteurs anglo-canadiens (page 45) qui, en grande majorité, sont francophiles. Nous frémissons, lorsque, pensant à l'avenir des Canadiens français, il confie : «c'est seulement un miracle ou des miracles qui peuvent nous sauver» (page 45).

* Le n° 43 des *CD* paraîtra en 1983, date de la mort de Séraphin Marion. Le n° 44 verra le jour seulement en 1989, donc six ans après.



Séraphin Marlon
Dans un de ses lieux de prédilection

Archives Le Droit

SON ŒUVRE HISTORIQUE EN GÉNÉRAL

N'est-ce pas le moment de donner ici un aperçu général de l'œuvre historique de Séraphin Marion?

Œuvre partielle

La critique littéraire de Séraphin Marion — nous l'avons noté à la fin de la troisième partie de cet ouvrage — souffre trop souvent de parti pris et de préjugés : c'est de l'**histoire partielle**.

Quant à l'histoire du passé canadien, elle apparaît, elle, **partielle** et morcelée. Seul, le long article intitulé «La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais» (1967) donne une vue générale de la situation humiliante du Canada français, prise du côté anglais.

Peut-on reprocher à notre auteur la fragmentation des dix-sept articles des *CD* et des autres travaux particuliers distribués çà et là? Non pas! L'objet même des *Cahiers* voulait surtout la révision des siècles antérieurs plutôt que des études sur l'actualité. Comme par hasard, cette façon de voir rentrait pleinement dans son charisme, lui qui, tout jeune, s'était baigné dans les *Archives nationales*. Que de fois, à la lecture de son œuvre historique, on sent un homme plus épris du XIX^e que du XX^e siècle! Si un document du passé, si minime soit-il, ne donne pas automatiquement, étudié à part, une vue d'ensemble, par contre quelle richesse que toutes les parcelles de vérité retrouvées à force de travail et d'investigations! Alors, chaque fait, chaque homme devient circonstancié, particularisé : la petite pierre solide et bien taillée va s'incruster dans le tout, l'éclairer à sa manière et le rendre vraisemblable, si l'histoire authentique surpasse l'hypothèse. Séraphin Marion agrandit ainsi notre connaissance des temps révolus par son travail infatigable d'explorateur et de fouilleur, par les innombrables redressements imposés soit à des événements trop souvent admis sans contrôle, soit à des personnages honorés

LES HISTORIENS ANGLOPHONES
À LA DÉFENSE DES CANADIENS-FRANÇAIS

ou honnis sans raison. Cependant, sa critique de *l'actualité politique canadienne* se trouve régulièrement dans *Le Travailleur*.

Oui, il connaissait à fond notre histoire nationale pour ceux qui, aujourd'hui, l'ignorent totalement. Son cœur revivait souvent le drame de la Conquête (1760) qui nous a rendus étrangers dans notre propre pays. Il ne pouvait accepter ce coup de force de l'Angleterre. Dans sa fierté de Marion, il ne comprenait pas qu'un conquérant agisse en conquérant. Le Français, en lui, se rebellait contre la loi du plus fort, surtout celle de 1840 (l'Union); contre l'immigration anglaise effrayante; contre la Confédération (1867), soi-disant pacte entre Français et Anglais, qui devait se porter à la défense des minorités hors du Québec et ne l'a jamais fait. Réticent à l'égard de l'action politique des évêques québécois, il ne sait pas où, sans leur intervention, le chemin du Canada aurait été tracé.

Il en veut à Laurier qui — expression de la majorité anglaise et non de «sa» minorité française — a laissé le français se dégrader au Manitoba et, par voie de conséquence pratique, dans les provinces autres que le Québec.

Alors, comme un dernier croisé, il frappe d'estoc et de taille contre les adversaires des Canadiens français : l'establishment; les orangistes; les WASP; la dénatalité, la baisse de la vie chrétienne. Par contre, il proclame bien haut son amour pour nos héros, en particulier pour de Salaberry; sa confraternité avec les Franco-Ontariens; son penchant avoué pour les séparatistes du Québec; sa vénération pour De Gaulle; sa profonde affection pour la France.

Le plus original pour ce pourfendeur d'injustices, c'est d'utiliser les historiens anglophones eux-mêmes pour défendre les Canadiens français. Peut-on jouer plus beau tour!

Avocat perpétuel des Canadiens français, cet homme, bourré de dons pas assez canalisés, versait facilement dans

LE STYLE DE SÉRAPHIN MARION

l'art oratoire. Que d'envolées lyriques dans ses pages d'histoire! Il comprenait que la science authentique n'empêche pas de sentir et de rester attaché à la Patrie. Plus qu'orateur cependant, Marion se montre agréable causeur, fin, plein d'humour et d'ironie pour ceux qu'il déteste, d'amour pour ceux qu'il ne devrait pas aimer. Rien de banal dans ses écrits. On lui reproche sa manie de titres d'articles qui annoncent autre chose que ce qu'il décrit, ainsi que trop d'à-peu-près dans ses références bibliographiques.

Mais, à lui seul, son style suffirait à lui tailler une des meilleures places dans la littérature canadienne-française. Si on appelle «styliste» celui qui soigne beaucoup son style, Séraphin Marion est un styliste. Flaubert disait qu'«on n'arrive au style qu'avec un labeur féroce». Marion, quant à lui, travaillait beaucoup ses phrases et ne cessait de surprendre les secrets de la langue française. Le prouvent les innombrables citations de grands écrivains dont il noircissait cahiers et carnets. Le prouve un vieux Larousse de 1924, tout mortifié de surcharges après des années et des années d'usage, que sa fille conserve comme une précieuse relique. Cependant, Marion entend rester dans la pure tradition classique : comment pourrait-il se permettre quelque tour syntaxique audacieux?

Alarmiste quand il songe à l'avenir du Canada français, son œuvre immense et dispersée témoigne du contraire. Derrière son sourire et son lorgnon, il inspire la confiance. Au fait, son «opus magnum», est-ce bien *Les Lettres canadiennes d'autrefois* ou ses recherches historiques? Dans les premières comme dans les secondes, Séraphin Marion demeure, devant la postérité, un écrivain utile et d'agréable compagnie.

MARION AVAIT-IL LE DROIT DE NOUS QUITTER?

Et voici qu'à l'automne de 1983, un bruit se répand soudain : Séraphin Marion, très malade, est hospitalisé auprès de son épouse au *Centre d'Accueil Elisabeth Bruyère*, à Ottawa. Nouvelle qui surprend tous ses parents et amis. Marion avait-il le droit de nous quitter?

Le 20 octobre 1983, moins d'un mois avant sa mort, sa main, toujours ferme, écrit la lettre suivante à sa sœur Bibiane, bénédictine à l'abbaye Sainte-Marie, à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, au Québec. Nous la reproduisons en entier :

Ottawa Canada 20 octobre 1983

R. Mère Bibiane Marion

Très chère,

J'arrive de l'hôpital après y avoir subi un troisième examen... pour les **cancéreux**. Je suis un **cancéreux**, le premier, si je ne m'abuse, des Marion.

Et voilà! Je sais que tu pries pour tous ceux qui te sont chers. Tu pries donc pour moi et je t'en remercie.

Ne pourrais-tu pas, en outre, demander à toutes tes compagnes de prier pour moi? C'est ce qu'a fait, à Ottawa, la chère Henriette*. La prière est désormais le seul bien qui me reste et qui m'intéresse. D'avance je vous en remercie.

* Henriette est une cousine religieuse de Séraphin Marion.

MARION AVAIT-IL LE DROIT DE NOUS QUITTER?

Quant à moi, je n'aurai plus désormais qu'une seule oraison jaculatoire : «In manus Domini committo spiritum meum*».

Mes respectueux hommages à Madame**.
À toi mes affectueuses salutations.

Séraphin Marion

P.S. Je suis très fatigué. Je n'ai plus faim. Je ne mange presque plus. J'ai perdu 5 livres en quelques semaines. Je lis et j'écris difficilement. Mais à Orléans, Jean*** et son épouse me prodiguent un dévouement continuel.

* «Dans les mains du Seigneur je remets mon esprit.»

** Il s'agit de la mère abbesse.

*** Il s'agit de Jean-Yves, troisième enfant de Séraphin Marion, et de son épouse, Virginia Bransanger.

SON TESTAMENT PATRIOTIQUE :
«JE SUIS FRANCO-ONTARIEN»

Son testament patriotique honore les Franco-Ontariens. Il déclarait le 7 avril 1980 :

«Nous autres, Franco-Ontariens, nous sommes ici chez nous. Combien de fois ai-je entendu dire des anglophones, des amis très sincères qui me disaient : «Mais vous qui êtes tellement en faveur du français, mais que diable pourquoi est-ce que vous n'allez pas vivre au Québec?» Et je leur disais : «Je suis né en Ontario... et peu importe ce qui arrivera, je vais mourir en Ontario!» Et alors on trouvait ça stupéfiant, mais on disait : «Quelles sont vos raisons d'agir ainsi?» — «Une raison très simple. Nous avons plongé, certains Franco-Ontariens, des racines profondes en Ontario, moi le premier. Et se changer de place? Se déraciner? Quand on veut déraciner un vieux chêne, c'est le tuer. Moi, j'ai mes enfants ici, j'ai mes petits-enfants ici. Ça fait tout de même presque un siècle que je vis ici. J'ai mes parents, j'ai mes amis, j'ai une ambiance. J'irais dans le Québec, mais je serais un peu perdu. Mais au point de vue langue évidemment on parle français; ça, ça ferait bien plaisir. Mais mes amis, mes parents, toute ma parenté serait éteinte. Alors nous autres, nous devons rester en Ontario.»

(Sur les Pas de Séraphin Marion, V, page 19)

LES DERNIERS MOMENTS DE SÉRAPHIN MARION

Cette fierté toute simple, nous la retrouvons dans le récit de ses derniers moments, écrit de la main même de sa fille Colette. En voici les passages principaux :

«Papa est mort le 29 novembre 1983 à 9 h 20 du soir, au *Centre de Santé Elisabeth Bruyère*, 43, rue Bruyère, Ottawa.

«Depuis des semaines, on croyait le soir qu'il ne passerait pas la nuit. Je le visitais toujours le soir, après mon travail et il semblait me reconnaître, ouvrant les yeux dès qu'il entendait ma voix. Je lui avais souvent dit : «Papa, je serai là.» Quand j'entrai ce soir-là, une bénévoles était assise à côté de lui, lui tenant la main. De la porte, je la remerciai chaleureusement. Je vis les deux yeux de papa se fixer sur moi. Je m'approchai : sa respiration était rapide et peu profonde. Après quelques minutes, je lui demandai : «Papa, voulez-vous que j'aille chercher maman?» Je crus le voir me faire un léger signe de la tête... Je lui demandai une seconde fois : «Papa, n'êtes-vous pas fatigué? Voulez-vous que j'aille chercher maman?» La garde, Denise Boucher, qui était de l'autre côté du lit et qui le voyait mieux de profil me dit : «Allez-y. Ça fait deux fois qu'il vous fait signe que oui.» Alors je montai chercher maman. La garde resta avec lui et eut peur qu'il expirât pendant mon absence. Elle voulut lui mettre la main sur la carotide du cou mais il la repoussa du coude d'un geste péremptoire. J'arrivai bientôt avec maman qui, dans sa petite robe de nuit rose et les cheveux blancs ébouriffés, avait l'air d'un petit elf mal réveillé. Elle se pencha sur lui avec tendresse, appuyant son front contre le sien et lui répétant de sa petite voix claire : «Prends courage, Séraphin, l'heure de gloire est arrivée...» (Papa, dans sa jeunesse, aimait chanter la *Marseillaise* en s'accompagnant avec brio et grandiloquence au piano.) Maman était surtout contente de lui voir les «yeux

LES DERNIERS MOMENTS DE SÉRAPHIN MARION

grands ouverts» car les derniers temps, sous l'effet des calmants, il les avait souvent complètement fermés.

«J'offris un peu d'eau à papa qu'il avala avec difficulté. Maman, de nouveau assise dans sa chaise roulante, mangea la crème glacée que j'étais allée chercher pour papa mais qu'il refusa. Comme il se faisait tard, j'offris de reconduire maman; il n'en était pas question. Elle se leva de nouveau et parla à papa assez longuement en lui tenant la main. À la fin, je dis : «Eh bien, faisons ensemble notre prière du soir. Papa, vous n'avez qu'à écouter. On dira une dizaine de chapelet» (sachant bien qu'il y avait été fidèle depuis sa plus tendre enfance). Maman, la voix tremblotante, et moi, nous récitâmes nos dix avés. Et pour conclure, l'idée me vint de dire une prière que maman m'avait apprise à Saint-Pierre-les-Becquets quand j'avais sept ans et qui commence par ces mots : «Vierge sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre...»

«Maman la récita avec moi, la voix pleine d'émotion... comme moi d'ailleurs. Elle n'en avait pas oublié une seule parole. Quand j'arrivai aux dernières paroles : «Donnez à tous l'espérance et la paix», une expression de surprise agrandit les yeux de papa. Je me levai et pris sa main. Il eut un mouvement spasmodique des bras. Je les posai plus confortablement sur le bord du lit. Je mis ma main sur son front et répétai deux ou trois fois : «Donnez à tous l'espérance et la paix»... Papa leva la tête et les yeux, tout grands ouverts, se tournèrent en haut, vers moi. Il eut soudain trois légers soupirs et puis son dernier souffle, léger comme un souffle d'enfant. Maman, à côté de moi, ne s'en rendit même pas compte. Je me dis : «Mais il ne respire plus... Bientôt, trois gardes apparurent dans l'embrasure de la porte. Je leur fis signe d'entrer et formulai la question des lèvres seulement : «Il est mort?» En le voyant, la garde-malade chef me fit signe que oui. Alors, on l'apprit à maman qui, le premier moment

LES DERNIERS MOMENTS DE SÉRAPHIN MARION

de surprise passé, accepta le départ de son compagnon de cinquante-neuf ans, avec esprit de foi et résignation. Les trois gardes pleuraient. Je leur dis : « Mais vous n'êtes pas habituées à cela ? » Elles me répondirent : « On ne s'habitue jamais. D'ailleurs, votre père était si attachant ! » C'est alors que je lui fermai les yeux, ses bons gros yeux de Marion au regard si vif, si perçant.

« Pendant que les gardes firent la toilette du mort, maman et moi allâmes dans le petit parloir des visiteurs. Quelques minutes après, on revint dans la chambre où reposait papa. Je n'oublierai jamais la vue de son beau visage radieux dans l'obscurité. Plus une ride : sa face amaigrie luisait comme l'ivoire à la faible lueur de la lampe de chevet. Il paraissait jeune et beau comme un enfant de cœur. Aucune trace de souffrance ; seulement une grande paix qui semblait l'envelopper tout entier. Je restai seule avec lui jusqu'à onze heures et finis pour lui le chapelet commencé* . »

* L'épouse de Séraphin Marion, Monique Roy-Marion, est décédée le dimanche 15 janvier 1989, à 23 heures, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, au Centre de Santé Elisabeth Bruyère, à Ottawa.

Comme pour son père, sa fille Colette connut la grande consolation de pouvoir réconforter les derniers moments de sa mère.

SÉRAPHIN MARION NOUS A QUITTÉS

Séraphin Marion nous a quittés

Dans la causerie que le vénérable octogénaire donnait, à l'Université d'Ottawa, le 3 mars 1977, aux élèves du cours de *Littérature outaouaise et franco-ontarienne*. Séraphin Marion avait assuré, souriant et paisible, que «le secret de son indomptable vitalité», c'était la JEUNESSE (voir Yolande Grisé, «À 80 ans, Séraphin Marion s'interroge sur la survie des Franco-Ontariens», dans *Le Droit*, 12 mars 1977, page 18). «Toute ma vie, avait-il avoué alors, je me suis adressé aux jeunes. C'est la jeunesse qui me garde jeune. Elle est ma fontaine de jouvence».

Le Conseil d'éducation de Carleton a donc été bien inspiré d'inaugurer, le 21 février 1984, l'ÉCOLE SÉRAPHIN-MARION, la première école publique de langue française à Gloucester, rue Steel. Une peinture à l'huile, don de *l'Institut canadien* à son président d'honneur, accueille régulièrement les petites et petits Franco-Ontariens : elle représente Séraphin Marion.

Dans le Québec lui-même, le souvenir de Séraphin Marion restera vivant. Chaque année, en effet, depuis 1984, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal offre un prix appelé *Le Prix Séraphin Marion* à un (ou une) francophone hors Québec qui s'illustre dans le développement de la langue et de la culture française. Ce prix comporte une somme de 1 500 dollars et la médaille *Bene merenti de Patria*. Cette médaille — on s'en souvient — fut la dernière décoration reçue par Séraphin Marion (voir page 213).

SÉRAPHIN MARION NOUS A QUITTÉS



L'école Séraphin-Marion, à Ottawa

L'illustre écrivain nous rappelle — ce que nous avons si souvent lu dans ce volume — que, «si elle veut survivre, la communauté francophone tout entière, certes, mais surtout la société francophone du Québec, puisque c'est du sort de cette dernière que dépendra l'épanouissement ou le déclin des minorités francophones du Canada, en particulier de l'Ontario français, doit résoudre trois problèmes majeurs : le problème de ses immigrants, le problème de sa dénatalité et, enfin le problème de sa religion» (Yolande Grisé, *ibid.*).

Des trois problèmes, le plus inquiétant pour lui se trouvait dans l'état pénible de la situation religieuse, de cette religion qui, autrefois, avait assuré la survivance et l'unité des Canadiens français.

SÉRAPHIN MARION NOUS A QUITTÉS

Séraphin Marion voyait-il juste? De toute façon, notre vie s'éclaire par la sienne lorsqu'il nous confie ce message qu'il aimait tant rappeler à la fin de ses causeries : « L'espérance est la petite fleur française » (voir *CD*, n° 38, 1973, pages 133 à 136). Et d'ajouter ce vers si révélateur de Chantecler :

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière »

(Edmond Rostand, *Chantecler*, 1910, acte II)

Paul Gay
ce 9 juillet 1987

Item	Description	Quantity	Unit	Price	Total
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

APPENDICE

DIEU EST-IL ANGLAIS OU FRANÇAIS?

Conférence prononcée par Séraphin Marion,
sept mois exactement avant sa mort, à l'école
secondaire De La Salle, le 29 avril 1983, et à
l'école secondaire Charlebois, le 10 mai 1983

Présentation

NOTRE première intention était de terminer cette étude par quelques morceaux, particulièrement réussis, de notre auteur. Et Dieu sait qu'ils abondent!

Mais outre que plusieurs beaux textes apparaissent dans ce livre, nous avons pensé, au profit du lecteur, donner en son entier une de ses conférences.

Dieu est-il anglais ou français?

s'apparente à un testament d'historien, intéressant, plein d'aperçus personnels, portant un jugement définitif sur l'orgueil

TOUT SÉRAPHIN MARION

anglo-saxon et le mépris des impérialismes, même s'ils sont français. Enfin, testament émouvant, où il livre bellement sa pensée dernière.

On y retrouve tout Séraphin Marion :

- Le piquant du titre qui recèle on ne sait quoi.
- Une science historique sûre, agrémentée d'anecdotes amusantes dignes d'un éternel causeur, prolix au point de ne pas craindre les digressions, comme l'histoire du Mayflower, les Loyalistes, la guerre des Boers.
- L'humour fréquent devant les situations cocasses.
- Le manque de nuances qu'il lui était difficile d'apporter dans un texte déjà si long.
- Les sources, ah oui! les sources, neuf fois sur dix puisées dans ceux des historiens anglophones qu'il prise beaucoup.
- Le style sans bavures et ce ton dégagé et simple qu'il possédait parfaitement à la fin de sa vie et le rendait si attachant.

Mais... Il y a un gros «mais». On regrettera beaucoup son gros défaut, son vieux défaut : l'absence presque totale de références, qui enlève à son texte l'appareil critique. Au fur et à mesure de son écrit, il a dû, j'imagine, prendre sur ses étagères ses auteurs anglais préférés et les recopier, remettant sans doute à plus tard le soin de préciser la source des documents utilisés. Hélas! la mort n'attend pas!

Paul Gay

«LE BON DIEU EST CANADIEN»

Dieu est-il anglais ou français?

Titre paradoxal! Pourquoi ne pas vous avouer sans plus tarder que si je l'ai choisi, c'était tout simplement pour piquer votre curiosité.

Titre peut-être malhonnête! Quelques-uns d'entre vous pensent que je pourrais bien avoir l'audace de vous infliger un cours de théologie, moi qui suis un historien et non pas un théologien.

Titre badin et peut-être bien caricatural. Mais, en plus de ses exagérations et de ses outrances, une caricature présente toujours quelques miettes de vérité.

Titre opportun puisqu'il s'étale à un moment psychologique.

Il y a une dizaine d'années, l'un des «best-sellers» dans le monde anglophone était un bouquin de 300 pages publié à Londres, en Angleterre, par R.F. Delderfield. Ouvrage intitulé : «God is an Englishman».

J'ai lu ce roman. L'auteur, ai-je besoin de vous le dire, ne m'a pas convaincu! Mais ne voilà-t-il pas que récemment, le 17 avril 1980, lors de son entrée dans la Société royale du Canada, le professeur Jacques Monet, directeur du Département d'Histoire à l'Université d'Ottawa et jésuite authentique, a commencé son allocution par les cinq mots que voici : «Le Bon Dieu est canadien».

À ces deux assertions catégoriques et même brutales dans leur laconisme, j'ai bien le droit, ce me semble, de substituer un titre moins tranchant, un titre interrogatif : «Dieu est-il anglais ou français?»

Avec votre aimable permission, je voudrais répondre à trois questions : 1) Dans notre monde contemporain, Dieu

«LE PEUPLE DE DIEU EST ANGLO-SAXON»

aurait-il une nation de prédilection dans laquelle il aurait placé toutes ses complaisances? 2) Si tel est le cas, quelles sont les lettres de créance de ce peuple privilégié ou se donnant pour tel? 3) Serait-il vrai que ce peuple aurait le devoir strict de s'acquitter par tous les moyens — les bons comme les moins bons — d'une mission dont l'aurait investi la confiance du Tout-Puissant?

*
* *

Il y a environ un siècle, lorsque la reine Victoria présidait aux destinées d'un empire alors à son zénith, plusieurs croyaient dur comme fer que le peuple de Dieu était le peuple anglo-saxon.

Cecil Rhodes fut l'un des premiers à prêcher ce nouvel évangile. John S. Ewart* a bien résumé les idées maîtresses du champion de l'impérialisme anglo-saxon : «Only one race, as it seemed to him (Rhodes) approached God's ideal type, his own Anglo-Saxon race; God's purpose then was to make the Anglo-Saxon race predominant and the best way to help on God's work (...) was to contribute to the predominance of the Anglo-Saxon race.»

Au sentiment de Charles Dilke, sous-secrétaire du Foreign Office au XIX^e siècle, la race anglo-saxonne finirait bien par dominer les races inférieures. Mason Wade** a consigné l'observation.

* *Independence Papers*, vol. I, p. 75.

** *The French Canadians*, Toronto, 1955, p. 196.

«LA GRANDE-BRETAGNE... MAÎTRESSE DE L'UNIVERS»

Hier, comme aujourd'hui, un arbre se juge à ses fruits. L'arbre anglo-saxon n'avait-il pas produit, entre autres fruits merveilleux, l'Empire britannique? Tous les impérialistes, alors triomphants, s'imaginaient que «The British Empire was a providential agency, the greatest instrument for good in the world». Carl Berger a relevé cette assertion dans son ouvrage, *The Sense of Power*, publié à Toronto en 1970, page 217.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Empire britannique conquiert sur le monde une hégémonie incontestable et incontestée. Le professeur Arthur Burt, autrefois professeur en chef d'histoire à l'Université de l'Alberta, à Edmonton, s'en est bien aperçu, lui qui a écrit à la page 345 de son ouvrage *The Evolution of the British Empire and Commonwealth* ce paragraphe que je traduis :

«La Grande-Bretagne était alors maîtresse de l'univers. Dans le domaine économique, sa suprématie s'affirmait avec éclat par sa marine de guerre, à nulle autre pareille, et sa marine marchande qui pénétrait dans le monde entier. Dans le monde politique, la Grande-Bretagne, avec son parlementarisme, s'imposait à l'attention de tous les peuples civilisés.»

En 1887, le jubilé de la reine Victoria porta à son paroxysme l'orgueil anglo-saxon. Écoutons de nouveau là-dessus le professeur Burt :

«Princes and potentates and colonial prime ministers and troops from every colony and dependency, white men, yellow men, brown men, black men gathered in London for the imperial pageant. The formal procession was so long that the Old Lady (la reine Victoria) who was the center of it all had to sit in her carriage for more than four hours without a break. Later she presided over a great military review at Aldershot; and the Prince of Wales, soon to be Edward the VII, held a naval review at Spithead where the war vessels were drawn up in four lines extending for thirty miles...»

LE « RECESSIONAL » DE RUDYARD KIPLING

Ivres d'orgueil, les Anglais n'eurent pas le temps de prêter l'oreille aux solennels avertissements du *Recessional*, l'immortelle prière que le grand Kipling composa pour commémorer cet extraordinaire jubilé de la reine Victoria.

Il semble bien que, au milieu d'un pareil déploiement de forces et de magnificence, Kipling ait été un visionnaire et un prophète. Le grand écrivain a entendu les premiers craquements d'un empire bientôt à son couchant, en dépit d'apparences favorables. D'où son fameux « *Recessional* », l'une des plus belles perles de la littérature anglaise :

God of our Fathers, known of old.
Lord of our far-flung battle-line
Beneath whose awful hand we hold
Dominion over palm and pine.
Lord God of Hosts, be with us yet,
Lest we forget! Lest we forget!
(Dieu des Armées, demeure encore avec nous,
de crainte que nous ne t'oublions).

Esprit clairvoyant, mais prophète de malheur, Kipling comme Cassandre ne rencontra que des incroyables. À l'horloge de l'Histoire, l'heure des revers britanniques n'avait pas encore sonné. Maître de l'univers, le peuple anglais se croyait choisi par un décret nominatif de Dieu pour répandre aux quatre coins du monde civilisé les bienfaits d'une civilisation chrétienne et anglo-saxonne.

Le « Jingoisme » était alors une vivante réalité. « Jingoisme » : c'est-à-dire un chauvinisme britannique. Deux vers ont rendu ce mot célèbre :

We don't want to fight,
But by Jingo if we do,
We've got the ships.
We've got the men,
We've got the money too!

LES BIENFAITS DE LA CIVILISATION ANGLO-SAXONNE

Dans son ouvrage, *The Sense of Power*, aux pages 218 et 226, Carl Berger cite un texte important de G.M. Grant, historien et ancien président de l'Université Queen's, à Kingston, en Ontario :

« Nous avons une mission ici-bas aussi réelle que celle d'Israël autrefois. Ce n'est pas par hasard que l'Histoire a placé des millions d'hommes issus de races inférieures sous la protection de l'Empire. » Empire alors au zénith de sa gloire.

Le même auteur note, quelques pages plus loin que, au sentiment du révérend W.T. Herridge, ministre anglican d'Ottawa vers la fin du XIX^e siècle : « La race anglo-saxonne présidait aux destinées du monde entier et qu'elle avait reçu de Dieu lui-même le mandat de répandre partout les bienfaits de la civilisation anglo-saxonne. »

De 1873 à 1878, Alexander Mackenzie fut premier ministre du Canada. Successeur de sir John A. Macdonald, cet Écossais industriel et honnête homme tenait en haute estime les Anglo-Saxons et la langue anglaise. Dans son ouvrage*, Dale C. Thomson reproduit un texte significatif :

« There were three requisites of national greatness, Mackenzie explained to an audience in Seaforth : unity, intelligence and virtue. England had all three. That was why Britain was one of God's means of carrying on civilization and why the British language was being used as a vehicle to civilize and christianize the whole earth. »

Sur le même sujet, la déclaration la plus tonitruante émane de la plume de R.B. Bennett, premier ministre du Canada de 1930 à 1935. Dans son ouvrage *Colony to Nation*, à la page 44, le professeur Arthur Lower l'a sauvée de l'oubli. La voici dans toute sa verneur :

* *Alexander Mackenzie*, Toronto, 1960, p. 113.

AUX ANGLO-SAXONS,
LA MISSION DIVINE DE GOUVERNER LE MONDE

«I do not believe the British Empire is an accident. I believe the miracles of this war (il s'agit ici de la deuxième guerre mondiale*) are indeed miracles and that we have survived and will continue to do so because we have a divine mission to rule the world.»

La mission divine de gouverner le monde : voilà qui est net et clair. Quel somptueux mandat pour les habitants des îles Britanniques!

Si quelques-uns d'entre eux décident, au cours de l'automne de 1620, de quitter l'Angleterre, de traverser l'Atlantique pour poser les fondements d'une colonie dans le Nouveau Monde, ils croient eux aussi, cela va sans dire, qu'ils sont chargés d'une mission divine. Voilà pourquoi les 102 *Pilgrim Fathers* que transporta le *Mayflower* de Southampton à Plymouth, dans la Nouvelle-Angleterre et qui arrivèrent à destination le 21 décembre 1620 furent tenus, eux aussi, pour des hommes extraordinaires, «God's chosen people». Ce qui fera dire à un historien que ce fut l'élite, la crème de la société anglaise qui arriva aux États-Unis en 1620.

Après la Révolution américaine et la victoire des États-Unis sur l'Angleterre en 1783, bon nombre d'*United Empire Loyalists* vinrent s'établir au Canada. Ils ne voulaient pas troquer leur *Union Jack* contre le drapeau étoilé et un plat de lentilles. Si l'on en croit Carl Berger «The population of America itself was sifted and its very choicest men selected by Providence for the peopling of this Dominion (of Canada). The United States was thus drained of their «noblest elements» and suffered a moral loss which they have never made up for this day.»

* Note de l'auteur : il s'agit en fait de la Première Guerre mondiale.

«UNITED EMPIRE LOYALISTS, THE BEST BLOOD OF AMERICA»

D'autre part Fennings Taylor tient ces *United Empire Loyalists* pour «the best blood of America».

Donc à la crème des Anglais d'Angleterre qui fondèrent les États-Unis d'Amérique s'ajouta, un siècle et demi plus tard la crème des treize colonies américaines qui, sous le nom d'*United Empire Loyalists*, s'en vinrent former une colonie nouvelle au Canada.

Ces *United Empire Loyalists* deviennent ainsi une manière de *crème de la crème*. Et maints historiens de conclure que «the founders of British Canada were God's chosen people».

Pareille mentalité ne favorise guère l'esprit d'humilité ou la méfiance de soi : elle suscite presque toujours la fierté et trop souvent l'arrogance.

Il s'ensuit que ces «God's chosen people» n'exhiberaient jamais un complexe d'infériorité. En outre, entre ce peuple anglo-saxon et le peuple canadien-français, entre un peuple soi-disant supérieur et un peuple jugé inférieur, entre des conquérants et des conquis, la cohabitation ne devait pas s'avérer facile.

*
* *

Mais voici bien une autre affaire. Les Anglais s'installèrent au Canada avec la conviction qu'ils étaient un peuple choisi, un peuple fier de ses origines et de ses destinées. Toutefois ils constatèrent bientôt que les Canadiens français affichaient eux aussi une fierté nationale.

Les Anglo-Canadiens se considéraient comme des types d'hommes supérieurs; les Franco-Canadiens aussi. Les Anglo-Canadiens se croyaient chargés d'une mission divine; les Franco-Canadiens aussi. Bref, deux fiertés allaient s'affronter

LA FIERTÉ NATIONALE DES CANADIENS FRANÇAIS

désormais, de 1760 à nos jours. Et aussi deux missions divines, mais contraires : une mission divine anglo-protestante et une mission divine franco-catholique. Ce qui évidemment ne facilitait pas les choses pour le Père Éternel.

À ce sujet, entre autres commentaires d'historiens anglophones, il convient de revenir à Carl Berger et de citer ce passage :

«By the late nineteenth century, the belief that French Canadians had a messianic duty to preserve purity of Catholicism and to stand as exemplars of the true faith in North America has gained universal support among the clergy and the people. A sense of patriotism which centered upon the exaltation of Catholicism could not but find dangerous and disquieting a sense of patriotism which was rooted in the Protestant mission.»

À l'origine de cette croyance du Canada français en sa mission divine se situe le martyre des jésuites canadiens à Midland, en Ontario, tout près d'ici.

Grand historien américain, Francis Parkman a consigné noir sur blanc, à ce sujet, ce que voici :

«The Jesuit Fathers buried themselves in deserts facing death with the courage of heroes and enduring torments with the constancy of martyrs.»

Puis il conclut avec une phrase haute en couleur, frappée en médaille, une phrase qui devrait être insérée dans toutes nos anthologies et faire partie de tous nos manuels d'histoire :

«Their virtues shine amidst the rubbish of error like diamonds and gold in the gravel of the torrent.»

(Leurs vertus brillent parmi les débris de l'erreur comme des diamants et des pépites d'or dans le gravier du torrent)

LES SAINTS MARTYRS CANADIENS

Mieux que quiconque, Arthur Lower, dans son *Canadians in the Making*, à la page 24, a retracé la genèse et l'évolution de cette croyance du Canada français en sa mission divine :

« It is impossible to overpaint the effect of the Jesuit martyrdoms on French Canada's history. Here was heroism stark, fearless heroism, heroism purged of all the dross of wordliness. Latimer and Ridley, we English think of, Hampden, Florence Nightingale, David Livingstone and the long roll of secular heroes : we have nothing that shines more brightly than the names of Brébeuf and Lalemant... Here was the very base of French Canada's story. Could there have been a better set of foundation stones for a people? »

« La plupart des peuples, au cours de leur histoire s'imaginent que la Providence leur a été favorable. De là à se croire un peuple privilégié, il n'y a qu'un pas à faire et ce pas est vite fait : Le Canada français prétend être ce peuple privilégié puisqu'il comptait parmi ses fondateurs les saints martyrs canadiens. »

Au XIX^e siècle, entre autres personnages, Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, et Jules-Paul Tardivel, directeur propriétaire du journal *La Vérité*, épousèrent la thèse de la mission divine d'un Canada français catholique dans un Nouveau Monde protestant.

En règle générale, les Anglo-Canadiens comprenaient tant bien que mal — et plutôt mal que bien — cette prétention du Canada français de même que son nationalisme qu'ils considéraient comme intempérant et inopportun. Stanley B. Ryerson attribue ce manque de compréhension au complexe de supériorité des Anglo-Canadiens et à leur ignorance des réalités de la vie du Canada français.

*
* *

«GESTA DEI PER FRANCOS*»
PAROLES DES PAPES PIE X ET PIE XII

Cette mission divine du Canada français plongeait des racines profondes dans la France d'outre-mer, la France de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis et de Jeanne d'Arc.

Je viens de prononcer le nom d'une grande sainte de France. Ici, je ne puis résister à la tentation de vous rappeler un des nombreux mots que Jeanne d'Arc lança à ses accusateurs, lors de son procès.

Elle connaissait assez bien les Anglais, puisqu'elle les avait chassés de France. Les aimait-elle? Un ouvrage récent donne à cette question une réponse fort originale.

Jeanne est devant le tribunal ecclésiastique que préside Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Il tend à Jeanne d'Arc des traquenards auxquels elle se soustrait comme en se jouant. Enfin, désireux de mettre fin à un dialogue qui ne mène nulle part et lui fait perdre la face, l'astucieux président dit à la Pucelle :

«Selon vous, Dieu n'est pas pour les Anglais?»

Et Jeanne de lui décocher ce trait d'esprit :

«Dieu n'est pas pour les Anglais, bourreaux de la France. Il est pour que les Anglais retournent dans leur pays. C'est chez eux que Dieu les aime.»

Mais revenons à notre sujet.

«Gesta Dei per Francos» : les «gestes» de Dieu par les Francs. Cette manière de proverbe ne date pas d'hier. «La France fille aînée de l'Église.»

La mission divine de la France : assertion à laquelle ont souscrit non pas de vulgaires politiciens, ni même des hommes d'État, mais plusieurs papes, depuis le temps de saint Louis jusqu'à nos jours.

* «Les exploits de Dieu par les Francs» (traduction de P. Gay)

«QUE FERAIT DIEU SANS LA FRANCE?»

C'est Grégoire IX qui a écrit à saint Louis : «Le Rédempteur a choisi le béni royaume de France comme l'exécuteur spécial de ses divines volontés.»

Saint Pie X croyait en la mission divine de la France. Et Sa Sainteté Pie XII a donné aux Français le puissant encouragement que voici :

«Catholiques français... s'il peut sembler un moment que triomphent l'iniquité, le mensonge et la corruption, il vous suffira de faire silence quelques instants et de lever les yeux au ciel pour imaginer les légions de Jeanne d'Arc qui reviennent, bannières déployées, pour sauver la patrie et la foi.»

Comme la France du Moyen Âge et du Grand Siècle, la France des XIX^e et XX^e siècles ne renia jamais absolument cette tradition catholique, tradition aujourd'hui séculaire. Même la France d'Émile Combes, champion d'un anticléricalisme exacerbé, ne réussit pas à établir une coupure entre la France de l'Ancien Régime et la France contemporaine. Dans la panoplie sacrée de la patrie française, le bouclier de Foch et du général de Gaulle rejoignent l'épée de Jeanne d'Arc.

Cette croyance de presque tous les Français dans la mission chrétienne et civilisatrice de leur pays prête le flanc à certaines exagérations dont les étrangers font des gorges chaudes. Je crois avoir cueilli la plus savoureuse d'entre elles dans un ouvrage du chanoine Lionel Groulx.

En 1909, au cours d'un séjour en France, l'abbé Groulx et C.J. Magnan, son compagnon de voyage, se trouvent à Orléans où se tient le congrès annuel de l'*Association catholique de la Jeunesse française*. Cinq mille jeunes Français sont réunis dans le Cirque d'Orléans sous la présidence de Mgr Touchet.

Porte-parole des Canadiens français, monsieur C.J. Magnan y prononce une allocution. Ici passons la parole au chanoine Groulx :

«Notre ami Magnan se hasarde à décrire, en termes fort discrets et modérés, la pénible impression

LA GUERRE DES BOERS

que nous cause parfois au Canada la politique religieuse de la France... Mal en prend à l'imprudent orateur. L'évêque d'Orléans succède à la tribune à M. Magnan. Tout de suite l'orage éclate. La réplique est cinglante : « Vous irez dire, Monsieur, à ceux qui chez vous pensent et parlent ainsi de la France qu'ils ne connaissent pas la France. »

Un instant d'arrêt. Puis cette question explosive :

« Mais que ferait Dieu sans la France? »

La France non seulement peuple de Dieu, mais peuple sans lequel Dieu ne serait plus le Père Tout-Puissant. Boutade sans doute qui révèle tout un paysage comme un éclair soudain dans l'obscurité de la nuit. Elle rejoint le mot de Péguy : même avec tous leurs défauts, prétend le poète, ce sont les Français que Dieu aime le mieux.

N.B. — Mais pour nous c'est vrai!

*
* *

Le temps est maintenant venu de répondre à notre troisième question et d'ouvrir des perspectives troublantes sur la frontière incertaine qui sépare la guerre juste et la guerre injuste.

« God's chosen people » : le peuple de Dieu ne saurait guerroyer injustement sans se renier lui-même. Il s'ensuit que, a priori, toutes ses guerres sont justes.

Or, en 1899, l'Angleterre déclara la guerre aux Boers de l'Afrique du Sud.

Ceux qui aiment appeler un chat un chat et Rolet un fripon sont obligés de convenir que cette guerre fut une manière de brigandage. Brigandage rapidement camouflé, par l'impérialiste Joe Chamberlain et ses acolytes en une manière de guerre sainte entreprise pour une juste cause.

THE RIGHTEOUS WARS

Les guerres de l'Angleterre n'ont-elles jamais été rien d'autre que des guerres déclenchées pour sauver le droit, la justice, l'humanité, la civilisation? Les moins intempérants des impérialistes britanniques admettraient-ils un seul instant que leur Empire a songé d'abord à ses intérêts en livrant bataille à l'un ou l'autre de ses ennemis? À leur sentiment, toutes les guerres de l'Empire furent justes, même la guerre sud-africaine.

Le professeur Arthur Lower explique ainsi le phénomène : «The normal Puritan tendency of English Canadians to think of all foreign adventures as crusades for righteousness.»

Confirmation nouvelle — et d'ailleurs fort superflue — de l'une des thèses d'Henri Bourassa qui connaissait assez bien les Anglais. Thèse que le chef nationaliste du Canada français énonçait à peu près en ces termes.

Les Anglais adoptent une politique qui est d'abord conforme à leurs intérêts; en quoi ils ne se différencient pas des autres peuples de l'univers. Mais, une fois cette politique adoptée, les Anglais — et c'est ce qui les caractérise — prodiguent des raisonnements de toutes les espèces, et surtout des simulacres de raisonnements pour démontrer que les guerres résultant de la politique par eux adoptée sont des guerres justes, des guerres destinées à sauver l'humanité et, pour tout dire, des *righteous wars*.

Règle générale qui n'admet aucune exception dans l'un ou l'autre de tous les coins et recoins du monde, ni même en Afrique du Sud.

Les historiens soucieux d'objectivité — et il s'en trouve beaucoup chez les Anglo-Canadiens — ne se laissent pas prendre à pareil traquenard. Arthur Lower a noté que «during the Boer war, the people of practically all the great powers, including the United States, had been hostile in feeling towards Great Britain.»

«IL EST AVEC LE CIEL DES ACCOMMODEMENTS»

Stanley B. Ryerson n'a pas craint d'appeler la guerre sud-africaine une guerre injuste.

Si cette guerre encourut la réprobation du monde civilisé, il va sans dire — mais il va encore mieux en le disant — qu'elle ne put susciter l'enthousiasme du Canada français. Croyons-en sur parole Bruce Hutchison qui a énoncé là-dessus une vérité pertinente :

«The South African War had been, in the eyes of the French Canadian habitants, only a British adventure and another conquest of harmless people like themselves.»

En refusant de prendre part aux guerres impériales, surtout en levant l'étendard de la révolte contre la conscription des Canadiens pour service en des terres étrangères, les «habitants» de 1899 se maintenaient dans une attitude déjà séculaire.

Plusieurs Anglo-Saxons, en Angleterre comme au Canada, se targuaient alors de faire partie du «God's chosen people». Ils devaient donc justifier à tout prix cette aventure militaire en Afrique du Sud. Voici comment un ministre anglican d'Ottawa s'y prit pour résoudre ce qui était bel et bien la quadrature du cercle. «Il est avec le ciel des accommodements» a écrit Molière. C'était aussi l'avis du révérend W.T. Herridge, puisqu'il a élaboré là-dessus une petite thèse machiavélique que, dans *The Sense of Power*, à la page 251, Carl Berger résume ainsi :

«The conviction that the Anglo-Saxon race held in its hand the destiny of the world, coupled with the belief that it was enjoined by God to disseminate the seeds of civilization led to the conclusion that when the furtherance of «liberty» «the Gospel» and «Progress» was impeded by an inferior race or a lower civilization, the resulting conflict and war could neither be inglorious or morally wrong.»

«PRESQUE TOUS LES PEUPLES
SE PRÉTENDENT SUPÉRIEURS»

Voilà donc Dieu sommé, en quelque sorte, de venir à la rescousse de son peuple de prédilection.

Ce procédé, hâtons-nous de le dire, n'a jamais été le monopole des Britanniques. Au cours des deux guerres mondiales, le haut clergé de tous les pays belligérants a souvent donné l'impression qu'il voulait faire de Dieu une manière d'allié politique. On n'a pas oublié le fameux *Gott mit uns*, le *Dieu est avec nous* des fils de la Germanie.

Le Tout-Puissant avait donc sur les bras beaucoup de pauvres enfants qui s'entretuaient tout en se réclamant du même Père.

Comment accorder tous ces violons et faire cesser la cacophonie? Tirailé à hue et à dia par tant de ses enfants, le Père éternel ne savait plus... Oh! Je vous en demande pardon! J'ai failli dire une bêtise! J'ai failli dire que le Père Éternel ne savait plus à quel saint se vouer!...

*
* *

Allons encore un peu plus loin et menons notre enquête dans une perspective encore plus vaste.

Peuple de Dieu; donc peuple supérieur. Le mot est vite dit; il recouvre toutefois une réalité complexe.

Presque tous les peuples se prétendent supérieurs. Et, à certains égards, ils ont raison. Comment ne pas abonder dans le sens de W.H. Moore qui, il y a plus d'un demi-siècle, a écrit sur le sujet des observations justes :

«The Chinaman will say that his people are superior to all others. They have, in his opinion forgotten more than others ever knew... The supercilious smile of the Indian guide when a white man stumbles through the bush. The Indian has a conviction of the inferiority of the tender foot. The bearded Jew, only a few years ago from

«DIEU EST PÈRE DE TOUS LES HOMMES»

the ghetto of Russia... sincerely believes himself and his people the chosen people of God. The conviction of race and national superiority lies deeply in the breast of all men who rub shoulders only with their own.»

Il arrive parfois que certains esprits supérieurs succombent à la tentation de s'annexer la divinité ou de l'associer à des projets ou à des calculs qui n'ont pas toujours pour but la gloire du Tout-Puissant ou le salut des âmes. Au dire de Ramsay Cook, notre Mackenzie King appartenait à cette famille heureuse : il prétendait avoir la faculté de se mettre, quand bon lui semblait, en relation avec Dieu et les esprits. En cela, il imitait d'ailleurs son modèle, Gladstone, autrefois premier ministre libéral, en Angleterre. Et Ramsay Cook d'ajouter :

«A colleague of Gladstone remarked that he did not object to the fact that the Grand Old Man (Gladstone) always had the ace of trumps up his sleeve, but he did disapprove of Gladstone's claim that the Almighty had put it there.»

*
* *

J'ai voulu dévider, sans jamais en rompre le fil, l'écheveau passablement embrouillé d'un problème que je trouve passionnant. Ai-je réussi? Je n'oserais l'affirmer.

Ce qui accroît mon inquiétude, c'est qu'il me faut, bon gré mal gré, terminer cette conférence en marchant, avec désinvolture, sur les plates-bandes des théologiens pour y cueillir des fleurs que je ne connais pas très bien. Je m'y hasarde quand même en vous priant de ne pas prendre mes propos pour des paroles d'Évangile.

Il nous est maintenant loisible de répondre à la première question qui a fait le sujet de notre entretien et de dire tout haut ce que vous avez toujours pensé tout bas : «Dieu n'est

QUI EST LE VRAI PEUPLE DE DIEU?

ni anglais ni français. Il est l'Être par excellence, créateur et père de tous les hommes.»

En outre, nul décret n'a divisé l'humanité en deux groupes : le groupe des maîtres et le groupe des esclaves; le groupe des nations prétendues inférieures opposées à une nation soi-disant supérieure. C'est bien l'avis du professeur J.M.S. Careless, de l'Université de Toronto :

«Man, whatever his race or origin, is much the same everywhere — no people is made naturally the master and the other the slave; for although at one time one people may seem to control, in another day they may have fallen behind in the march of civilization, while some other groups have come to the fore. And each of them has added something to the common stock of human knowledge.»

Sans remonter au déluge, songeons à quelques peuples porteurs, pendant quelques siècles, du flambeau de la civilisation, peuples maîtres de l'univers à un moment donné : la Grèce de Périclès, la Rome des Césars, le Portugal de Vasco de Gama*, l'Espagne de Ferdinand et d'Isabelle, la France de Louis XIV et de Napoléon, l'Angleterre de la reine Victoria, les États-Unis de Wilson et de Roosevelt. Et aussi plusieurs peuples de la haute Antiquité.

Mais attention! Au cours de cet entretien, nous avons cueilli, sous la plume de plusieurs historiens, des expressions significatives que vous avez remarquées : «God's own people»; «peuple choisi de Dieu»; «divine mission»; «mission messianique»; voilà qui met en cause une grande réalité : le peuple de Dieu.

Existe-t-il vraiment un peuple de Dieu?

* Il découvrit la route des Indes en passant par le cap de la [sic] Bonne Espérance.

«LE PEUPLE DE DIEU, C'EST DÉSORMAIS L'ÉGLISE»

Oui, il faut l'affirmer; ce peuple de Dieu a existé même avant l'ère chrétienne, c'était le peuple juif.

Peuple de Dieu sous l'Ancien Testament, les Juifs ont cessé de l'être — c'est du moins l'opinion des chrétiens — avec la venue du Christ.

Le peuple de Dieu, c'est désormais l'Église.

J'ai bien dit *l'Église* et non pas *les Églises*. L'Église une, sainte, catholique et apostolique; «et unam, sanctam, catholicam et apostolicam ecclesiam» comme nous l'apprenions en latin, au temps jadis, en récitant le symbole de Nicée qui n'a pas encore été, que je sache, aboli par Vatican II.

Catholique! Mot aujourd'hui tabou! Chaque fois que l'occasion s'en présente, de belles âmes et de bons apôtres, sans vergogne aucune, substituent automatiquement au mot *catholique* le mot *chrétien* en attendant le jour prochain où ils bifferont ces deux mots de leur vocabulaire pour les remplacer par un troisième inodore, incolore, sans goût, sans suc, sans substance, plus vague, plus «dans l'vent»: le mot *croyant!*

Propos très peu œcuméniques que tout cela! Je n'en disconviens pas. Revenons donc à nos moutons.

Ou plutôt quittons nos moutons œcuméniques, puisque nous venons d'en parler sans faire semblant de rien, et abordons un thème qui devrait mettre tout le monde d'accord.

On connaît la constatation pessimiste mais vraie de Paul Valéry: «Nous savons désormais, nous autres civilisations, que nous sommes mortelles.»

Plusieurs civilisations, autrefois brillantes, ont disparu de la surface du globe; un jour, elles ont sombré, corps et biens, comme un vaisseau coulant à pic au fond de l'océan pendant une tempête.

Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme? Que sert à un peuple de gagner l'univers s'il perd son âme? Aujourd'hui, combien de peuples — petits et grands — semblent en train de perdre leur âme? Perte d'autant plus grave que le Divin Maître n'a donné à aucun peuple des promesses d'éternité.

«DIEU NE FAIT PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE LES HOMMES»

Dieu est-il anglais ou français? vous ai-je demandé dès le début de cette causerie. C'est-à-dire : Dieu a-t-il des favoris?

Un paragraphe extrait des *Actes des Apôtres* répond à la question. Ce paragraphe est tellement important que je veux vous le transmettre sans plus tarder en anglais et en français.

«In those days Peter addressed the people. «The truth I have come to realize», he said, «is that God does not have favorites but that anybody of any nationality who fears God and does what is right is acceptable to him» (10.34-38).

«Quand Pierre arriva à Césarée, chez un centurion de l'armée romaine, il prit la parole : «En vérité, je le comprends, Dieu ne fait pas de différence entre les hommes; mais quelle que soit leur race, il accueille les hommes qui l'adorent et font ce qui est juste.»

Et voilà. En ces jours calamiteux que nous vivons, où non seulement un fossé, mais un abîme sépare les générations, alors que notre pauvre monde semble avoir perdu la boussole, tenons bien compte du conseil de Pierre et nous retrouverons la paix et la joie promises aux hommes de bonne volonté.

J'allais ajouter : «C'est la grâce que je vous souhaite». Mais cela sentirait le sermon. Et j'ai voulu vous faire non pas un sermon, mais une causerie.

Je me contente donc de vous dire : Merci, mesdames, mesdemoiselles, de m'avoir invité parmi vous et de m'avoir ménagé un accueil si aimable, si chaleureux, un accueil dont je garderai longtemps le souvenir.

Séraphin Marion

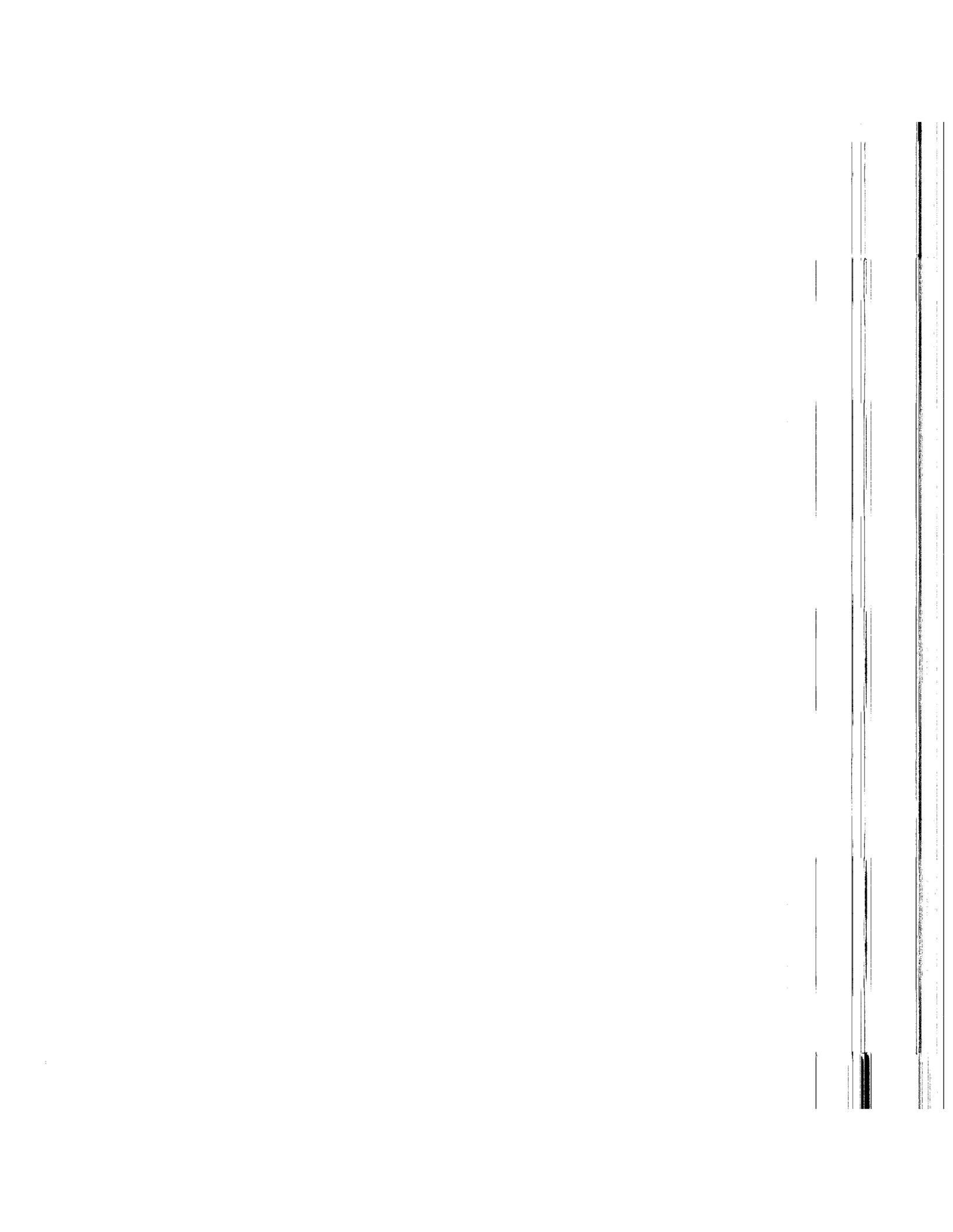


TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur	5
Collection	7
Plan	13
Remerciements	15
Préface	17
Avant-propos	19
Principales sources	23
Chapitre premier	
Les impondérables de la vie	27
Chapitre II	
Des enfants et des livres	49
Chapitre III	
Les Lettres canadiennes d'autrefois	71
Chapitre IV	
Le Séraphin Marion de tous les jours Ses lettres	131
Chapitre V	
Le Québec dans le pacte fédératif équivoque	149

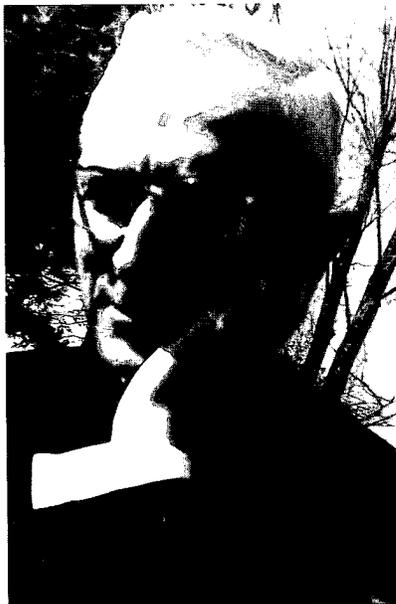
Composition
en Helvetica, corps onze
Atelier graphique du Vermillon
Ottawa
Impression et reliure
Les Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace
Séparation de couleurs
Hadwen Graphics
Achévé d'imprimer
en février mil neuf cent quatre-vingt-onze
sur les presses des Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.
pour les Éditions du Vermillon

ISBN 0-919925-45-6

Imprimé au Canada
Printed in Canada

Paul Gay est né en France, en 1911. Après ses études de littérature et de philosophie, il se rend à l'Université Grégorienne de Rome, dirigée par les Jésuites. Il y obtient le diplôme de licencié en théologie en 1937. La même année, ses supérieurs l'envoient au Canada, au collège Saint-Alexandre de Limbour, où il occupe successivement les chaires de versification, de belles-lettres et de rhétorique. De 1951 à 1961, il est supérieur-recteur de cet établissement. Il y reprend alors, jusqu'en 1970, l'enseignement de la littérature française, québécoise et ontarioise, qu'il donne ensuite à la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa, de 1970 à 1987.

Critique littéraire, Paul Gay a beaucoup écrit. Ses articles dans *Le Droit* d'Ottawa ne se comptent plus. Membre du jury du Cercle du livre de France pendant vingt-trois ans, il connaît personnellement presque tous les auteurs canadiens vivants. Il a publié précédemment quatre livres : *Notre littérature* (1969), *Notre roman* (1973), *Notre poésie* (1974), *La vitalité littéraire de l'Ontario français* (1986).



PAUL GAY, SPIRITAIN

Dans *LA VIE ET L'ŒUVRE DE SÉRAPHIN MARION*, le lecteur pourra suivre la «geste» de ce pionnier de la critique littéraire du Canada français, personnage haut en couleur, personnalité entière. Il pourra découvrir le Séraphin Marion de tous les jours et «aussi retrouver un peu de la vie littéraire de la capitale de la Confédération pendant quatre ou cinq décennies : ses écrivains et ses intellectuels de passage» (Pierre Savard), vibrer aux luttes de ce défenseur ardent des minorités de langue française, partager son humour et ses inquiétudes sur l'avenir des Canadiens français.

«Les minorités ont ceci de tragique,
elles doivent être supérieures ...ou disparaître...»

(Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, page 85)

M LES ÉDITIONS DU VERMILLON

ISBN 0-919925-45-6